



Le Manuscrit des Prisonniers



Roman

LE MANUSCRIT DES PRISONNIERS

" Cet ouvrage est librement inspiré de l'authentique histoire qui se cache derrière le manuscrit « Compagnon de Labour » de Jean Robinet, prisonnier de guerre, fermier et meneur de chevaux, qui était un "agriculteur philosophe" tel qu'il se dénommait.



Proche ami de feu mon oncle André, à qui je dédie aussi ce livre posthume, Jean rêvait de devenir auteur, et il l'est devenu, malgré les revers et même une guerre, du fait de l'incroyable enchaînement des solidarités humaines... et même animales. Cet héritage incroyable, cette foi en un destin, une passion, je voulais les transmettre à nos enfants, pour qu'ils ne cessent jamais de croire en leur étoile."

- Samuelle D.H.

SAMUELLE D.H. PHD

Professeur au Département de Création et Nouveaux Médias de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Samuelle y enseigne la scénarisation interactive ainsi que les arts et l'histoire de l'Art depuis 2002.

Passionnée d'histoire, de chevaux, de littérature et d'arts scéniques, elle rédige livres et spectacles à déploiement qui auront été présentés au Québec auprès d'un large public familial depuis plus de 15 ans au Parc et Refuge équin Cavaland, qu'elle a co-fondé avec sa belle-famille, dont Geoffroy et Pierre Garnier, spécialistes de l'Audiovisuel en France depuis plus de 50 ans.

Sa famille maternelle, originaire du Pailly en Haute-Marne (France) a tissé des liens étroits avec la famille de Jean Robinet dont l'histoire s'inspire librement ici, pendant de nombreuses décennies, partageant un amour mutuel de la Terre et des chevaux.



Le Manuscrit des Prisonniers

Roman

PAR SAMUELLE D.H. Ph. D.

- « *Parce que tout grand rêve est mu par une force inéluctable prévue par ce dernier, à nous de tout faire pour l'aider à s'accomplir : ainsi est-on parfois le témoin silencieux des derniers pas qu'il fera de lui-même pour se réaliser.* »

- *Samuelle DUCROCQ-HENRY*

MISE EN CONTEXTE

Il en va des chevaux, comme des hommes. - Dictionnaire populaire.

Rien n'est plus vrai, les hommes ayant été traités comme bétail au cœur des deux grandes guerres.... Or, cet ouvrage est librement inspiré de la genèse du véritable manuscrit « Compagnon de Labour » de Jean Robinet, entièrement dédié aux chevaux, qu'il a écrit alors qu'il était prisonnier de guerre en Silésie au Stalag VIII-C.

Fermier et meneur de chevaux, agriculteur et philosophe, Jean Fermier, tel qu'il se dénommait de nom de plume, était aussi l'ami de mon grand-père, Paul Henry. Son fils Bernard, rencontré dans la maison de l'écrivain, était aussi le meilleur ami d'enfance de feu mon oncle André Henry, et était bien connu de tous mes oncles et tantes puisque tous ont grandi ensemble. Cette histoire rend hommage à un homme qui de ses mots, se disait ordinaire, mais qui a su, au cœur des pires circonstances de l'Histoire, réunir les talents et solidarités humaines pour accomplir quelque chose d'extraordinaire : donner naissance à un livre, secrètement, en camp, à la lueur de la lune ou d'éclairages de fortune, avec des compagnons d'arme et de lettre comme soutien moral et bras de recopiage. Il en découlera une fraternité plus forte que tout ; une carrière d'écrivain ; la sublimation de la souffrance par la littérature ; l'accomplissement d'un rêve ; un savoir précieux transmis aux générations suivantes, cette histoire incroyable et l'inspiration possible pour chaque auteur aujourd'hui. Pour nous, à qui il ne reste qu'à nous asseoir et à écrire aujourd'hui, saurions-nous manifester cette foi sans faille quand pour plusieurs de ceux cités dans ce livre, il aura d'abord fallu survivre au froid, à la faim au désespoir, à la maladie et à la maltraitance, mais aussi se cacher, marchander, écrire, avoir foi et dépasser tant d'épreuves...

En visitant la maison de Jean Robinet à Saint-Broingt-le-Bois, j'ai pu rencontrer ses enfants et découvrir la demeure familiale modeste et surtout axée sur la vue des champs d'où ce dernier écrira tous ses livres suivants. J'ai aussi pu avoir connaissance de nombres d'anecdotes d'enfance et de vie sur la famille Robinet, de simples agriculteurs qui ont travaillé très durs leur terre avec leurs animaux, et qui avaient un intérêt certain pour la culture et la littérature, surtout chez Jean qui dès sa jeunesse a beaucoup souffert de ne pouvoir se cultiver ni étudier davantage, trop pris par les durs travaux manuels de la ferme. Après avoir quitté l'école dès 12 ans pour aider son père aux champs, il se battra toute sa vie contre ce complexe de garçon de la campagne n'ayant pas eu accès à une meilleure éducation et aux Belles Lettres.

Des mots même de ma tante Geneviève, les Robinet ont connu un dénuement extrême jusqu'aux premiers succès littéraires de Jean, lesquels restaient quand même modestes et ils n'ont débuté qu'après la guerre. Ils avaient peut-être juste une ou deux vaches, vraiment très peu... La publication de ce premier manuscrit dédié aux chevaux et écrit en cachette dans un camp de prisonniers, dans des conditions inimaginables aujourd'hui, lui a donné du moins du courage, et c'était la reconnaissance des pairs, dont il avait besoin, complexé et frustré qu'il était de n'avoir pu faire des études et être plus lettré. Ce sont donc ces livres, et le dur travail d'une petite ferme louée de 18 hectares que j'ai visitée encore récemment à Saint-Broingt-le-Bois, qui le sortirent, sa famille et lui, peu à peu de la misère qui régnait partout en Haute-Marne et dans la campagne française de l'après-guerre. Cela alors que les épouses restées seules, comme Gabrielle, l'épouse de Jean, ont fait de leur mieux pendant 5 ans pour tenir à bras leur petite exploitation sans homme ni machine en ces temps durs et de restriction, tout en élevant souvent de jeunes enfants et en étant privées d'à-peu-près tout.

Heureusement dans les fermes, grâce aux poulets qu'on cachait encore féroce­ment des Allemands, mais surtout aux jardins, on pouvait encore mangeait encore à peu près à sa faim.

C'est donc ainsi que j'ai connu, grâce à mes oncles et tantes et de la bouche même des propres enfants de Jean Robinet dont l'histoire (librement inspirée de faits réels mais aussi quelque fois s'en éloignant à des fins scénaristiques, puisque je n'ai malheureusement pu l'interviewer de son vivant et que ses enfants ne savaient pas tous les détails de son séjour « très dur et resté assez discret » en Silésie), la merveilleuse histoire de son rêve d'écrivain, exaucé malgré la peur et les plus grands obstacles.

Compagnons de Labour est un ouvrage de référence pour les gens de chevaux en France, même si ce fut quand même un modeste succès littéraire en regard d'un plus large public. Mais le prisonnier qui rêvait de devenir un jour auteur, l'est finalement devenu du fait de l'incroyable enchaînement de ces solidarités humaines et... animales qui se sont relayées, malgré l'histoire et ses pires conditions. Heureusement, le camp STALAG-VIII C où Jean fut prisonnier 5 ans, avait l'avantage d'offrir aux officiers, sous-officiers français et aux plus intellectuels en général, un accès à une petite bibliothèque qui pouvait répondre aux besoins de Jean d'assouvir sa grande soif de lire, de savoir et pour compenser les rudes travaux en camps et dans les mines de charbon de Silésie où il devait travailler de jour. Ici, il fondera le cercle littéraire de l'Autre Silence, avec René de Obaldia, qui deviendra lui-même académicien. C'est vers 1942 qu'à l'occasion d'échanges sur les animaux autour de poèmes de Fernand Gregh et Jules Supervielle, que Jean se décide à écrire sur les chevaux de trait de son enfance, tel un hymne à la vie rurale. On le sait à son ouvrage l'Autodidacte, qu'il publiera en 1946, Jean était sensible, nostalgique et souffrait aussi d'un complexe de l'imposteur du fait de n'avoir pu compléter des études en littérature, aussi la découverte du concours littéraire Olivier de Serre le décide à se lancer. Il y rend hommage au froid pays de Langres, la dure vie rurale qui y est menée par des agriculteurs près de leurs terres et de leurs bêtes. Il écrira son ouvrage avec l'aide de ses compagnons de camp, avec des trocs de toutes sortes pour récupérer crayons et papiers et il parvient à faire passer son manuscrit en douce à son épouse Gabrielle avec l'aide des camarades de camp, afin de le soumettre à temps au concours du Prix Olivier de Serre dans l'espoir de remporter le prix et d'être publié. C'est seulement une fois de retour parmi les siens, gravement affaibli et malade, qu'il apprendra que Compagnons de Labour aura remporté le Prix Olivier de Serre attribué par le Ministère de

l'Agriculture. C'est ainsi que l'écrivain-paysan Jean Robinet sera publié dès 1946 aux éditions Flammarion.

Cette histoire raconte donc un de beaux moments d'une époque aussi dure que tourmentée et heureusement révolue, telle une revanche de la vie via les rêves, qui l'emportent finalement grâce à courage, solidarité et résilience au cœur du douloureux cauchemar collectif de la deuxième guerre mondiale.

QUELQUES MOTS DE 4 DES 7 ENFANTS DE JEAN ROBINET

1^{er} novembre 2019 à Saint-Broingt-le-Bois,

Propos rapporté de Bernard (fils de Jean Robinet et grand ami d'enfance de mon oncle André) lorsque rencontré dans sa maison natale à Saint-Broingt-le-Bois : « *En fait, une partie de cette histoire est racontée dans « Autodidacte », tandis qu'une autre l'est dans compagnon de labour* ».

Enfin une grande partie des faits nous ont été racontés par les enfants eux-mêmes de Jean Robinet, notamment Marie et Bernard, qui y demeurent toujours – car ils entretiennent la demeure d'écriture de leur père.

Marie (fille de Jean) me raconta : « *Ça l'intéressait tout le temps de se cultiver. Donc il avait pris des cours, il a fait son service militaire puis il a été mobilisé. Il n'a pas été prisonnier en captivité en Allemagne mais en en Silésie – c'est dans la Pologne actuelle, pendant 5 ans.* »



Jean Robinet par Jean Morette - .

LE ROMAN RÉSUMÉ EN 1000 CARACTÈRES

Louis, jeune agriculteur fan de littérature, d'élevage de chevaux, de campagne et de philosophie, retrouve l'espoir d'écrire le livre qui le rendra célèbre, alors qu'il est déporté en Silésie pendant la Seconde Guerre mondiale. Prisonnier de guerre dans un camp allemand avec ses compagnons d'infortune, mais refusant de travailler pour l'ennemi, Louis décide, avec le reste de son régiment, qu'il ne laissera pas la guerre s'interposer entre lui et son rêve : devenir un auteur primé. Chacun se met à marchander et retranscrire des souvenirs ruraux des nuits entières sur des cartons d'emballage, tout en échangeant mines et crayons contre cigarettes et menus services, pour que ce manuscrit, destiné à remporter le fameux prix dont rêve tant Louis, devienne écrit à 10 mains. Lorsque la guerre se durcit et que les échos contraires de la libération leur parviennent, poussant les prisonniers à craindre pour leur vie, chacun fera tout pour que le manuscrit des prisonniers parvienne à temps au jury.

RÉSUMÉ DU LIVRE (en français)

Louis Desvarences, un jeune agriculteur passionné de littérature, d'élevage de chevaux, de mode de vie rural et de philosophie, retrouve espoir et paix d'esprit dans de rares moments de temps libres, de nuit, à tenter de rédiger l'ouvrage qui le rendra célèbre, avec tous ses compagnons d'infortune, soldats déportés comme lui en Silésie, tous prisonniers de guerre d'un camp allemand pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais tenu à sa modeste condition d'agriculteur, et refusant d'offrir son travail aux allemands, c'est dans ce camp de misère qu'avec le reste de son régiment qui est resté fidèle du fait de son fort caractère à la fois sensible, visionnaire, déterminé, rêveur et charismatique, que Louis décide qu'il ne laissera pas la Guerre se mettre entre son rêve et lui : devenir un auteur primé.

Et c'est, parmi les douloureux moments de cette vie de camp, entre rudesse, maladie, froid, famine et brimades, que Louis et son cercle littéraire improvisé de nostalgiques de la vie à la ferme et des chevaux, cultive peu à peu l'espoir qui renait en chacun. Tout le monde se met à marchander et à retranscrire des nuits entières sur des cartons d'emballage, tout en troquant mines et crayons contre des cigarettes et des services, si bien que ce manuscrit destiné à remporter le prix Olivier de Sève dont Louis rêve tant, se retrouve écrit à 10 mains.

Rallumant en chaque homme un espoir de liberté au cœur d'un injuste emprisonnement, avec son caractère aussi fort que sa constitution demeure fragile, Louis rêve de remporter le concours de littérature en présentant un manuscrit entièrement consacré aux souvenirs que tous ces frères d'arme lui ont rappelé et ont partagé des nuits de temps, à parler des chevaux et des terres de leur enfance.

Quand la guerre se durcit alors que des échos contraires de libération les rejoint, au point que les prisonniers en viennent à craindre pour leur vie, plusieurs de ces êtres au grand cœur vont tenter le tout pour le tout pour que le manuscrit des prisonniers parvienne à rejoindre à temps le jury du concours. Un projet un peu fou qui devient vite la priorité de tous les prisonniers du camp. Une histoire vraie tissée de solidarité, de passion et d'espoir, mais qui rend à tous le meilleur de l'homme, entre de culture de l'humour, de l'espoir et de la joie de vivre, pour que l'humanité retrouve son étoile au cœur des ténèbres de la « sale guerre » ...

Ivres de sa passion et de l'espoir qu'elle redonne à chacun, ses compagnons de camp s'organisent pour rédiger le manuscrit de nuit, bien que dépourvu de tout, sans papier ni crayons, le transcrivant à travers mille stratagèmes et échanges risqués. Chapitre après chapitre, le manuscrit de Louis deviendra peu à peu le leur... Quand la guerre se durcit alors que des échos contraires de libération les rejoint, au point que les prisonniers en viennent à craindre pour leur vie, plusieurs de ces êtres au grand cœur vont tenter le tout pour le tout pour que le manuscrit des prisonniers parvienne à rejoindre à temps le jury du concours. Un projet un peu fou qui devient vite la priorité de tous les prisonniers du camp. Un roman fort et imprégné de vérités, inspiré d'une histoire vraie, et tissée de solidarité, de passion et d'espoir, mais qui rend à tous le meilleur de l'homme, entre de culture de l'humour, de l'espoir et de la joie de vivre, pour que l'humanité retrouve son étoile au cœur des ténèbres de la « sale guerre » ...

THE NOVEL IN 1000 PRINTING CHARACTERS:

Louis Desvarences, a young french farmer passionate about literature, horse breeding, countryside and philosophy, finds hope at night to write the book that will make him famous, while he is deported in Silesia as prisoners of war in a German camp during the Second World War, with many companions in misfortune. Held to his modest condition of farmer but refusing to work for enemy, Louis decides, with the rest of his regiment, that he will not let the war come between him and his dream: to become an award-winning author. Thus, everyone begins to bargain and transcribe rural memories entire nights on packaging boxes, while exchanging leads and pencils for cigarettes and services. So that this manuscript, destined to win the famous prize that Louis dreams of so much, becomes written in 10 hands. When the war gets tougher and contrary echoes of liberation reach them, pushing the prisoners to fear for their lives, everyone will try everything to ensure that the prisoners' manuscript reaches the jury in time.

BRIEF (in English)

Louis Desvarences, a young farmer passionate about literature, horse breeding, rural lifestyle and philosophy, finds hope and peace of mind in his rare free time, at night, trying to write the work that will make him famous, with all his companions in misfortune, soldiers deported like him to Silesia, all prisoners of war in a German camp during the Second World War.

But held to his modest condition as a farmer, refusing to offer his work to the Germans, it was in this poverty camp that with the rest of his regiment who remained faithful to him because attached to his strong character at the same time sensitive, visionary, determined, dreamy and charismatic, he decides that he will not let the War come between his dream and him: to become an award-winning author. And it is, among the painful moments of this camp life, between harshness, illness, cold, famine and bullying, that Louis and his improvised literary circle of people nostalgic for life on the farm and horses, little by little cultivates the hope that is reborn in everyone.

And everyone began to haggle and transcribe entire nights on packaging boxes, while bartering leads and pencils for cigarettes and services, so that this manuscript written with 10 hands, be destined to win the Olivier de Seve prize, that Louis dreams of so much. Rekindling in each man a hope of freedom in the heart of an unjust imprisonment, with a character as strong as his fragile constitution, Louis dreams of winning the literature competition by presenting a manuscript entirely devoted to the memories that all these brothers in arms gave him. By recalling and sharing nights of their best time, talking about the horses and lands of their childhood to cumulate any anecdote that free their broken minds, the Prisoners' Manuscript becomes an ode to freedom and the power of the dream of freeing everyone from their own prison: that of redemption.

Drunk with her passion and the hope she gives to everyone, her camp companions organize themselves to write the manuscript at night, although devoid of everything, without paper or pencils, transcribing it through a thousand stratagems and risky exchanges.

Chapter after chapter, the manuscript of Louis will gradually become theirs... When the war hardens while contrary echoes of liberation reach them, to the point that the prisoners come to fear for their lives, several of these beings at with great hearts will try everything to ensure that the prisoners' manuscript reaches the competition jury in time.

A somewhat crazy project which quickly becomes the priority of all the prisoners in the camp. A true story made of solidarity, passion and hope, but which brings back to all the best of man, between the culture of humor, hope and the joy of living, so that humanity finds his star in the heart of the darkness of the “*dirty war*”...

PLAN DU ROMAN

INTRODUCTION	P.22
CHAPITRE 1 : TROC DE NUIT.....	P.25
CHAPITRE 2 : ENTRÉE EN GUERRE.....	P.31
CHAPITRE 3 : SABRE AU CLAIR.....	P.42
CHAPITRE 4 : PRISONNIERS	P.52
CHAPITRE 5 : LA SILÉSIE.....	P.58
CHAPITRE 6 : LA VIE DES CAMPS	P.62
CHAPITRE 7 : RÉSILIENCE.....	P.69
CHAPITRE 8 : L'AUTRE SILENCE.....	P.76
CHAPITRE 9 : DES FERMES SANS HOMME	P.80
CHAPITRE 10 : LE CONCOURS	P.83
CHAPITRE 11 : ÉVADÉS	P.87
CHAPITRE 12 : MARY.....	P.86
CHAPITRE 13 : LE MARCHÉ NOIR.....	P.90
CHAPITRE 14 : ROMANCE	P.100
CHAPITRE 15 : LA BOITE À CHAUSSURE.....	P.102
CHAPITRE 16 : ÉVENTÉS.....	P.105
CHAPITRE 17 : LE MAQUIS DE BUSSIÈRE	P.109
CHAPITRE 18 : L'ESCALADE.....	P.121
CHAPITRE 19 : L'ÉPIDÉMIE/LE RENVOI DE MARY.....	P.124
CHAPITRE 20 : LE COLIS / PRÉCIPITÉ / AUX FRONTIÈRES	P.124
CHAPITRE 21 : AUX FRONTIÈRE.....	P.124
CHAPITRE 22 : LA DÉBANDADE	P.124
CHAPITRE 23 : LIBÉRATION.....	P.125
CHAPITRE 24 : REVENIR.....	P.107
CHAPITRE 25 : AUX LOUPS.....	P.117
CHAPITRE 26 : LE MANUSCRIT	P.119
CHAPITRE 27 : CAMPS DE FORTUNE.....	P.125
CHAPITRE 28 : RETROUVAILLES	P.127
CHAPITRE 29 : DÉCOUVERTE	P.134

INTRODUCTION

Voici l'aventure incroyable mais vraie d'un livre pas comme les autres, qui fut écrit dans le tissu des solidarités humaines et animales, avec la seule persévérance d'une foi optimiste et placide, placée dans un lendemain pourtant bien incertain, en plein cœur de la guerre. Bien sûr, la version présentée change les noms et personnages, intervertit certains faits et, à des fins scénaristiques, certains faits, tout en s'inspirant de certaines anecdotes ou aspects de la réalité, demeurent entièrement fictionnels. Ils traduisent néanmoins toute la force et le courage, authentiques, véridiques, que toute cette compagnie très humaine traversera en des temps qui l'étaient bien moins.

Des mots naquirent au cœur de cette histoire, pour sublimer les peurs, injustices et horreurs d'un conflit démesuré qui permit pourtant de mieux révéler certaines noblesses des hommes, d'autant plus apparentes qu'elles sont nées au cœur de l'impossible. C'est l'histoire d'un manuscrit cousu des lettres et amitiés de frères d'armes n'ayant plus rien que leur solidarité de prisonniers seulement libres de se soutenir les uns les autres, pour réaliser le rêve d'un seul, devenu celui de tous.

Tous contribuèrent ainsi à contrer ainsi un quotidien de sang, de sueurs, de peurs et d'injustice, pour lui substituer plutôt l'histoire du quotidien simple et vraie des fermiers de France, en plus de la préciosité d'un rêve. C'est aussi l'histoire improbable et touchante qui fut celle de Jean Robinet, devenu pour les besoins de cette fiction, Louis Desvarennnes, et ses compagnons d'arme, tous simples fermiers devenus soldats.

Jean, qui deviendrait l'auteur prolifique qu'il rêvait d'être, en relatant modestement la réalité des éleveurs des campagnes françaises, en bon *Marvel Pagnol des agriculteurs* qu'il était, est fait prisonnier dès 1940 parmi avec tant d'autres, malgré cet acte brave et désespéré d'une cavalerie française impuissante et condamnée d'avance qui s'élançait vainement contre les Panzers allemands à Bourg La Reine. Là, Jean Robinet, père de famille mobilisé 13 jours après la naissance de sa seconde fille, fait les frais de la réponse inadaptée d'une ancienne guerre traditionnelle se heurtant à l'implacable technologie allemande. Alors coincé dans les baraquements militaires plus de 5 ans, il allait collecter et écrire secrètement pendant des mois, avec l'aide de ses compagnons d'infortune sur tous les papiers d'emballage des colis postaux et des sacs de ciment vides, chacune des 250 pages d'un roman au parcours pas comme les autres et qui allait passer à l'histoire. Dans ce manuscrit dont le secret mobiliserait des dizaines d'autres prisonniers complices, correcteurs, témoins et confidents.

Jean Robinet allait relater patiemment le savoir et l'attachement des hommes aux chevaux des champs de son enfance, dont il était grand passionné, dans un ouvrage qui deviendrait une référence équestre, près de 60 ans plus tard. En 2020, cet ouvrage serait d'ailleurs recensé parmi les ouvrages de référence-clé reconnus comme permettant de mieux comprendre les chevaux, aux côtés des écrits des plus grands écuyers, de César à Xénophon en passant par La Guérinière ou Napoléon, dans la plus grande bibliographie francophone et internationale de l'histoire dédiée aux chevaux.

Celle-ci était réunie et commentée à l'initiative de la Sorbonne et de l'Unesco ayant fait entrer l'Équitation militaire française, au patrimoine mondial immatériel de l'humanité, grâce au Lieutenant-Colonel Dominique Siegwart, Commandant en second de l'École Polytechnique et au Conservatoire International des Arts et Cultures équestres¹.

Ainsi donc, la plume de ce simple prisonnier rentrant d'Allemagne épuisé, puis déchiré de devoir abandonner son manuscrit original aux neiges et froids mordant qui épuisaient son corps, l'avait aidé à tenir bon jusqu'à regagner son pays pieds nus, pour s'y découvrir finalement primé et publié alors que tous le croyaient mort. Ce modeste manuscrit écrit en cachette dans les tranchées, dortoirs et cantonnements, sur le coin des quarts de cantine, relate une histoire riche de sa seule modestie : il raconte la vie quotidienne des agriculteurs auprès de leurs bêtes en toute simplicité, pour rendre compte de ces hommes et leurs animaux courageux de la première moitié du XXème siècle, qui travaillaient jour après jour à fournir un pain quotidien.

Transmis avec la franchise et l'authenticité qui vont de pair avec cette obstination qui n'appartient qu'à ceux qui font l'histoire, pour rendre compte de ce que l'humanité compte de meilleur au cœur du pire, je vous transmets une histoire qui devrait être celle de chacun d'entre nous à sa façon, pour nous donner le courage de devenir qui l'on doit être. Toutes les histoires ne devraient exister que pour bien se finir. Et chaque chemin ne nous mène au final, qu'à mieux retourner chez nous.

Le 02 Novembre 2019 au Pailly,

Haute-Marne, France.

¹ C'est à l'occasion du 3e Symposium du Conservatoire International des Arts et des cultures équestres dédié au langage et à la cognition équins, que l'ouvrage fut unanimement proposé comme livre de référence devant être adjoint à ladite bibliographie.

CHAPITRE 1 : TROC DE NUIT

Décembre 1940, Silésie

« C'est par une nuit humide et collante, comme la boue en forêt qui colle à nos chaussures, que nous devons nous retrouver pour passer quelques heures clandestines et heureuses, à rejouer nos anciennes vies et ce monde paysan d'autrefois, aussi rude que sécurisant. Ce monde-même qui a rythmé nos vies mais que nous avons perdu, tel un paradis flou qu'on tente de recréer à force de l'énoncer. Cette guerre absurde nous a tout pris : jeunesse, amours, famille, santé, patriotisme et presque tout espoir.

Pour toute notre génération que j'estime perdue, que d'espérances et de vie gâchées ! On endure chaque jour cette vie lamentable et pénible dans ce camp, plus par camaraderie et esprit de compagnonnage et pour le maigre espoir de revoir nos familles, plutôt que par instinct de survie, car si l'on s'écoutait, personne ne voudrait vivant, prisonnier de cette vie-là...

Nous tous qui étions des rebelles quelques années plus tôt, au plus fort de notre adolescence libre et grondante en campagne, nous qui avons décrété que les familles, nos parents, nos fratries étaient nos plaies autrefois, désormais, la société des hommes, et juste se serrer juste la main, se sourire, se parler et, Ô innocence, oser évoquer souvenirs et rêves, c'est tout ce qu'il reste encore d'humanité en nous pour nous aider à tenir debout et droit.

Nous avons fondé ce cercle littéraire clandestin, *l'Autre Silence*, un cercle d'hommes de lettres et de chevaux, que l'on se targuait d'être encore, alors que cela faisait déjà 3 ans que nous étions prisonniers en Pologne de cette guerre infame.

Mobilisé dès 39, nous avons été faits immédiatement prisonniers dès le 20 juin 1940 sur le front de l'Est, où nos (très courts) faits d'armes ont été encore plus pathétiques et désespérés que courageux. Que pouvaient de toute façon nos cavaliers d'un autre temps, lancés au grand galop contre les chars panzers de la Wehrmacht ? Rien. Laissant les carcasses de nos valeureux compagnons qui n'ont pas tenu plus que le temps d'un galop sans être décimés, nous nous sommes vite retrouvés entassés dans un wagon en partance pour la Pologne, en Silésie.

C'est là où, nous l'ignorions au départ, nous sommes en fait prisonniers de camps qui comptent parmi les pires camps concentrationnaires d'Europe actuellement. Cela circule à mot couvertes entre nous, les infirmières de la Croix-Rouge, parmi les rares visites que nous recevons, nous ayant passé le mot de la position difficile où nous sommes, pauvres soldats français. En tout cas pour tous ceux qui, comme moi, ont refusé de travailler pour l'ennemi et se sont fait envoyer ici.

Entre nous, quand on partage l'Autre silence, chaque mercredi soir sau changement de garde des Kapos polonais, tellement plus souples, on se salue et on essaie de rire de nos faux titres invités pour se désennuyer, et de civilités dont on s'affuble avec humour pour recréer entre nous ce bouillon de culture et un semblant d'humanité qui nous retient pour ne pas tous devenir fous.

C'est que, plus pour l'absurde et le cocasse, par pur contraste, se saluer ainsi de tous nos grands dieu alors qu'on est sans savon, sans rasoir, avec nos chaussures sans lacets, sans talon et souvent sans semelle, affublés de nos terribles combinaisons trouées ou limées jusqu'à la peau de nos genoux osseux, on serait surtout une compagnie de malheureux mendiants.

À vrai dire, si l'on considère le fait d'avoir été arraché à nos femmes, nos enfants et nos maisons, comme la pire épreuve, plutôt que ce sentiment de déshonneur à être prisonniers, ce sont les pensées pour nos chevaux perdus qui nous ont le plus peiné.

Nous les hommes, n'avons eu qu'à nous rendre, une fois mis en échec, à bout portant devant l'autre bout du canon. Mais eux ne l'ont pas pu, certaines montures estropiées, vibrantes de souffrance et hennissantes à répétition, ayant été parfois tuées par quelques Allemands respectant encore la vie.

Mais le plus souvent nos chevaux mutilés sont restés ignorés, considérés comme indignes du coût de la balle qui aurait tant soulagé leur souffrance... On entendra leur rôle toute notre vie, ça, on se l'est tous dit, les hommes de notre compagnie...

Depuis, au moins, pour tous ceux de ce camp qui étaient avec moi sur le front, dont notre bon capitaine Lefort, on est restés solidaires. On a tous préféré le camp que de servir les Allemands.

On a tous été envoyés au camp Stalag VIIIC, mais à l'époque nous n'avions aucune idée de la sordide réputation de ces terribles camps de la Pologne.

Pour nous l'équation était si simple : tant qu'à être prisonniers, autant l'être vraiment, plutôt que de trahir tout ce qui a composé nos vies.

Il faut dire que, parmi nous, il y avait d'irréductibles gaulois patriotes pourtant déçus du manque d'anticipation de nos généraux qui nous avaient envoyés, nous les simples paysans pourtant fiers d'être bons cavaliers, au casse-pipe sans qu'on ait la moindre chance face aux technologies allemandes.

Alors aujourd'hui on se consolait comme on pouvait en évoquant être hommes nos souvenirs de la ferme et d'antan. Il y avait parmi nous le petit JeanJean, dit Monseigneur de Cornouailles, lui qui rêvait de courses et d'une écurie de purs sang anglais. Il se targuait d'avoir étouffé un allemand avec l'écharpe en tricot de sa grand-mère - "d'une laine bien solide et faite maison".

Paul, de Dijon, était devenu Duc de Frise, lui qui misait tout sur des attelages princiers de Frisons, persuadé qu'il ferait fortune plus tard dans les convois funéraires de luxe pour grandes gens. Alphonse, il aurait enterré tout le monde pour le seul plaisir d'atteler son corbillard, qu'il tenait d'un grand oncle et qui aurait soi-disant servi à l'enterrement du prince Jérôme Bonaparte.

Et puis il y avait André, Monsieur le Vicomte du Trait Breton, qui ne jurait que par la vaillance des petits chevaux courtauds de sa Bretagne natale, bien qu'on le sût tous davantage marin-pêcheur qu'éleveur.

Enfin moi, j'étais le *Grand Sorcier des Hauts Plateaux*. Sorcier parce que ce dénominatif était le curieux nom donné aux habitants de Culmont Chalindrey, où j'avais été en poste quelques temps au grand dépôt des chemins de fer non loin du Plateaux de Langres, là où des rumeurs étranges circulaient de tout temps sur des phénomènes inexplicables survenant dans les champs battus par les vents...

Après quelques salutations de rigueur et bien des Salam Alec, nous en revenions à pousser de nos chaussures la poussière du sol en terre battue pour y esquisser un schéma de nos doigts écorchés par les rudes travaux du camp.

On y dessinait un principe d'attelage ou une attache de roue et on débattait des heures du meilleur harnachement. Dans nos pyjamas trop grands et troués, nous avions grand plaisir à débattre de techniques agricoles soudain libératrices et des soucis de la ferme, et qui nous permettait de fuir en pensée, ce campement glacial et les kapos indifférents à nos détresses humaines.

Mais aussi l'humidité, le froid, la faim ou la peur du lendemain, pour plutôt débattre des qualités du meilleur cheval, du parfait entraînement à la selle ou l'attelage ; du mors le plus adéquat selon la discipline ; des méthodes de poulinage ou encore du Momentum idéal pour un débouillage parfait. Nous n'avions plus nos chevaux, mais à seulement les évoquer, nous redevenions des hommes libres plutôt que prisonnier.

Décidément, nos bêtes dont on évoquait la bêtise comme la bravoure, nous redonnaient ces ailes qui nous manquaient tant depuis notre mobilisation, et permettaient de redonner à nos conversations cette légèreté mêlée de sérieux et d'absorption qui est propre aux gens de chevaux entre eux. En vérité, échanger sur nos montures était comme une douce drogue née du plaisir innocent d'évoquer nos écuries d'antan...

Nos chevaux étaient les ailes qui manquaient à nos vies, et qu'ils soient présents ou non, on retrouvait à la fois notre humanité mais aussi un peu de notre flamme, le temps de quelques conversations vives et passionnées, amnésiques des lieux et circonstances. Grâce à eux, nous volions, en pensées, de devises en argumentaires parfois opiniâtres et auxquels tous les fermiers que nous étions prenions soudain parti, loin, très loin, de ce camp.

Nous échangeons ainsi, libres esprits jouant du plaisir coupable de redevenir quelques instants de simples intellectuels plutôt que des pelleurs de tombes, en échappant pour quelques heures aux kapos, aux cafards sur les murs et dans nos couches, à nos chaussettes humides percés ou inexistantes,

Aux morceaux de pain moisissés de verdure qu'on troquait entre nous et que certains osaient appeler nourriture tandis que d'autres avaient un haut-le-cœur à son contact humide et spongieux.

Et en vérité on envoyait tous la soupe des chiens de garde du camp. »

- *Stalag VIII C, 1941. Notes retrouvées dans le carnet de Louis Desvarences., parmi les bribes de papiers volants du 1^{er} manuscrit qui était parti avec Arthur pour la France vers 1945 et qui seront retournées à sa famille vers 1947. Ceci après que l'annonce de la publication du roman parvienne à Mary qui viendra revisiter le camp pour collecter des effets personnels des prisonniers qu'elle leur retournera un à un aux survivants les années suivantes, après avoir retrouvé leurs coordonnées.*

CHAPITRE 2 : ENTRÉE EN GUERRE

1939

Le soleil commençait à émerger sur les collines verdoyantes de Percey-Le-Grand lorsque Marcel Desvarences sortit de sa modeste maison en pierre. L'air frais de fin août caressait son visage marqué par des années de travail au soleil. Âgé de 49 ans, Marcel connaissait sa ferme par cœur.

"Marie ! Les enfants ! C'est l'heure !" cria-t-il vers la maison, sa voix résonnant dans le calme matinal.

Sa femme, Marie, qui restait fine et dynamique malgré les naissances successives de leurs cinq enfants, apparut sur le seuil, les cheveux grisonnants, relevés en un chignon serré, et un grand sourire illuminant son visage. On pouvait lire chez elle la fierté et le bonheur d'une routine familiale que ces parents avaient construite avec dignité au fil des jours.

Derrière elle, leurs trois enfants - Pierre, 17 ans, Jeanne, 16 ans, et le benjamin, Jacques, 15 ans - firent leur apparition en baillant. Peu de temps après, Louis, leur fils aîné, âgé de 27 ans, marié et père de famille, les rejoignit. Il était revenu après avoir passé deux ans en Alsace en service militaire dans l'artillerie. En visite, il était venu aider ses parents et prendre de leurs nouvelles, surtout dans un contexte marqué par des rumeurs de guerre possible avec l'Allemagne et l'inquiétude sur l'avenir.

"Allez, nous avons beaucoup de travail aujourd'hui," déclara Marcel. "Pierre, tu prendras soin des vaches ce soir après être rentré de la ville. Jeanne, tu aideras ta mère avec les poules et le jardin. Jacques, tu viendras avec moi aux champs."

« Papa, si cela te va, je peux t'accompagner aux champs ; cela donnerait l'occasion à notre petit Jacques d'apprendre comment gérer la ferme, n'est-ce pas ? » Marcel hocha la tête en direction de Louis.

Les groupes se dispersèrent donc : Pierre se dirigea vers la ville, leur sœur aida leur mère, et les garçons se préparèrent à aller examiner l'état des récoltes.

Marcel, Louis, et le jeune Jacques se dirigèrent à pied vers les vastes champs de blé, situés à deux kilomètres. Louis était venu rendre visite à son père à Percey en Haute-Saône pour lui apporter de l'aide pendant quelques jours. Depuis son retour du service militaire dans l'artillerie hippomobile en Alsace, il avait remarqué la grande fatigue de son père, qu'il ne voyait pas souvent, lui-même ayant assisté à la naissance de son premier enfant et étant très occupé avec Élise à gérer leur ferme locative à Bar-sur-Aube dans la région dijonnaise.

Louis savait que son père était devenu assez lent et souhaitait lui offrir du soutien avant l'arrivée de son deuxième enfant, que sa compagne Élise devait mettre au monde dans quelques mois. Alors qu'il observait son père avec admiration en train d'examiner les épis de blé pour déterminer le meilleur moment pour la récolte, Marcel expliqua à Jacques, le plus jeune, : "Regarde, mon fils, cette année, la récolte semble prometteuse. Si le temps reste favorable, nous pourrons commencer à moissonner la semaine prochaine."

Marcel s'arrêta pour montrer à Jacques comment déterminer si le blé était mûr. Il prit un épi dans sa main rugueuse et le frotta doucement, ce qui fit tomber les grains sans effort. "C'est ainsi que l'on sait que le blé est prêt," expliqua-t-il. "Bientôt, nous utiliserons la faucheuse-lieuse. C'est un travail exigeant, mais toute la famille y met du sien, donc cela ira vite, surtout avec l'aide de nos voisins, comme ton grand frère Louis !" Marcel sourit, reconnaissant, à son fils aîné. "Tu sais, Jacques, poursuivit-il, les agriculteurs s'entraident beaucoup. Il est donc essentiel de bien traiter les gens, car ils seront là pour t'aider un jour." En général, tout au long de la journée, Jacques, bien qu'il n'ait que 12 ans, était chargé de s'occuper des vaches dans l'étable. La traite, une tâche quotidienne indispensable, était réalisée avec des gestes précis et rythmés, permettant de remplir des seaux de lait frais. Une partie était destinée à la consommation de la famille, une autre pour la fabrication de fromage, tandis que le reste était vendu à la coopérative laitière du village.

Je dois penser à demander à papa de réparer la baratte", se dit Louis en remarquant, en accompagnant son jeune frère, que la baratte était cassée et fuyait. "Maman voudra probablement faire du beurre cette semaine."

Dans le jardin, Marie, sa mère qui restait toujours aussi fine malgré le passage des années, aperçut Louis et sa sœur cadette Jeanne, qui s'activaient sous le soleil de plus en plus intense. Elles récoltaient des haricots verts, des tomates et des pommes de terre. Le jardin jouait un rôle crucial dans la vie de la famille, fournissant une grande partie de leur nourriture durant toute l'année.

"Jeanne, n'oublie pas de ramasser les herbes aromatiques", rappela Marie. "J'en aurai besoin pour les faire sécher et les utiliser cet hiver."

Jeanne acquiesça, récoltant avec soin du thym, du romarin et de la sauge. Elle savait que sa mère utiliserait ces herbes non seulement en cuisine, mais aussi pour concocter des remèdes maison contre les rhumes ou les maux d'estomac. Après le déjeuner et l'annonce troublante d'une éventuelle déclaration de guerre, la famille retourna à ses occupations, préoccupée mais résolue. Marie et Louise s'activaient dans le poulailler, tandis que le bruit des poules remplissait l'air alors qu'elles ramassaient les œufs. "Maman", demanda Louise, hésitante, "tu penses vraiment que la guerre va éclater ?"

Marie soupira, son visage trahissant son inquiétude. "Je ne sais pas, ma chérie. Ton père dit que les nouvelles sont pessimistes. Mais ne t'inquiète pas, nous sommes loin de tout ça ici." Dans l'après-midi, Marcel emmena ses deux fils Louis et Jacques inspecter les champs de pommes de terre. "Cette année, nous allons essayer une nouvelle méthode de rotation des cultures", expliqua Marcel à Louis, espérant que Jacques, un peu distrait, écouterait.

"Après la récolte des pommes de terre, nous planterons du trèfle ici. Cela enrichira le sol pour l'année prochaine." Il leur montra comment examiner les plants pour déceler d'éventuelles maladies, en particulier le mildiou, qui pouvait anéantir une récolte entière.

Pendant ce temps, Marie se consacrait à la lessive, une tâche hebdomadaire laborieuse. Dans la cour, elle frotte vigoureusement les vêtements sur une planche à laver, en utilisant un savon fait maison à partir de graisse animale et de cendres. Jeanne l'aidait à rincer et à tordre le linge avant de l'étendre sur des cordes tendues entre les arbres.

"Quand tu auras terminé, Jeanne", lui dit Marie, "nous devons aller chercher de l'eau au puits. N'oublie pas de vérifier que le filtre est propre." En fin d'après-midi, alors que le soleil commençait à descendre, la famille se rassembla pour s'occuper du verger, où les pommiers étaient lourds de fruits presque mûrs.

Dans l'étable de la ville, Pierre, à 17 ans, trayait les vaches tout en ayant l'esprit ailleurs. Bien qu'il aspire à des aventures en dehors de la ferme, il est conscient de ses responsabilités envers sa famille. Un sentiment d'excitation et d'aventure le hantait également depuis la veille. Il s'interrogeait sur le sort de son père s'il décidait de partir, ou, pire encore, s'il devait s'occuper de la ferme en cas de mobilisation de son père. Un coup de pied agacé d'une vache le ramena à la réalité, et il s'exclama : "La Rouge, tu es insupportable ! Tu gâches tout notre travail." La vache meugla, comme pour approuver son propos. Dans les prés, Marcel, Paul et Jacques déterraient des pommes de terre, tirant sur les grappes pour vérifier la croissance des tubercules.

"Dans quelques semaines, nous récolterons," annonça Marcel. "Une partie des pommes de terre sera vendue au marché, mais nous en garderons pour le cidre et les conserves pour l'hiver." Pendant ce temps, Jacques grimpait agilement aux arbres pour examiner les fruits, tandis que les autres ramassaient les pommes tombées, destinées à nourrir les cochons.

À la tombée de la nuit, après avoir partagé un repas simple mais nourrissant avec de la soupe aux légumes et du pain fait maison, la famille se rassembla autour de la grande table de la cuisine. Marcel sortit le vieux transistor, un bien précieux sur leur ferme, pour écouter les dernières nouvelles, qui annonçaient une guerre imminente.

Tandis que ces informations préoccupantes emplissaient la pièce, Marie jetait des regards anxieux à Marcel et se mit à reprendre les chaussettes à la lumière de la lampe à pétrole. Jeanne la suivit en raccommmodant une chemise usée. Louis s'occupait de nettoyer et graisser les outils pour le lendemain, tandis que le petit Jacques s'endormait paisiblement sur sa chaise.

Bien que la menace de la guerre pesât sur eux, la scène conservait une atmosphère de normalité réconfortante. Louis repensait à Élise ; leur séparation due aux nouvelles de guerre le troublait. Comment vivait-elle cette situation ? Avait-elle peur de son éventuelle mobilisation ?

Il informa son père qu'il l'aiderait encore le lendemain avant d'aller retrouver Élise, probablement préoccupée par les actualités, surtout avec la fatigue que sa grossesse pouvait parfois lui causer.

Même si la vie à la ferme continuait avec son rythme habituel lié aux saisons et aux tâches quotidiennes, les Desvarennés savaient que des temps difficiles pourraient les attendre. Malgré tout, ils puisaient leur force dans cette routine familière et dans les liens solides qui les unissaient.

Le lendemain matin, malgré le poids croissant de l'annonce d'une guerre imminente, la vie à la ferme devait se poursuivre. Marcel se leva avant l'aube, comme il en avait l'habitude, pour se rendre aux écuries. Là, il fut accueilli par les hennissements familiers de Tonnerre et d'Éclair, les deux robustes percherons qui constituaient le cœur de la ferme depuis plus de huit ans.

"Allez, mes braves," murmura Marcel en caressant leurs flancs puissants. "Nous avons du travail aujourd'hui." Avec des gestes précis et affectueux, il commença à les brosser et à les harnacher. Louis arriva bientôt avec des seaux d'avoine et d'eau fraîche.

"On va labourer le champ du haut aujourd'hui, papa ?" demanda Jacques. Marcel acquiesça. "Oui, il faut le préparer pour les semis d'automne. Va chercher la charrue pendant que je termine avec Tonnerre."

Louis partit avec Jacques pour l'aider à harnacher les chevaux. Peu après, père et fils conduisirent les chevaux vers le champ, la lourde charrue en fer derrière eux. Le soleil commençait à se lever à l'horizon, teintant le ciel de nuances rosées.

Une fois au champ, Marcel prit les rênes et positionna soigneusement les chevaux. "Observe bien, Jacques," dit-il. "Le secret, c'est de garder une ligne droite. Les chevaux sentent si tu es confiant ou non." D'une voix ferme, Marcel donna le signal en claquant sa langue. "En avant, Tonnerre ! Éclair !" Les muscles puissants des percherons se mirent à l'œuvre, et la charrue s'enfonça dans la terre, traçant un premier sillon parfaitement rectiligne.

Louis admirait la complicité entre son père et les chevaux. Marcel manœuvrait l'attelage avec une aisance qui venait de son expérience, ajustant la profondeur de la charrue d'un simple geste. Après plusieurs passages, Marcel invita Louis à prendre sa place.

"Louis, prend les rênes et lâche-les lorsque Jacques te donnera le signal", lui dit-il. "À toi de jouer, fiston", ajouta-t-il à Jacques.

"Souviens-toi d'utiliser des commandes douces mais fermes." Louis, bien qu'un peu nerveux, prit les rênes avec détermination.

Ses premiers sillons étaient inégaux, mais grâce aux conseils patients de son père, il s'améliora rapidement. Louis, souriant, était fier de son frère, observant avec admiration comment Jacques recevait les enseignements qu'il avait lui-même assimilés dix ans auparavant.

"Souviens-toi de faire des pauses régulières pour les chevaux", rappela Marcel. "Nous les conduirons à la rivière dans une heure pour qu'ils s'hydratent ; ils ont besoin de récupérer pour pouvoir travailler toute la journée." Ce travail était difficile, poussiéreux et exigeant physiquement. La charrue était lourde, et il fallait une concentration constante pour garder une ligne droite. Pourtant, il y avait une grande satisfaction à travailler en harmonie avec ces animaux puissants, à sentir la terre se retourner sous leurs efforts conjoints.

À midi, Marie et Jeanne apportèrent le déjeuner sur le champ : du pain frais, du fromage et une gourde de cidre. Alors que la famille mangeait à l'ombre d'un grand chêne, les chevaux brouaient tranquillement à proximité.

"Ces chevaux ont une valeur inestimable", observa Marcel en les regardant. "Sans eux, nous ne pourrions pas cultiver autant de terres. J'espère que la guerre ne les réquisitionnera pas..." L'après-midi fut dédié au hersage du champ labouré le matin. Marcel attacha une grande herse en bois aux chevaux, et Louis eut l'honneur de mener l'attelage. Le hersage servait à briser les mottes de terre et à niveler le sol en vue des semailles à venir.

Vers la fin de la journée, alors que le soleil se couchait, Marcel et Louis ramenèrent les chevaux à l'écurie, tandis que Jacques était déjà parti, épuisé par sa matinée. Ils prirent soin de brosser les chevaux, de vérifier leurs sabots et de leur donner une ration d'avoine en récompense de leur travail acharné.

"Tu sais, Louis," déclara Marcel avec un sourire complice en fermant la porte de l'écurie, "ces chevaux ne sont pas juste des animaux de travail. Ils sont mes compagnons. Prends en soin comme s'ils faisaient partie de la famille."

Louis acquiesça, conscient de la connexion profonde entre l'homme, l'animal et la terre. Cette journée aux côtés des chevaux lui avait appris bien plus que des simples techniques agricoles ; elle lui avait révélé l'essence même de leur vie de fermiers, un mélange de labeur, de respect envers la nature et de liens solides.

Alors qu'ils rentraient chez eux, épuisés mais heureux, l'arôme du dîner flottait dans l'air. Une autre journée à la ferme des Desvarennnes touchait à sa fin, rythmée par le pas des chevaux et le travail de la terre, immuable malgré la menace croissante de la guerre.

Au dîner, la famille se rassembla autour de la table. Marie avait préparé un ragoût de lapin agrémenté de légumes du jardin. Alors qu'ils commençaient à manger, le bruit lointain d'une voiture leur fit tous lever les yeux.

"C'est bizarre," murmura Marcel. "Il n'y a pas souvent des voitures par ici."

Peu après, on frappa à la porte. C'était le facteur, l'air grave.

« Marcel, » dit-il en tendant un télégramme, « c'est officiel : la guerre est déclarée. »

- « Mon dieu, non ! » s'exclama Marie en cachant son visage dans ses mains.

Un silence pesant s'installa dans la pièce. Marcel, d'une main tremblante, prit le papier et lut à haute voix que la France déclarait la guerre à l'Allemagne.

« Que cela signifie-t-il pour nous, papa ? » demanda Paul, les yeux écarquillés.

Marcel observa sa famille, affichant une expression résolue.

« Cela signifie que des temps difficiles nous attendent, mon garçon. Mais nous sommes des Desvarennnes. Nous sommes forts et unis. Peu importe ce qui nous attend, nous ferons face ensemble. »

Marie, les larmes sur les joues, posa sa main sur celle de son mari, leurs regards se rencontrant dans une compréhension silencieuse. La vie à la ferme et celle de leur famille allaient subir de profonds changements, mais leur amour et leur détermination resteraient inébranlables face aux épreuves à venir.

Alors que le soleil commençait à se coucher, la famille Desvarennnes alluma la radio, qui confirma la douloureuse nouvelle. Ils écoutèrent attentivement, puis Marcel se leva pour éteindre l'appareil.

Le silence était lourd.

« Louis, rejoins Élise rapidement pour la soutenir et préparer votre foyer. Avec ton service militaire récent, tu seras mobilisé très bientôt ; et avec un bébé en route et un autre déjà là, vous devez vous organiser. »

Louis semblait abattu. Marcel ajouta :

« Je m'y attendais aussi, tu le sais. »

« Ah ça non ! » s'écria Marie, se cachant le visage en pleurs dans son tablier.

Il alla prendre sa femme dans ses bras, pour la soutenir. Puis Marcel se tourna vers Pierre : « Pierre tu vas très bientôt être le nouveau chef de famille... tu devras être courageux, aider les femmes, et tout tenir si je suis moi aussi appelé.

Il regarda à son tour Marie en pleurs, Jeanne et Jacques : vous tous, mes enfants, allez devoir être forts et soutenir votre mère. »

Marie sanglotait.

Marcel se souvenait lui-même encore douloureusement de la sale guerre, des pénuries de tout; des hommes qui n'en étaient jamais revenus, ou alors fous ou mutilés.

Contrairement à Pierre, dont le visage semblait déçu de devoir rester là, il savait qu'il n'y avait rien à espérer de ce qui adviendrait sous peu, et il devait s'organiser pour la ferme tourne et que sa famille ne manque de rien. La guerre était peut-être déclarée, mais ici, dans les champs de la Haute-Marne, la vie devait continuer.

Les récoltes ne pourraient pas attendre, et tant qu'il y aurait des tâches à accomplir et qu'ils n'étaient pas requis ailleurs, les Desvarennnes seraient présents pour s'en occuper, solidaires dans les moments difficiles comme ils l'avaient toujours été.

CHAPITRE 3 : SABRES AU CLAIR

La bataille éclair du front de l'Est, la fin d'un monde

Le ciel gris de mai 1940 pesait lourdement sur les plaines de l'Est de la France. Le Capitaine André Lefort, dans la cinquantaine, vétéran de la Grande Guerre, dirige son escadron de cavalerie. Sa présence rassure tous ceux qui se trouvent en ces lieux où il avait combattu vingt ans plus tôt. Il observe l'horizon avec une certaine inquiétude, tandis que son cheval, Montfort du Billot, un hongre anglo-normand alezan, manifeste son impatience, comme s'il pressentait une tempête à venir.

"Messieurs," s'écria Lefort à ses hommes en rang, dont certains ajustaient leurs sangles et d'autres se préparaient à monter en selle, "l'ennemi est en approche. Nous sommes l'avant-garde, les yeux et les oreilles de l'armée. Il est de notre devoir d'observer et de signaler leurs déplacements."

Les soldats acquiescèrent silencieusement, leurs visages tendus trahissant leur nervosité. Ils étaient conscients de l'importance de leur mission, mais chacun avait entendu les rumeurs venant de l'Est sur une Belgique envahie avec une facilité inquiétante, concernant la puissance et les nouvelles technologies de l'armée allemande, qui semblaient presque futuristes.

Les chevaux, nerveux, ressentait une ambiance étrange, tandis qu'un grondement lointain se faisait entendre. Lefort ajusta son képi et caressa le harnais de sa monture. Autour de lui, ses hommes effectuaient une ultime vérification de leurs chevaux, tous affichant une expression sérieuse mais déterminée. Les hommes montèrent rapidement, leurs mouvements fluides traduisant un long entraînement. Alors que les premiers se préparaient à partir en reconnaissance, l'horizon semblait s'embraser.

Soudain, un grondement sourd fit trembler le sol. Au loin, une colonne de poussière s'élevait, grandissant rapidement.

_ "En selle !" ordonna Lefort, rapidement suivi par le Caporal Louis Desvarennas à sa droite, puis par le reste des officiers et sous-officiers qui montèrent à toute vitesse. Les chevaux, impatients, piaffaient avec l'écume des mors qui s'échappait nerveusement.

Un profond pressentiment envahit Lefort qui se tourna vers Desvarennas, tout aussi inquiet, tandis qu'ils devaient gérer l'extrême nervosité de leurs chevaux, qui commençaient à se cabrer et à reculer.

_ « Sabres au clair, Messieurs ! »

Dans un bruit strident qui sembla s'éterniser, plus de cent cavaliers firent reluire d'un coup les redoutables sabres d'un geste net mille fois répété. André reprit :

_ « Nous avons de la visite plus tôt que prévu ! Faites honneur à la Mère Patrie et en avant !" ordonna Lefort, sa voix résonnant dans l'air, trahie cependant par une légère inquiétude que personne n'avait pu ignorer. Il prit le galop en premier, suivi par le premier rang de cavalerie qui s'élança également.

Alors que les sabots des chevaux et le tintement des harnachements raisonner dans la terre boueuse, un grondement de plus en plus terrifiant faisait trembler le sol. Ce n'était ni le tonnerre ni un orage qui approchait, mais quelque chose de bien plus inquiétant.

Soudain, ils les aperçoivent. Ce ne sont pas des troupes d'antan qui sortent de la forêt, mais des chars, crachant feu et fumée. Les Panzers allemands avancent vers les lignes françaises à une vitesse incroyable, qui deviendra leur renommée: celle de la Blitzkrieg².

Des silhouettes sombres et menaçantes surgissent de la poussière, formant un mur de plus de cent Panzers, leur blindage brillant sous le faible soleil, se dirigeant droit vers eux. Le contraste est frappant : d'un côté, la cavalerie française, fière héritière d'une riche tradition militaire, presque millénaire ; de l'autre, une représentation froide et mécanique de la guerre moderne.

« Mon Dieu, » murmura le Sous-lieutenant Paul Dubois à Louis, « nous n'avons pas des cavaliers devant nous, mais des monstres d'acier ! » Louis, déconcerté, se tourne brusquement vers le capitaine, sa monture pivotant pour chercher ses conseils.

Lefort ressentit une pression au cœur en observant ses hommes puis l'ennemi impitoyable qui approchait. Leurs sabres et fusils semblaient soudain dérisoires face à ces imposantes machines de guerre entièrement blindées qu'étaient les chars allemands.

² *Blitzkrieg* signifie littéralement « Guerre-éclair » en allemand.

Louis, positionné à la droite du Capitaine, s'efforçait de maîtriser son cheval en proie à la panique, qui s'était décidé à opérer un demi-tour à la vue des blindés émergeant du nuage de fumée des moteurs.

Les idéaux de charges héroïques de Louis, nourris par les récits glorieux de ses aînés, où il aurait pu rivaliser de force et d'habileté avec d'autres cavaliers, se disloquaient face à cette réalité terrifiante. Tous ceux qui galopaient ralentirent pour prêter attention aux ordres de Lefort, échangés des regards d'effroi et de confusion.

"Premières lignes à ma droite ! Prenez les avants, nous les contournons par la gauche !" cria Desvarennnes, levant son sabre bien haut pour se faire entendre. Dans un élan de courage, la cavalerie française se divisa pour charger bravement contre les chars. Les hommes poussèrent un cri de guerre, mais celui-ci fut étouffé par le bruit des moteurs. Pour un bref instant, il sembla que toute l'Histoire de l'humanité elle-même se suspendit dans le temps...

L'impact de la première ligne fut brutal et presque irréel. Les balles z appelaient, décimant hommes et chevaux. Les montures, perturbées par le vacarme des moteurs et des explosions, se cabraient, renversant leurs cavaliers. En un clin d'œil, la scène se désintégra sous le feu constant et intense des mitrailleuses, laissant plus d'une centaine de cavaliers et de chevaux au sol.

Tout à coup, le sabre d'un intrépide cavalier surgit à travers les nuages de poussière. Un jeune sous-lieutenant, ayant habilement évité deux chars, chargea l'un d'eux chevauchant son cheval avec détermination et brandissant son sabre.

Cela aurait sûrement été un coup dévastateur dans une guerre d'autrefois, mais le sabre rebondit inutilement sur le blindage du char. Le tir qui atteint alors de près le cavalier et son cheval sembla les désintégrer comme par un enchantement malsain : 600 kilos de métal et 80 kilos d'homme disparurent en un instant.

Tous les soldats dans le camp français assistèrent à la scène, et l'horreur se reflétait sur le visage de chacun. Les rangs se désorganisaient, les cavaliers se débattaient avec des chevaux soudainement rétifs et effrayés, tournant dans une frénésie panique. "Repli ! Repli !" cria Desvarennas pour exhorter le flanc gauche des cavaliers déjà ralentis, réalisant l'absurdité de la situation.

La ligne des cavaliers du flanc gauche, paralysée par l'impuissance face à l'effroyable massacre de leurs camarades, s'élança pour rejoindre l'arrière le plus rapidement possible ; mais les chevaux résistaient de toutes leurs forces contre leurs cavaliers, refusant de s'approcher de ce sol jonché de débris de leurs semblables. "Retournez-vous vers nos lignes !" cria Lefort aux survivants, constatant le carnage de ses hommes étendus au sol, "Alertez les généraux, nous sommes défaits et acculés !" Hurla-t-il.

Mais il était déjà trop tard. Les Panzers, soutenus par l'infanterie motorisée, avançaient à une vitesse fulgurante. Les obus commencèrent à tomber autour d'eux, soulevant des geysers de terre et de débris, projetant encore dans les airs les montures et cavaliers moins réactifs sans qu'aucun cri ne puisse s'élever. "Dispersez-vous !" hurla Lefort par-dessus le bruit du chaos.

Les cavaliers tentèrent de manœuvrer en se précipitant à droite puis à gauche, cherchant désespérément à échapper à l'étau qui se resserrait autour d'eux.

Certains parvinrent à s'enfuir, galopant à travers champs ou d'un bosquet à l'autre, vers la relative sécurité de l'arrière-garde qui se trouvait plus loin, près de lignes de vieux platanes protecteurs. Cependant, de nombreux autres, moins chanceux, tombèrent sous les tirs intenses des Allemands.

Lefort observa, horrifié, son unité se désagréger devant lui. Montfort, son fier cheval, hennissait de peur mais restait fidèle, l'emportant avec énergie loin du combat et évitant les obus avec une agilité presque incroyable. Malheureusement, pour chaque homme qui réussissait à s'échapper, dix autres étaient capturés, encerclés par des forces allemandes qui semblaient surgir de partout et qui raserait littéralement le terrain. La retraite se transforma alors en déroute. Les Panzers, implacables, écrasaient tout sur leur passage. La fière cavalerie française, piégée entre deux feux, se retrouvait ainsi décimée en quelques minutes.

Au loin, d'autres unités françaises tentaient de lancer une contre-offensive. Cependant, leurs chars légers et leurs canons antichars complètement dépassés étaient incapables de rivaliser avec la puissance et la mobilité des Panzers. La ligne de front s'effondrait comme un château de cartes. Ils ne pouvaient pas esquiver les tirs, fuir, ni même s'approcher pour riposter à l'ennemi : c'étaient des proies faciles.

Alors que le soleil se couchait sur ce champ de bataille chaotique, Lefort, caché dans un bosquet avec les survivants de son escadron, prit conscience avec Louis, qui l'avait rejoint, de l'ampleur du désastre. Ce n'était pas seulement une bataille perdue, c'était la fin d'une époque.

"Capitaine," demanda Louis, qui le servait fidèlement depuis plus d'un an, "que va-t-il nous arriver maintenant ?"

"Je l'ignore," répondit calmement le capitaine. "Il se pourrait que nous soyons déjà considérés comme des civils. Louis, n'est-ce pas votre nom ?"

Louis acquiesça.

« Les grades ne nous serviront bientôt plus à rien. À mon avis, cher Louis, nous n'aurons bientôt plus d'autre option que de nous rendre ou de mourir... Nous avons trop de retard par rapport aux blindés... Nous n'avons aucune chance. » Les quelques cavaliers présents hochaient la tête en signe d'accord, tristes. Lefort continua d'une voix forte :

« Chers soldats, la vérité est que nous les avons sous-estimés. Si nous continuons, il ne restera personne de ce régiment pour raconter la fin de la cavalerie française. Une chose est certaine : le monde que nous connaissons a été changé à jamais. Et j'ai peur de vous dire que nous, nous appartenons à un autre siècle, et il se pourrait même que la France ait déjà perdu aujourd'hui avec nous. »

Un lourd silence s'installa parmi les hommes. Lefort observa ses soldats, leurs uniformes maculés de poussière et de sang, leurs regards marqués par la peur et la confusion. Il caressa doucement l'encolure de Montfort, qui tremblait de fatigue et d'angoisse.

« Nous sommes trop isolés et nous allons subir une attaque directe. » En prononçant ces mots, Lefort déchirait avec colère un morceau de sa manche de chemise.

« Nous n'avons pas d'autre choix que de nous rendre si nous voulons survivre et permettre à vos enfants de vous revoir un jour. Est-ce que quelqu'un a une objection ? » demanda Lefort, tout en nouant un semblant de drapeau blanc à la pointe de son sabre. Des larmes coulaient sur les visages ; il leva les yeux pour croiser le regard de chacun : « On est d'accord... » Chacun baissait les yeux. Lefort vit quelques larmes de honte, d'humiliation, qui montaient dans des yeux, brutalement essayés dans un reste de fierté, pas des mains tremblantes, sur des visages déçus, choqués et sombres. Alors, il s'éloigna lentement, agitant son sabre au-dessus de sa tête, chargé de honte et de colère. Ainsi, leur fierté et leur liberté furent ensevelies dans ces derniers instants.

Au cours des trois jours qui suivent, la débâcle se propage sur l'ensemble du front Est. Les unités de cavalerie, autrefois considérées comme l'excellence de l'armée française, se révèlent désormais tragiquement dépassées. Ce qui était jadis leur mobilité se transforme en un handicap face à la rapidité fulgurante de la guerre mécanisée. Le général Gamelin, depuis son quartier général isolé, prend conscience trop tard de l'ampleur de la catastrophe. L'armée française, ancrée dans des certitudes dépassées, s'effondre sous les attaques implacables de la Wehrmacht. Les membres de la cavalerie, après avoir battu en retraite, voient leurs chevaux épuisés trébucher sur des routes surchargées de réfugiés, surveillées par les Allemands armés de leurs motos Zündapp KS 750, qui leur permettaient de tirer à tout moment.

Sur les ordres du Capitaine Lefort, le Caporal Louis Desvarennnes, dont le visage était noirci et l'uniforme en lambeaux, dirigeait désormais les restes de ses hommes, moins de 50 cavaliers encore vivants, vers un avenir incertain qui les conduirait aux camps de prisonniers.

Lefort avait trouvé un cheval blessé errant pour rassembler les derniers membres de la cavalerie en colonnes, désireux de garder tout le monde ensemble afin de ne perdre personne de vue. Tant qu'il pouvait encore circuler pour apporter de l'eau à ses hommes, car les officiers allemands qui les surveillaient s'étaient montrés indulgents face à la bravoure vaine que la cavalerie française avait montrée contre leurs chars.

Cependant, la plupart du temps à pied sur cette route de la Honte menant vers un futur camp bien gardé, les cavaliers ne levaient même plus les yeux, frustrés et impuissants de n'avoir eu aucune chance. Les officiers allemands se moquaient souvent des Français, sans besoin de traduction, chacun dans les deux camps ressentait l'odeur de la revanche des Allemands après l'humiliation de la signature du Traité de Versailles par les Français... Les comptes étaient en train de se régler pour eux, et beaucoup chantaient ou riaient ouvertement.

Dans le regard de Louis, qui observait la scène, la fierté avait laissé place à une froide réalité. Le soir venu, les derniers officiers de la Cavalerie, André, Paul, Louis, Damien et leurs soldats, se virent contraints de séjourner sous deux tentes étroitement surveillées, au camp improvisé réservé aux prisonniers blessés, installé près d'un barrage allemand.

Dans les jours qui suivirent, des centaines, puis des milliers de soldats français rejoignirent leurs camarades, tous faits prisonniers et progressivement rassemblés dans des camps sous étroite surveillance. Les fiers régiments de cavalerie, autrefois l'élite de l'armée, se retrouvèrent entassés dans ces camps de fortune, cernés par des miradors et gardés par des Panzers, tandis que leurs chevaux blessés étaient abandonnés, réquisitionnés ou abattus sur place.

Lefort, qui avait fini par se rendre uniquement après une ultime tentative désespérée de rejoindre les lignes françaises pour signaler leur défaite écrasante, avait perdu son noble Montfort dans l'attaque.

Bien qu'il se soit résigné à rendre les armes, il éprouvait une profonde humiliation d'avoir capitulé si rapidement et facilement. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour rapporter en personne la situation, mais la mort de Montfort, atteint par des balles qui l'avaient fauché sur-le-champ, atteint en droite ligne dans les antérieurs, le poitrail puis le cœur, l'avait plongé dans la sidération et la résignation.

- « Tu n'as pas souffert au moins, » murmura André à voix haute en s'éloignant du corps de son camarade, un cheval qu'il tenait en haute estime. Il prit quelques crins en souvenir, trouvant cela comme unique réconfort, avant de se traîner jusqu'au bosquet où ses hommes le rejoignirent quelques minutes plus tard... leurs derniers instants de liberté avant la reddition. Combien de cavaliers français revinrent ainsi blessés, désorientés et abattus ce jour-là, porteurs de souvenirs similaires dans leur esprit ! Du moins pour ceux qui revinrent...

Dans les campements temporaires, les soldats s'entassèrent pendant plusieurs jours. Lors de certaines soirées qui suivirent, nombreux étaient ceux qui, partageant une maigre ration avec des camarades, relevaient le regard au son d'un hennissement lointain. Pendant un court instant, des regards échangés révélaient des pensées communes : Jéricho, Montfort, Napoléon... Chaque hennissement semblait rappeler les autres. Pourtant, tous savaient que c'était illusoire. Comme bien d'autres choses, leurs chevaux fidèles faisaient désormais partie du passé.

Pour les soldats de la cavalerie, la solitude ne se révélait jamais totalement devant la perte d'un cheval. Mais sur le Front de l'Est, c'était l'ensemble des écuries françaises qui s'étaient tues en un instant. La bataille éclair avait anéanti non seulement l'armée française, mais aussi des siècles de tradition militaire, d'entraînement, de compétence, de fidélité et d'honneur dans l'art de la guerre ainsi que dans l'élevage. Les régiments hippomobiles, porteurs de bravoure et d'honneur, avaient soudainement montré leur inadéquation face à cette modernité de la guerre mécanisée.

Alors que la nuit tombait sur le camp de prisonniers, Lefort et Louis, se lançant un regard complice, firent une promesse tacite : ils survivraient et raconteraient un jour leur histoire. Ils souhaitaient que le monde n'oublie jamais le courage de ces hommes et de leurs montures, confrontés à l'acier avec plus que du cuir et du cœur.

CHAPITRE 4 : PRISONNIERS

Ainsi débute ce tragique périple vers l'inconnu pour les prisonniers français du front de l'Est, qui seront transportés en train vers les camps de Silésie en Pologne. Les soldats français, perdus et terrifiés, ignorent leur destination et craignent pour leur vie, car des rumeurs circulent déjà sur l'existence de camps de la mort à l'Est. La plupart d'entre eux, cavaliers des régiments hippomobiles ayant échappé au carnage face aux blindés allemands, se retrouvent rassemblés dans un abri de fortune, attendant leur transfert en train après avoir refusé de collaborer avec l'ennemi. Se sentant trahis par leur pays, dépassés par la technologie militaire qui les a terrassés à plat de couture, et imaginant déjà le pire pour leurs proches, la honte de savoir la France tombée aux mains des Allemands sans même qu'ils aient eu la moindre chance, et sans pouvoir ni les revoir ni les avertir, ils montent à bord de trains bondés, silencieux, le cœur lourd, en direction de la Pologne.

Revenir d'ailleurs

Le bruit métallique des portes des wagons résonne comme une cloche funèbre dans la gare ravagée de Sedan. Le capitaine André Lefort, encore en uniforme usé de cavalier, observe avec désespoir et incrédulité la longue file de ses camarades se dirigeant vers le train. Il y a à peine une semaine, ils montaient fièrement à cheval, sabres à la main, prêts à combattre l'envahisseur. À présent, ils ne sont plus que des silhouettes dévastées, vaincues par la Wehrmacht.

L'air est imprégné de l'odeur âcre de la défaite et, plus encore, de l'humiliation de n'avoir eu aucune chance face à une force si déséquilibrée, mêlée à celle de la sueur et de la peur.

"Schnell ! Schnell !" hurlent les gardes allemands, poussant les prisonniers vers les wagons à bestiaux. André ressent une main tremblante se saisir de son bras. C'est le jeune Pierre, à peine sorti de l'école de cavalerie, avec un bras immobilisé et une ouïe affaiblie.

"Mon capitaine," demande-t-il trop fort, ses yeux emplis de terreur, "où nous emmènent-ils ?"

André souhaite le rassurer, mais les mots restent bloqués dans sa gorge. Il l'ignore. Personne ne le sait, à part qu'ils sont dirigés vers l'Est, un territoire chargé de mystère et de menaces. Alors qu'ils sont poussés dans le wagon sombre et nauséabond, André entend les gémissements étouffés de ses hommes. Beaucoup poussent des soupirs de douleur, certains pleurent discrètement, d'autres murmurent des prières. Le Caporal Fortier, Damien, un ancien combattant de la Grande Guerre, crache à terre. "Trahis," gronde-t-il. "Trahis par nos généraux. Que pouvions-nous faire, nous et nos chevaux, contre leurs chars ?" Lefort lui met une main réconfortante sur l'épaule.

"Je sais, Damien." Le train se met en mouvement avec un grincement sinistre.

À travers les fines fissures des planches, André aperçoit brièvement les paysages de France défiler.

Chaque rotation des roues les éloigne un peu plus de leurs foyers, de leurs familles. Dans la pénombre du wagon, les hommes s'efforcent de trouver une position confortable, entassés les uns contre les autres.

La chaleur devient rapidement suffocante et l'air irrespirable. La soif et la faim commencent à se faire sentir.

Les heures s'égrènent, sans fin. Le bruit répétitif des roues sur les rails devient un supplice, accompagnée par les gémissements des blessés et les toux des malades. André essaie de garder un semblant de contrôle et d'insuffler un brin de courage à ses camarades, mais il ressent lui-même le désespoir s'installer.

Parfois, le train s'arrête brusquement. Des cris en allemand résonnent, suivis de coups de feu. Ont-ils atteint leur destination ? Vont-ils être exécutés ? Chaque arrêt suscite une nouvelle anxiété, et chaque redémarrage apporte un soulagement mêlé de peur.

Au deuxième jour du voyage, le jeune Pierre s'effondre, frappé par une forte fièvre. André déchire un morceau de sa chemise pour lui essuyer le front, mais que peut-il faire d'autre ? Il n'y a ni eau, ni nourriture, ni médicaments. « Ma mère, » délire Pierre. « Elle ne saura jamais ce qui m'est arrivé. »

Cette pensée, ces mots, frappent André comme un coup de poing. Sa propre femme, enceinte de leur premier enfant lorsqu'il est parti, que lui adviendra-t-il ? Cette naissance, comment Élise va-t-elle la vivre ? Et lui, cet enfant, le verra-t-il jamais ? Élise Sera-t-elle un jour au courant de son sort, de ce qui est advenu de lui ?

Le troisième jour, l'odeur dans le wagon devient insupportable. Les hommes sont à bout de nerfs, assoiffés, affamés. Certains perrent la raison, murmurant des propos incohérents, tapant dans les parois de métal jusqu'à saigner ou fixant le vide d'un regard éteint.

Soudain, le train diminue sa vitesse. Des voix rauques se font entendre à l'extérieur. André se redresse difficilement, ses sens en éveil. Le wagon s'arrête dans un grincement de freins.

Les portes s'ouvrent brusquement, laissant entrer une lumière éblouissante. Des silhouettes en uniforme se détachent contre un ciel gris. Un panneau en allemand et en polonais indique le nom de la gare : "Görlitz".

En descendant du wagon avec des jambes tremblantes, soutenant le jeune Pierre qui est presque inconscient et dont Louis éponge régulièrement le front de sa manche trouée, André ressent un mélange de soulagement et d'inquiétude en réalisant qu'ils sont enfin arrivés, mais à quel endroit ? Quel destin les attend dans ce pays inconnu ?

Devant eux se déploie un vaste camp entouré de barbelés. Des barres de toit s'étendent à perte de vue, avec des miradors intimidants. Est-ce vraiment leur nouvelle réalité ?

André respire profondément, Louis qui serre les dents, lui tape l'épaule nerveusement, comprenant peu à peu que l'étau se resserre sur eux devant ce camp laid et isolé qui se dresse devant eux en plein bois.

« Ils ne nous aurons pas. On va survivre André, n'est-ce pas ? » murmure Louis.

« Oui, et on rentrera chez nous, ça aussi c'est une promesse », répond André, qui supporte Pierre, titube.

Peu importe ce qui va se passer, Louis comme André se promettent de survivre et de rentrer un jour. Louis pour sa femme, pour son futur enfant, la ferme, ses parents, Jeanne, le petit Jacques... André qui n'a personne qui l'attend chez lui, se le promet pour son orgueil et son amour de la mère Patrie, pour la honte de la savoir sous l'emprise allemande, pour la France. Et une pensée les traversent tous deux, ce qu'ils ignoreront mais qui est bien le propre des meneurs d'hommes : Tous deux se promettent en silence qu'ils se battront aussi pour que leurs hommes survivent ici et reviennent également.

Alors qu'ils passent les portes du camp, Louis lâche tout bas : "Ce n'est pas la fin les gars. Nous reviendrons en France, c'est une promesse."

CHAPITRE 5 : LA SILÉSIE

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne nazie a établi de nombreux camps de prisonniers et de concentration en Silésie, une région qui comprend aujourd'hui des segments de la Pologne, de l'Allemagne et de la République tchèque. Ces camps accueillèrent des prisonniers de guerre, des travailleurs forcés et des civils ciblés par le régime nazi.

Souvent situés dans des zones reculées, ces camps étaient encerclés de barbelés et surveillés par des tours de garde. Les détenus vivaient dans des baraquements en bois entassés, avec peu d'assainissement et une insuffisante protection contre le froid glacial de Silésie. Les rations alimentaires étaient très limitées, se composant principalement d'une soupe fluide et de petites portions de pain. Les mauvaises conditions sanitaires favorisaient la propagation des maladies. À leur arrivée, les prisonniers subissaient des traitements cruels de la part des gardes SS.

La majorité d'entre eux étaient contraints d'effectuer un travail pénible dans des usines, des mines et des chantiers à proximité. Beaucoup ne survivaient pas à la combinaison de la malnutrition, de l'épuisement, des maladies et de la violence.

Parmi les plus grands camps de Silésie figuraient Gross-Rosen, Auschwitz-Birkenau et plusieurs sous-camps. À l'approche de la fin de la guerre en début 1945, les prisonniers furent évacués vers l'ouest lors de marches forcées et brutales pour échapper à l'avancée des troupes soviétiques.

La réalité des camps, 1940

Au centre des forêts silésiennes, à l'est de l'Allemagne nazie, se trouvait le Stalag VIIIC. Ce camp de prisonniers de guerre, sécurisé par des barbelés et des miradors, accueillait déjà plusieurs milliers de soldats francophones, y compris des Belges, avant de recevoir des soldats de la cavalerie française après la défaite de 1940.

Occupant plusieurs hectares, le camp était constitué de baraquements en bois alignés de manière rigide. Ces installations spartiates, dotées de toits en tôle ondulée, abritaient environ une centaine d'hommes sur des lits superposés à trois niveaux. L'isolation était sommaire, permettant au froid glacial de l'hiver silésien de pénétrer à l'intérieur.

Au milieu se trouvait la place d'appel, un vaste espace en terre battue où les prisonniers étaient comptés deux fois par jour, quelles que soient les conditions climatiques. Les latrines et douches communes, situées aux extrémités du camp, devenaient des foyers de maladies en raison de leur salubrité déplorable.

La vie quotidienne des détenus était marquée par le travail forcé. Dès l'aube, ils formaient des Kommandos et étaient envoyés dans des fermes, des usines ou des mines locales. Ce travail, épuisant et souvent périlleux, s'accompagnait d'une ration alimentaire maigre : une soupe limpide le matin et le soir, accompagnée d'une tranche de pain noir.

Les gardiens allemands, principalement des soldats âgés ou blessés, imposaient une discipline stricte. Les tentatives d'évasion étaient rares et sévèrement punies.

Cela dit, certains gardes, surtout les Polonais, défaits eux aussi, faisaient preuve d'humanité, fermant parfois les yeux sur de petits trafics qui permettaient aux prisonniers de mieux se nourrir, d'améliorer l'ordinaire, ou de se soigner.

Malgré les conditions difficiles, les Français s'efforcent de maintenir leur moral. Ils organisent sur une ou deux heures libres, des discussions, des cours improvisés. Un petit orchestre, essentiellement basé sur des percussions avec des objets de rien trouvés à gauche à droite, bâtons, cailloux, pots de fer, détend l'ambiance le dimanche après-midi, tandis que les Polonais les surveillent, les Allemands étant en familles à la messe et en repos. Nouvellement, une bibliothèque de fortune, alimentée par des colis de la Croix-Rouge, crée une révolution dans la vie de nos cavaliers, surtout pour Louis, si féru de lecture et auquel les lettres, et écrire, lui manquent aussi, lui permettant de s'évader quelques minutes chaque soir, par la lecture.

La communication avec l'extérieur reste très limitée. Les lettres, strictement censurées, mettent des mois à arriver. Les colis des familles sont une bouée de sauvetage, apportant nourriture, vêtements chauds et nouvelles du pays. Mais c'est à chaque fois une telle surprise, un tel bonheur, que cela bouleverse positivement leur quotidien.

Comme à l'arrivée de la première lettre reçue d'Élise : quelle joie indicible pour Louis, qui tient d'ailleurs la lettre contre son cœur, après avoir appris qu'une petite fille lui était née et que Élise, tenant la ferme seule de son mieux, allait bien, ainsi que son garçon... Ses nouvelles de ses parents, de tous, lui firent tant de bien. Ce qui lui était douloureux était la mobilisation de son père et que personne n'ait aucune nouvelle de Marcelle depuis le drame de leur massacre, sur le front de l'Est.

La seule évocation de ces souvenirs serrait le cœur de Louis, revoir, revivre en esprit, oser même ressentir de nouveau cet étau, cette terreur que tous les hommes avaient ressenti à mourir à la chaîne, impuissants, massacrés, lui était insupportable. Savoir que son père avait possiblement succombé à cette horreur le terrassait.

Dans un coin du camp, une petite chapelle a été aménagée dans un baraquement. L'aumônier, lui-même prisonnier, y célèbre la messe et offre un soutien moral crucial à ses compagnons d'infortune.

Alors que durant la première année, Louis, Paul, Pierre, Damien et les autres, avaient survécu aux efforts quotidiens démesurés, à la malnutrition et aux mauvais traitements malgré tout, leurs espoirs que la guerre s'achève vite, avaient peu à peu disparu : le conflit s'enlisait et l'Allemagne tenait d'une poigne ferme la France et toute l'Europe. Aussi, alors que l'année 1941 s'écoulait, l'espoir d'une libération rapide disparut des esprits et ne fut bientôt même plus évoquée... Les détenus tentaient donc de s'acclimater, traversant des instants de camaraderie et des phases de désespoir, tout en rêvant d'une liberté chaque jour un peu plus lointaine.

CHAPITRE 6 : LA VIE EN CAMP

Stalag VIII-C, avril 1941.

L'aube grise se lève sur le camp et Louis sort de son sommeil sur une couchette rudimentaire. Bien qu'il n'ait pas encore 30 ans, son corps est déjà très marqué par ces années de détention. Il est à peine 5h du matin et il se lève avec difficulté, ses articulations le faisant souffrir. L'ennui de la journée pénible à venir le fait soupirer, un souffle immédiatement saisi en otage par le froid mordant de l'aube qui traverse sans peine les bâtiments mal isolés. Heureusement qu'ils sont nombreux à dormir là, leurs corps étant les seuls calorifères disponibles.

À cinq heures, tous entendent le sifflet strident du réveil qui retentit, relayé par les hauts parleurs ternes et des mots hachés en allemands. Pas besoin de comprendre ce qui est à peine audible de toute façon : il faut agir !

Louis enfle rapidement son uniforme usé, portant son signe si humiliant "KG" (Kriegsgefangener - prisonnier de guerre), comme une croix signant son échec, leur échec à tous, et celui de la France. Il fait comme tous, la queue vers une desserte de fortune, pour boire un peu de ce qui pourrait être du café, quand on a de l'imagination. La réalité est autre, un liquide sombre et amer servi avec un quignon de pain noir et dur, un bien maigre petit-déjeuner quand on a déjà le sentiment de n'avoir pas assez soupé et d'avoir eu faim toute la nuit. Heureusement, les repas du midi sont souvent les plus riches, avec quelques viandes parfois et surtout du gras flottant sur les soupes heureusement servies chaudes.

Cinq-heures trente, l'appel retentit dans le campement. Les recensements de prisonniers, tenus plus de 10 fois par jour, sont le décompte naturel des heures.

Louis se tient droit, frissonnant dans le froid glacial de la Silésie, alors que les gardes allemands comptent les détenus encore et encore. Son esprit est hanté par des pensées concernant Élise, sa femme, et leurs enfants. Les visages commencent à s'estomper, un an est une durée insupportablement longue. Combien d'anniversaires, de souvenirs et de premiers pas lui échapperont encore ? Mais il est déjà temps de partir au travail. Louis fait partie d'un Kommando destiné à une mine de charbon voisine. Les cinq kilomètres de marche sont difficiles avant même de commencer la journée ; heureusement, ses chaussures sont encore en bon état et ont été remplacées une fois depuis leur arrivée, il ne boîte pas comme certains...

Le travail à la mine commence à six heures trente. Un travail harassant.

Louis utilise une pioche, extrayant de la pierre crayeuse le précieux minerai sous l'œil vigilant d'un gardien qui les surveille. Heureusement dans la mine, on peut parler !

Car si c'est un dur travail physique, échapper au camp est parfois un peu de cette liberté perdue, ne serait-ce que pour le sentiment que chacun connaît ainsi pendant quelques heures, sans arme ni mirador qui le menace, d'être un honnête travailleur et non un prisonnier...

Chaque coup de pioche rappelle à Louis sa « vie antérieure » comme il le dit, l'enfance, les champs, les rêves qu'il avait autrefois de devenir instituteur à Dijon, si seulement il avait pu étudier davantage... Même le travail des champs avec son père semble une évocation de vacances dans ses souvenirs. Ses mains, autrefois familières des travaux de ferme parfois rudes, sont désormais transformées par le froid et l'effort, les frottements continuels qui ont rendu douloureux les six premiers mois marqués par des blessures et ampoules incessantes à frapper la paroi de roche pour en extraire le minerai. Ses mains, ses doigts, sont calleux et noircis par la poussière, souvent fendillés.

À dix heures, une courte pause leur est accordée, grâce au Traité de Genève, que les superviseurs de la mine, des gens bien, ont décidé d'appliquer sans que les Allemands y voient à redire. Un petit bout d'humanité qui les ménage enfin, et qui vise à protéger la dignité et la vie des prisonniers de guerre. Il partage un morceau de pain avec son ami Pierre, l'unique compagnon qui l'accompagne chaque jour à la mine de charbon. Les autres sont dans les bois à couper du bois, sans interruption. Leur situation n'est guère meilleure puisqu'ils ne bénéficient d'aucune pause. Paul et Louis échangent des mots à voix basse, se rappelant mutuellement de tenir bon jusqu'à midi, et s'encouragent parfois en évoquant des souvenirs ou leurs familles.

Le travail recommence dès 10h20 et, alors que le soleil monte dans le ciel, la chaleur devient écrasante dans ce climat continental aux variations extrêmes, les nuits étant très froides. Louis transporte de lourds blocs de pierre. Chaque pas représente un combat contre l'épuisement et la frustration de sa situation.

L'arrêt de midi est en fait à treize heures et c'est le moment béni de leur journée. Ils peuvent remonter au soleil, et la mine, tenue par des Polonais offre un meilleur repas aux prisonniers des camps que ce qui leur est servi par les Allemands. Les hommes se détendent, reprennent leur souffle à l'air libre, enfin. Louis tombe presque sur l'herbe, épuisé par l'effort et encore tremblant des coups de pioche. Il tousse, encore et toujours, dès qu'il change de lieu, de position... Une vilaine toux qui le suivra décidément toutes sa vie, se dit-il, car voici déjà deux ans qu'il s'époumone. Un cadeau mais aussi un morceau de Silésie qui ne le quittera donc jamais avec tout ce charbon entré dans ses poumons... Car le travail dans la mine est dur, et disons-le, pour les prisonniers français, peu sont suivis côté santé, contrairement aux civils allemands qui y travaillent alors, et bénéficient d'un bien meilleur suivi par le médecin de garde, au moins souci...

Cependant les patrons de la mine, polonais, sont sensibles à la situation de ces pauvres hommes et il est fréquent qu'ils aient droit à un œuf dur, ou du gras de poulet dans la soupe. Une bénédiction si rare en ces temps de guerre et de restriction. Louis pensera longtemps que sa vie n'aura tenu que grâce à ce repas plus riche offert par les propriétaires de la mine qui l'aura tenu en vie toutes ces années...

Outre la soupe, un morceau de pain frais est un régal que tous apprécient. Cette fois, Louis ne mange pas machinalement ni distraitemment : il est totalement présent, savourant chaque bouchée, vivant un moment de réconciliation avec la vie malgré ses journées éprouvantes.

Après le repas, chacun peut se reposer pendant quinze minutes, souvent allongé sur le sol ou appuyé contre des arbres. Les discussions sont rares. Certains pensent à leurs familles, leurs amours, et attendent une lettre pleine d'espoir. Louis, quant à lui, repense à Élise, désespérant de recevoir bientôt une nouvelle lettre, car ses mots sont sa source de vie, représentant une réalité bien différente de la sienne, si dure la plupart du temps.

Lorsque les hommes reprennent le travail vers 14h, souvent apaisés après avoir presque somnolent au soleil, ils se sentent plus légers. Parfois, ils chantent. Puis le temps s'étire indéfiniment... L'après-midi semble durer éternellement, car les six heures de travail épuisant réalisées le matin les ont affaiblis. Louis se concentre sur ses tâches et sur chaque geste, pour éviter les blessures dues à la fatigue, comme cela lui est arrivé par le passé, mais aussi pour ne pas penser à son destin et au passage de ces jours, de ces mois et désormais de ces années, sans espoir de changement...

À quatre heures, la journée à la mine se termine enfin pour ce premier groupe de prisonniers – un second prendra la relève, l'équipe de nuit, qui a l'avantage de pouvoir travailler seulement sept heures plutôt que dix en assurant le chiffre de nuit. Il leur reste près d'une heure de marche à accomplir, le trajet de retour étant considérablement ralenti par leur fatigue collective. Ce jour-là, ils ont de nouveau vécu des heures de travail et de marche interminables, comme c'est souvent le cas. Le chemin de retour au camp est généralement silencieux, les hommes étant trop épuisés pour engager la conversation. Louis avance tel un automate, ses pieds lourds et endoloris par l'effort incessant depuis le matin.

Un autre rassemblement les sort des baraques vers 18 heures, pour un huitième décompte de la journée. Louis se tient debout, luttant contre l'envie de s'effondrer. Il observe le ciel, se demandant quel temps il fait en France.

Une soupe clairette leur est servie vers dix-neuf heures, agrémentée de croutons que tous savent savourent avec avidité. C'est un concert de mâchoires et de cuillères qui raclent les vieux quarts de fer blanc. Puis Louis, Paul, André et les autres prisonniers français échangent avec leurs camarades, parfois dans un mélange de langues hasardeux, quelques blagues éculées pour garder un semblant de normalité tandis que les calories et la chaleur de café amer servi dans les quarts, les rassénèrent peu à peu.

Parfois un pudding humide ou de la compote leur sont servis. Ces jours-là, les prisonniers savent que le camion de la Croix rouge, venu leur apporter de quoi agrémenter l'ordinaire, mais aussi ramener des prisonniers trop malades ou soupçonnés de développer une maladie contagieuse.

Une fois par mois, une infirmière que tous les prisonniers apprécient et trouve belle et gracieuse, et dont le nom, Mary, est inscrit sur l'insigne, vient leur offrir un grand moment de divertissement : Mary qui vient faire un tour dans leurs dortoirs, pour s'assurer qu'il n'y ait ni puces ni poux parmi eux, répond alors gentiment à leurs compliments, personne n'osant non plus dépasser les bornes, car ils se savent sous étroite surveillance.

Mais aux sourires des hommes, chacun comprend que la beauté d'une femme douce et bienveillante parmi eux, leur fait grand bien au moral.

Alors que la nuit noire enveloppe le camp, rendant l'air gris-vert autour des miradors, presque surréaliste, quelques moments de détente sont enfin possibles. Les hommes sont regroupés dans leur baraquement respectif, aussi nos soldats cavaliers sont en partie séparés.

Mais parfois il leur est possible de se mélanger pour jouer à un ou deux jeux de cartes laissés avec bienveillance sur un des lits des plus jeunes d'entre eux, par Mary : à ce moment-là, les Polonais acceptent qu'ils se mélangent pour jouer à un rami ou un poker imaginaire, car plusieurs ont le jeu au corps et ils aiment prendre part aux paris, qui dépassent rarement une gageure de ration de pain, de soupe, de café, ou de papier toilette, richesse suprême des prisonniers. Louis prend souvent son petit carnet pour y écrire chaque soir quelques lignes destinées à Élise et leur fille, bien qu'elle soit encore si jeune. Il invente pour elle des histoires où les mamans sont heureuses à tricoter et à préparer de délicieux repas à la maison, tandis que les papas rentrent toujours après une journée passée avec les chevaux à la ferme.

À neuf heures, les lumières s'éteignent. Allongé dans son lit, Louis ferme les yeux et murmure une prière courte, non pas pour espérer sa liberté - cela ne l'effleure plus - mais pour avoir la force de tenir un jour de plus. Dans l'obscurité, sans se savoir observé, une larme silencieuse peut parfois couler sur sa joue. Demain sera un jour semblable à celui-ci. À moins que... Il pense à ses camarades dans l'autre baraquement...

Certains soirs une idée folle le traverse, surtout depuis le petit encart du journal que lui a glissé Élise dans sa lettre, et auquel il ne cesse de penser... ce prix, ce concours littéraire sur la vie rurale...

Si seulement il pouvait leur souffler une idée, son projet de concours à l'oreille pour qu'ils trouvent une façon de se réunir ? Peut-être... ? Mais bien souvent, épuisé, Louis s'endort sans avoir eu l'audace de trouver une solution au dilemme, son cœur naviguant entre un vague espoir, et beaucoup d'appréhension sur le triste avenir qui semble inscrit pour lui et les siens.

CHAPITRE 7 : RÉSILIENCE

Louis s'est lié d'amitié avec de nouveaux camarades de camps, en plus des camarades du régiment de cavalerie qui l'ont suivi jusqu'ici : Paul, André, Pierre et Damien et quelques autres. Il a ce projet fou qui gagne en force dans son esprit : celui de fonder avec eux un cercle littéraire secret afin de participer à un concours pour être publié...

Cela faisait déjà 10 jours que Louis n'avait pu parler à Paul, considérablement affaibli depuis les coups dont l'avait rossé Gustav, le redoutable kapo allemand qui avait fouillé retourné tout le baraquement puis l'avait battu, pour donner l'exemple, pour avoir gardé un outil tranchant sous son oreiller, en fait un gage que Paul gardait en vue de l'échanger aux polonais contre de la nourriture pour aider le jeune Pierre, toujours en piteuse état depuis les derniers épisodes de dysenterie qui les avaient tous touchés, certains plus fortement que d'autres... Le pauvre jeune homme avait bien perdu 8 kilos et il était transparent, des mots-même de Paul...

Évidemment, le kapo avait donné une telle correction publique à Paul, que cela s'était su dans tout le camp. Et chose sûre, si les esprits avaient pu parler, les malédictions qui se seraient abattues sur la tête de Gustav auraient été innombrables tant chacun le méprisait désormais. C'est cependant à l'occasion d'une corvée de latrines, que Louis avait pu enfin aborder Paul.

- « Paul, puis murmura Louis tandis qu'il frottait les sols répugnants, depuis que le baraquement 12 avait été atteint de dysenterie, j'espère que tu vas bien malgré ce qu'il t'a fait subir il a tapé comme un dingue, le bougre ! »

- « Ah pour ça, Gustav ne m'a pas manqué. Mais il en faudrait bien plus que ça pour me plier le caractère ! » ricana Paul, l'air de rien. « Ce qui me fâche, c'est que Martin n'a pas eu le temps d'en profiter.. Cette lame m'aurait rapporté au moins du thon ou du jambon en boîte, c'est certain ! Et il en a bien besoin... Mais j'ai maintenant d'autres fournisseurs et d'autres techniques pour récupérer bien d'autres choses intéressantes, quand le besoin se fera sentir... fit remarquer, avec bien des sous-entendus, Paul à Louis. Il reprit :

« Toi par exemple, je sais que ça fait quelques jours déjà que tu cherches à me parler, est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi ? »

Louis sourit, Paul, avec son sourire désarmant, même criblé de coups et le visage tuméfié, gardait son ton léger et fin psychologue à la fois.

« Tu te souviens des journées aux champs avec les chevaux de labour, à labourer, à moissonner ou à faner, chez tes parents ou tes grands-parents ? »

Paul releva la tête, stoppant son travail, interloqué :

« Bien sûr, même si tu sais, moi je suis un peu un enfant des villes tu sais. Mais j'allais visiter mes grands-parents à la ferme, je me souviens de la vénération de mon grand-père pour ses juments poulinières. C'était le bon temps ! C'est même parfois à ces moments-là de l'enfance que je me raccroche le soir quand tout va mal, en ces temps-là nous étions insouciantes et heureux en famille avec les miens. »

« Eh bien moi aussi, figure-toi, c'est souvent ça que je repense ainsi qu'à nos pauvres compagnons qui sont morts au combat sans avoir aucune chance eux aussi, nos plus fidèles et loyaux amis nos chevaux. »

Dans une mutuelle communion d'esprit, des hommes se turent, le silence rempli de fantômes et de souvenirs. Louis reprit : « André, tous les mercredis, les gardes sont relayés par les Polonais. On sait tous que les polacks sont plus souples, mais surtout plus intéressée. J'ai 2 choses à te demander : sais-tu comment on pourrait acheter leur silence ? Si nous devions nous réunir pas nécessairement pour fomenter quelque chose d'illégal, mais simplement pour nous réunir et parler librement de nos meilleurs souvenirs, des chevaux, des travaux de la ferme, bref pour évoquer les arts des lettres la poésie, et toute notre belle culture française ? »

Paul releva la tête, arrêtant de frotter, pensif.

« Tu veux créer un cercle secret ? Et tu veux qu'on les achète pour qu'ils nous laissent en paix ? »

Il retira de ses doigts noircis, quelques écailles de bois qui s'étaient logés dans les crins de la brosse en chiendents avec lequel il frottait le sol. Le bout d'un de ces doigts tellement abîmés par les durs travaux, Se mit à saigner immédiatement, la peau déjà fragilisée par les rues de travaux quotidiens.

« Oui, Oui c'est ce que j'aimerais. Vraiment beaucoup, tu sais ! Élise m'a enfin fait parvenir une lettre, et elle m'a joint un petit encart, qui parle d'un concours littéraire qui revient désormais chaque année sur le thème agricole, pour gagner un prix : le prix Sully-Olivier de Serre, qui permet d'être publié quand on n'est pas connu.

Comme le concours est commandité par le ministère de l'Agriculture et porte sur la vie rurale et ses thématiques agricoles, je me sens capable pour une fois de soumettre un manuscrit, si du moins je réunis assez de papiers, quelques crayons et des idées !

Mais comme tu le sais aussi, toi qui es officier, je n'ai pas eu d'éducation véritablement, et je n'ai jamais pu étudier les belles lettres, alors sans vous, je ne me sens pas assez compétent pour oser m'y risquer, j'aurais besoin de vos souvenirs de vos conseils, et certainement de vos talents de plumes, pour me relire ou me corriger. J'aimerais vraiment que ce manuscrit soit en tout point parfait, et inspirant, afin d'être publié.

Je me moque de mourir ici dans ce trou, mais devenir auteur quelque part ça me consolerait même si c'est posthume ! »

« Je te comprends, Louis, tu es mon ami, tu le sais ? Et contrairement à ce que tu te dis, tu es de loin le plus cultivé de nous tous ! Pour ton jeune âge, et tout ce que tu sais citer des grands auteurs, je pense que tu as largement rattrapé la culture et tout ce qu'on aura appris de la littérature durant les années d'école que nous avons passées nous sur les bancs !

Louis sourit. Il reprit :

« Comme tu le sais déjà, on en a tant parlé durant cet interminable convoi en train... mon plus grand rêve serait d'être auteur un jour... et je sais que c'est fou, mais... je me disais que tous ensemble nous pourrions évoquer suffisamment de souvenirs pour que je puisse colliger les différentes techniques qu'on a tous utilisés auprès des animaux, car je voudrais parler des chevaux. Ce serait une façon de leur rendre hommage, et de donner du sens à tout ce que nous vivons en ce moment, car sincèrement tant qu'à croupir ici et peut-être même y mourir un jour.

J'ai l'espoir de faire parvenir peut-être un manuscrit en France pour participer au concours, et être publié au moins. Cela guérirait un peu ma blessure d'humiliation de cette triste guerre qui n'en a pas été une, cela pourrait peut-être aider Élise par quelques sous à mieux payer la ferme et moins travailler pour nos 2 enfants, et cela contribuerait à perpétuer nos savoirs qui c'est, pour les futures générations. J'ai le sentiment que tout ça va se perdre avec nous ».

André resta silencieux quelques moments, avant de répondre :

- « Tu sais quoi, Louis ? C'est une excellente idée et c'est peut-être même ce dont nous avons le plus besoin, nous tous, pour ne pas devenir fou ici !

J'en suis ! Je vais tenter de marchander avec l'aide de Paul, pour voir ce que voudraient les Polonais pour se taire et nous laissez-faire un cercle littéraire comme tu le souhaites... Après tout cela remonterait certainement le moral des malades, ça ne leur coûterait rien, mais si le veulent-ils peuvent bien laissez quelqu'un nous écouter, ils verront bien que nous ne parlons ni d'armement ni résistance ».

- « C'est certain qu'il faut s'attendre à ce qu'il laisse un de leurs pions parmi nous, ne serait-ce que pour qu'on ne les prenne pas en traître... » fit remarquer Louis, un peu songeur.

- « Mon ami, je me renseigne et te reviens on se dit même heure même endroit dans une semaine si tout va bien j'aurais des réponses. »

Les quelques hommes des baraquement 11 et 12 obtinrent le silence complice des Polonais pour la nuit du mercredi soir, à peine quelques jours plus tard : heureux hasard, il se trouvait que les Polonais avaient justement besoin de traduction de papier officiel à transcrire en français, et Paul, qui était celui qui avait la bosse du négoce dans ce groupe, avait même négocié toute une rame de papier ainsi que 11 crayons à mine de plomb, afin de leur permettre de commencer. C'était une telle mine d'or, que Louis pleura silencieusement en voyant ces 2 amis André et Paul lui ramener leur manne.

À peine quatre jours plus tard, ils formaient pour la toute première fois leur cercle littéraire secret, qu'ils décidèrent tous ensemble de nommer : *'Autre silence*, en hommage aux chevaux tombés au combat sous eux sans avoir eu le temps, tout comme eux, d'émettre le moindre son.

Lors de leur toute première séance, qui fut ouverte cérémonieusement, par lui, une fois leur nom de cercle trouvé, chacun avait choisi un an de plume, et ils commencèrent à évoquer leurs souvenirs d'enfance sur les durs travaux aux champs. Ils parlèrent tant et tant, riant même souvent à l'évocation de quelques souvenirs douloureux, quand les jeunes poulains les mettaient à terre, alors qu'ils essayaient de les dresser, que cela attirera l'attention du reste du baraquement qui écoutait en silence, toute tête dehors dans l'allée des lits superposés, l'évocation de leurs souvenirs.

Évidemment au début, Jacob, muni d'un dictionnaire de traduction française désuet et en lambeaux, était d'abord passé Parmi eux, pour écouter ce qui se disait.

Les hommes en avéré à son départ, car il se demandait bien quel nom d'armes, en français, ou signal possible, il espérait bien deviner, alors qu'il ne parlait pas un seul mot de leur langue à les écouter ainsi.

Mais c'était au moment où ils avaient tous commencé à lister les types de mort, de bride, et il est technique de guide des chevaux, qu'il avait fini par se décourager et reprendre sa ronde, bien conscient qu'aucun coup d'état ne se préparait là.

Cette nuit-là, les rires qui résonnèrent firent les faits d'un changement de ligne de temps, d'une réalité alternative surréaliste, frappante, qui leur firent à tous comme l'avait deviné André, un bien fou.

Chacun avait déjà hâte au mercredi suivant, et le lendemain matin au premier décompte des prisonniers à 6H 30, quelques-uns des prisonniers du baraquement 11, saluèrent d'un discret hochement de tête, le passage de Jacob, le polonais qui avait rendu tout ça possible. Évidemment, dans la foulée, en lui glissait aussi dans la main ce qu'il avait demandé et C'est ainsi que les hommes il se jaugèrent, ce jour-là avec respect et solidarité de chaque côté du camp.

CHAPITRE 8 : L'AUTRE SILENCE

Le cercle de l'Autre silence, permet à notre héros et ses amis de partager des écrits, de mettre en commun textes et poèmes, et d'échanger sur leurs souvenirs d'enfance de la vie à la ferme, à la nostalgie des souvenirs des travaux des champs et auprès des chevaux, dont ils se plaignaient tant à l'époque, et qui leur manque cruellement à présent, alors qu'ils essaye de se changer les idées, la nuit, pour oublier les très dures conditions de vie en camp.

C'est ainsi que lorsque le sommeil fuit les âmes tourmentées du camp, certaines nuits, naît un autre monde. Un monde de mots chuchotés, de souvenirs partagés, de rêves couchés sur des bouts de papier de fortune.

Chaque mercredi, quand les pas des gardiens s'éloignaient, Louis, Paul, André, Jean-Jean, Martin, Arthur et Pierre se réunissaient discrètement dans un coin sombre de leur baraquement. Ils formaient un cercle serré, leurs corps amaigris se touchant presque, créant une bulle de chaleur humaine dans le froid mordant de la Silésie.

Louis, de loin le plus passionné par les belles lettres, était définitivement devenu l'âme du groupe. De sa voix douce, il encourageait ses compagnons à partager leurs écrits. "Ce soir, mes amis," murmurait-il, "laissons nos mots nous ramener chez nous."

Paul, ancien épicier du village et fils de forgeron, sortait un bout de papier froissé de sa poche.

D'une voix hésitante, il lisait un poème sur le feu de la forge de son père, quand il était jeune, sur la danse des étincelles dans l'obscurité de cet atelier dont il se languissait à présent.

Les yeux fermés, les hommes pouvaient presque sentir la chaleur du feu, entendre le tintement du marteau sur l'enclume.

Ensuite, c'était au tour du Capitaine André, vigneron dans une autre vie... Il décrivait avec passion les vendanges d'automne, la terre rougie par le soleil couchant, le goût sucré du raisin fraîchement cueilli. Ses mots peignaient un tableau si vivant que, l'espace d'un instant, les murs gris du camp s'effaçaient, remplacés par les collines verdoyantes du Sud-Ouest.

Pierre, le boulanger du village, sort un bout de papier froissé de sa poche. D'une voix hésitante, il lit un poème sur le parfum du pain chaud sortant du four familial. Les yeux fermés, les hommes peuvent presque sentir l'odeur réconfortante envahir leur baraque austère.

Martin, le plus jeune du groupe, partage un conte qu'il a inventé pour ses petits frères. C'est l'histoire d'un cheval magique qui aide un jeune garçon à sauver sa ferme. Les hommes écoutent, captivés, retrouvant pour un moment l'innocence de leur enfance.

Louis sort alors son propre carnet, un trésor fait de pages arrachées à de vieux journaux. Il lit un texte sur les champs de blé ondulant sous la brise d'été, sur le rythme des sabots des chevaux labourant la terre, sur la simplicité précieuse des repas en famille après une longue journée de travail.

Ses mots touchent profondément ses camarades. Certains pleurent silencieusement, d'autres sourient, perdus dans leurs propres souvenirs. Pour quelques précieux instants, ils ne sont plus des prisonniers numérotés, mais des hommes libres, marchant à nouveau sur leur terre bien-aimée.

Au fil des nuits, "L'Autre Silence" devient leur refuge, leur échappatoire. Ils y partagent leurs espoirs, leurs peurs, leurs rêves. Ils y créent un monde parallèle, fait de mots et d'images, où la beauté de leur pays natal reste intacte, préservée de la guerre et de la captivité.

Parfois, ils organisent de petits concours d'écriture. Le gagnant reçoit un "prix" symbolique : un morceau de chocolat économisé sur une ration, ou quelques précieuses feuilles de papier vierge. Ces moments de légèreté sont comme des rayons de soleil perçant les nuages sombres de leur existence.

Même si la nuit fuyait bientôt avec l'aube, ils savent qu'une des nuits suivantes, quand les circonstances le permettraient, « L'Autre Silence" les accueillerait à nouveau, leur offrant un voyage littéraire vers la liberté et la beauté de leur France bien-aimée.

Pour Louis et ses camarades, ce cercle est devenu bien plus qu'une simple distraction. C'est une affirmation de leur humanité, un acte de résistance silencieuse. Car tant qu'ils peuvent créer, rêver et se souvenir, l'esprit de la France continue de vivre en eux, indomptable, au cœur même de leur captivité.

C'est ainsi que pendant plus de 3 ans, dans les ténèbres oppressantes du Stalag VIII-C, l'autre secret pouvait renaître tel un autre monde de mots et de lettres, qui n'appartenait qu'à eux. Construit de mots chuchotés, de souvenirs partagés, de rêves couchés sur des bouts de papier de fortune, « L'Autre Silence » parvenait à unir ces hommes brisés par la guerre mais liés par l'amour des lettres et de leur terre natale.

JeanJean, le laboureur, décrivait le rythme des saisons, le parfum de la terre fraîchement retournée, la satisfaction de voir les premières pousses émerger du sol. Ses mots évoquaient la patience et l'espoir, rappelant à tous que même dans les moments les plus sombres, la vie continuait, persistante et résiliente.

Le Quotidien d'Élise

1941. Voilà déjà 6 mois qu'Élise élève tant bien que mal ses deux jeunes enfants tout en tenant la ferme à bout de bras et bien qu'elle soit enceinte de Louis encore prisonnier au loin. Chaque jour naît avec l'espoir de ses nouvelles, chaque nuit se referme sur l'angoisse pour elle qu'il ne revienne jamais. Elle n'a pas juste peur de ne jamais revoir son sourire plein de charme, ses yeux pétillants d'intelligence, ou ne de pouvoir réentendre sa voix mélodieuse... Elle a aussi peur de l'avenir, un avenir menaçant avec bientôt 3 enfants, et une ferme qu'elle parvient à peine à faire tourner, alors que tout est une épreuve et chaque jour la pousse dans ses derniers retranchement et forces morales comme physiques.

L'aube se lève ainsi sur la petite ferme des Desvarennnes, une terre louée dans le dijonnais. Élise avec ses 27 ans sages et matures, est déjà debout depuis une heure parce la grossesse ne lui laisse guère de répit... Ses yeux, autrefois pétillants, portent maintenant les cernes de deux années de solitude et de travail acharné. Elle n'a même pas le temps de penser, car la journée défile aussi vite qu'un coup de canon... Et pour cause ! Il est à peine cinq heures qu'elle allume déjà le feu dans la vieille cuisinière, préparant un maigre petit-déjeuner pour Jeanne et elle. Tout en remuant la bouillie d'avoine, elle jette un regard furtif vers la photo de Louis sur le buffet. Son cœur se serre, comme chaque matin.

Dès 5h30, Élise part à la traite l'esprit déjà préoccupé par le travail à accomplir aux champs, qui reste son plus grand défi sans chevaux désormais, tous réquisitionnés par les Allemands... Puis, alors qu'elle réveille Jeanne avant de la faire manger puis la mener à la petite école du village avec Benoit, à sept heures trente passées. C'est rassurant de voir des visages familiers, les femmes la questionnant sur son état, l'avancement de la grossesse, la ferme qu'elle tient seule avec deux enfants et cette grossesse en prime.

Mais Élise, aussi fière que forte, les remercie toujours poliment et s'éclipse tout aussi discrètement. Elle se hâte en fait de poursuivre sa journée en gérant l'étable puis le poulailler, une tâche qu'elle faisait auparavant avec Louis. Elle ne veut pas se faire déborder, car elle sait que tous, animaux et enfants, dépendent d'elle seulement désormais ! Elle emmène son nouveau-né partout. Parfois blotti contre elle, très emmaillotté, elle aime écouter son gazouillis tandis qu'elle ramasse quelques haricots...

Ses mains calleuses témoignent des difficultés de sa nouvelle vie mais elle n'en a cure, elle ne pense qu'à Louis qu'elle espère toujours en vie... Il est à peine 10h lorsqu'Élise se rend à la ferme voisine pour qu'avec leur aide et leur précieux tracteur, ils puissent débiter le labourage des champs.

Elle a bien essayé seule quelques jours avant, car leurs champs sont modestes, mais chaque sillon représentait un tel combat contre la terre et ses propres limites qu'elle a dû se résigner à demander de l'aide... Voilà qui lui coutera un veau l'an prochain... Elle pense à Louis, se demandant s'il serait fier de la manière dont elle gère la ferme.

Vers treize heures, après une courte pour un déjeuner frugal elle relit pour la énième fois la dernière lettre de Louis, datée d'il y a trois mois. Ses mots d'amour et d'espoir apportent comme toujours un véritable réconfort à son cœur fatigué de se battre et de veiller à tout...

En après-midi, de retour aux champs, pour s'occuper des génisses cette fois, elle dédie son après-midi à la réparation de la clôture qu'elles ont brisé deux jours avant, un travail qu'elle considérait autrefois comme réservé aux hommes et qui, en raison de ses faibles connaissances en bricolage, lui crée d'importants soucis... les bêtes resteront-elles ici ou risquent-elles de fuir sur la route ? Elle a tellement bien caché de la vue de toutes les petites génisses jusqu'ici, elle souhaite de tout son cœur que personne ne les remarque, ou pire, ne les heurte sur la route ou ne les lui prenne ! Aujourd'hui, ses bras de plus en plus musclés par les taches d'homme qu'elle enchaîne chaque jour, manient le marteau avec plus d'assurance, tandis que bébé dort non loin en landau...

Vers les quatre heures, lorsque Jeanne revient de la petite école avec Sophie leur voisine, Élise accueille son enfant avec un peu de pain au lait qu'elle a lui préparé et écoute ses récits, le cœur serré en voyant combien Jeanne grandit vite sans son père.

Jeanne se repose et Élise s'occupe des animaux, leur murmurant des mots doux, les caressant, car elle a toujours leurs animaux qui sont un peu tout pour eux, en tachant de se remémorer comment Louis les nommait : Roussette pour leur vache brune et Rambouillet, pour leur mouton...

Sur le coup des sept heures, après avoir allaité le bébé et fait rissoler quelques patates dans un précieux saindoux négocié contre des œufs aux Germain, Élise profite du dîner comme d'un moment précieux. Élise encourageait toujours Louis à partager ses expériences de la journée ; alors elle admire le dessin de Jeanne, tentant de maintenir une ambiance joyeuse tout en cachant sa fatigue et ses inquiétudes.

L'heure du coucher arrive souvent avec un sentiment d'épuisement, alors Élise borde Jeanne à la hâte, lui racontant une petite histoire, toujours la même, celle d'un brave soldat qui reviendra bientôt. Les yeux de Jeanne brillent d'espoir, tandis qu'elle s'endort en serrant sa poupée.

Par la suite, enfin seule tandis que bébé dort, après un dernier ménage puis brin de toilette, Élise s'affaisse sur une chaise de la cuisine. Comme chaque soir, elle sort son carnet et écrit à Louis, lui parlant des enfants, de la ferme, et surtout, de son amour inflexible.

Souvent, elle ne trouve pas le sommeil, malgré son épuisement avant minuit. Les soucis, le manque d'argent, la terreur de recevoir une mauvaise nouvelle pour Louis, tout l'angoisse...

Élise fixe longuement la carte d'Europe accrochée au mur, traçant du doigt le chemin vers la Silésie, où elle imagine son Louis, sans doute fort en colère d'avoir perdu face aux Allemands. Une prière silencieuse se forme sur ses lèvres et ce n'est souvent que là, seulement, que son esprit rend les armes...

Dans son lit froid devenu trop grand, Élise ferme les yeux, épuisée mais résolue. Demain apportera un nouveau jour de lutte, d'espoir et d'amour. Si seulement Louis franchissait le seuil de la maison... Elle s'endort, rêvant du moment où enfin, son vœu s'accomplira.

CHAPITRE 10 : LE CONCOURS

Enfin, un nouveau colis parvient un matin d'octobre à Louis : c'est Élise ! Quelle joie, quelle émotion ! Bien sûr, il avait été éventré et tout ce qui constituait l'intimité de ses lettres avait été manipulé et lu maintes fois déjà, à en juger aux taches de gras qui maculait la dernière page... Élise s'était trop appliquée, soigneuse comme il la connaissait, pour une telle négligence. Le colis était plus grand que les simples lettres, mais il se doutait que ce qui avait été dedans n'avait pas été perdu pour tout le monde. En lisant la lettre, il avait découvert qu'elle lui avait envoyé des biscuits secs. Mais tout ce qui comptait pour Louis, c'étaient ces photos d'Élise et des deux enfants, posant près du Fresno de l'entrée de la ferme. Ils ne souriaient pas, sérieux, mais ils semblaient en bonne santé.

Le camp avait changé de direction depuis quelque temps, pour le mieux. Il se trouvait qu'un des officiers allemands qui avaient pris en charge Stalag VIIIC était un fan de chevaux et de cavalerie. Dans un français impeccable, Conrad était venu saluer les prisonniers du baraquement 11, impressionné d'avoir dans son camp une partie de la cavalerie française qui s'était battue avec tant de courage et, ajouta-il de témérité face aux Panzers contre lesquels ils n'avaient aucune chance. Il souligna qu'il regrettait le carnage qui avait suivi d'autant qu'il avait conscience que de valeureux cavaliers mais aussi des montures anglo-normandes de lignées exceptionnelles s'étaient retrouvé broyé en quelques secondes sans qu'aucun avis n'ait été émis pour éviter le massacre. Ce point étonnait tant Paul, André, Louis, Pierre et Damien qui avait été appelés dans son bureau ce jour-là, que la remarque instaura immédiatement un respect des prisonniers français quant à la culture équestre de Konrad.

Après tout, c'était un acte loyal qu'un soldat d'une armée salue la bravoure des montures des soldats d'une autre armée.

Pendant un bref instant, ces soldats des deux pays réunis, partagèrent la brève idée qu'il existait encore des hommes de valeur, et de la dignité, sur cette terre au milieu de ce conflit inhumain.

Konrad mentionna qu'il n'était pas d'accord avec tout ce qui se pratiquait, et il dit que selon sa compréhension des règlements internes des camps il se savait en droit de faire quelques aménagements pour les officiers et les sous-officiers présents Parmi ces prisonniers dorénavant, ces derniers auraient accès à une bibliothèque fourni de quelques centaines de livres, puisque dit-il, il avait eu vent par certains gardiens polonais, d'un certain cercle littéraire d'amateurs de chevaux.

« Je ne chercherai ni les noms ni les détails, mais j'apprécie suffisamment l'équitation pour savoir qu'entre hommes de chevaux, l'honneur est le courage sont une denrée courante. De ce fait, je fermerai les yeux le mercredi soir sur les discussions de votre regroupement, bien que je veux que vous sachiez que le gardien apporte du bar PMU parlera désormais très bien français, suffisamment en tout cas pour comprendre même des allusions à des codes secrets si des idées étranges vous venez à vous traverser l'esprit. Mais tant qu'il sera question de littérature et de chevaux, vous serez en paix Messieurs ! »

Pour un gradé allemand, ce Konrad avait tout de suite eu la sympathie du baraquement 11, bien qu'il eût une réputation toute autre parmi les prisonniers belges, qu'il avait en horreur.

Il semblait que des rumeurs couraient sur le fait que la pendaison et les sanctions innombrables dont Paul avait fait les frais déjà, rapportée par les infirmières de la Croix-Rouge, avait engendré la mutation de Geschultz, pour d'apparentes raisons diplomatiques. Un véritable miracle et soulagement pour l'ensemble des prisonniers du camp ! Mais de la loyauté était telle entre officiers, que bien que Konrad n'approuva pas la sentence que son comparse avait imposé sur le camp pour cette tentative d'évasion.

Elle était de toute façon vouée à l'échec, il n'en était pas moins solidaire irrespectueux des décisions de la hiérarchie et n'appréciait pas que les décisions de gradés en poste se retrouvent discutées, après tout cela le menaçait aussi.

C'est ainsi que leurs conditions devinrent sa légères considérablement à partir de 1942, permettant aux groupes dès lors d'écrire beaucoup plus vite les mercredis soir, et toute la nuit.

Dès lors, les hommes s'organisent de façon à opérer le recopiage de deux manuscrits à la fois, dicté par Louis, de sorte que lorsqu'il énonçait ses phrases, deux de ses compagnons se relayaient pour écrire, l'un sur les beaux papiers de la rame destiné être soumis au prix Olivier de serres, et l'autre sur les papiers d'emballage de fortune, une copie de sauvegarde, au cas où.

Malheureusement l'officier était arrivé après tous ces qui étaient survenus de malheureux pour Mary mais surtout Martin, ce que Louis et André, mais aussi Paul, regrettèrent longtemps. Les choses étant ce qu'elles sont, ils redoublèrent d'efforts pour recopier rapidement la fin du manuscrit, conscients qu'il faudrait trouver rapidement une solution pour l'acheminer jusqu'en France, puisque Conrad ne serait tout de même pas un allié suffisant pour justifier le passage des frontières d'un document qui après tout pourrait consigner de tout autre chose aux yeux des Allemands.

Il n'était pas exclu que le manuscrit se fasse confisquer, la paranoïa ambiante était telle que des services secrets pourraient vouloir le confisquer et bien sûr le détruire, le pensant à des codes ou des messages dissimuler au sein du livre. L'histoire derrière venez les filles de la rédaction de ce livre était tellement simple mais peu vraisemblable aux yeux de militaires en plein conflit mondial, surtout dans un tel contexte de prisonniers de guerre en station chez l'ennemi.

Bref, Louis avait reçu le colis de Élise, lequel contenait la publicité faite au concours Sully Olivier de serre, supporté par le ministère de l'Agriculture, qui encourageait les jeunes auteurs à publier un ouvrage dédié à la vie rurale, qu'il puisse faire honneur aux traditions françaises de gestion agricole pour une fois Louis se sentait à la hauteur du défi et avait tant à dire sur ses chevaux de trait et toutes les traditions d'entraînement et de travail qu'il avait observées : il voulait leur rendre honneur.

Il se sentait soudain appelé à participer et attendez sa chance pour une fois en tant qu'auteur, son plus grand rêve restait à convaincre ses camarades de camp de l'aider, car il ne se sentait pas de taille encore. Ah assumer pleinement un statut d'auteur.

Et il était très inquiet de recenser de façon exhaustive certaines techniques, une maladresse des jeunes auteurs pas encore assez affirmé dans leurs chaussures, et qui pensent que tout dire qu'on pense les anecdotes moins nombreuses, mais plus éloquentes, de certaines situations qui pourraient parler davantage pour l'ensemble.

Bref Louis décida de tout expliquer à ses camarades un soir de mai 1942. Le concours venait d'être officiellement lancé, pour sa première édition, et comme c'était un concours annuel il avait peu d'espoir peut-être de se présenter pour la première édition mais il espérait bien être de la seconde ou peut-être de la troisième si cette guerre s'éternisait.

Ce soir-là, Pierre était malade, mais Paul et André étaient en grande forme, centre-ville ils avaient une pause dans les travaux de déboisement, car les 2 camions étaient hors service ou en retard ils n'avaient pas compris exactement, mais bref ils étaient cantonnés au campement depuis 2 jours et tournait quelque peu en rond.

Monsieur fidèle à notre tradition « Sabres au clair ! » s'écria Louis à voix feutrée, en ouvrant leur réunion. Chacun d'eux rit en dégainant un crayon. « Avez-vous du nouveau », Messieurs s'enquit Louis.

« Pas vraiment », rétorqua André, « mais on dirait que toi oui ! »

Paul renchérit : « c'est vrai que tu m'as l'air très fébrile as-tu quelque chose à nous annoncer »

Louis sortit le petit article de presse soigneusement plié en quatre de sa poche, il le lui a haute voix énonçant les critères du concours Sully olivier-de-serres pour les jeunes auteurs : « Le ministère de l'Agriculture être heureux de vous annoncer le lancement d'un nouveau prix littéraire sorte de Goncourt vert de la littérature rurale, destinée aux jeunes auteurs en vue d'être publiés aux Éditions Flammarion pour le lauréat gagnant du concours. Le manuscrit soumis devra être celui d'un roman traitant d'un des aspects de la vie rurale française, et sera à adresser à la rédaction avant la date limite de ce nouveau concours annuel. »

Louis replia le papier avec délicatesse, et dès lors, les questions fusèrent :

« Voilà ta chance, mon Louis ! s'écria Damien. Et si tu y participais avec ce projet d'ouvrages que tu souhaites dédiés aux chevaux de trait ?

« C'est vrai ça ! C'est sûr et certain que tu vas gagner avec tout ce que tu nous a déjà raconté d'anecdotes et ton style sensible et précis ! Ça ne pourrait être autrement ! » renchérit Paul.

« Je peux t'offrir mon temps pour t'aider à rédiger ce que tu nous dicteras, si tu veux, Louis, proposa généreusement André.

Louis sourit, au sommet du bonheur, un immense sourit éclairant son visage fatigué :

« Vous êtes vraiment des frères, merci les gars », murmura-t-il ému.

« J'accepte volontiers, d'autant que j'attends de vous d'être critiques, et de me nourrir d'autres idées, correctifs ou anecdotes ! On pourrait même soumettre le roman comme étant notre manuscrit à tous, si vous voulez ! IL sera signé l'Autre silence ! proposa Louis dans un élan d'émotion.

Les hommes se regardèrent et sourire ; Paul parla pour eux :
« On va t'aider, c'esr sur ! Compte sur nous pour être relecteurs, critiques, moines copistes, tout ce qui pourra t'aider ou t'inspirer ! Mais pour l'auteur, Louis, tu vas le devenir et ce sera ton nom promets le moi ! Promets-le-nous à tous ! Ta réussite, je parle pour tous, ce serait notre réussite à tous ! » Paul était animé d'un élan de hardiesse, bientôt rejoint par André et Damien.

« On est d'accord avec Paul, c'est ton idée, ton projet et ce sera ton nom, nous serons des ombres et tes seconds, ajouta André.

Il t'en faudra beaucoup, de l'aide, ne serait-ce que pour réunir le matériel que cela va te nécessiter pour rédiger un manuscrit digne de ce nom ! »

« Avec Gustav qui retourne nos baraquements pour un oui ou pour un non, ça me semble compliqué de trouver papiers et crayons et surtout de conserver tout un manuscrit », leur mentionna Louis, qui avait déjà pensé aux limites du projet.

« C'est vrai ça, ajoutant Paul : mais compte-sur moi pour te dégoter tous les feuillets ou crayons possibles ! Et si l'on n'en trouve pas, je sais exactement où trouver des quantités astronomiques de papier qui ne coute rien, rit Paul.
« C'est vrai ? s'exclama Louis, plein d'espoir.

« Oui, fais-moi confiance, je vais t'en rapporter plein ! Et je sais aussi où tu pourras dissimuler ton livre : il y a une trappe d'air à l'arrière du lit de Leon ! »

Sur ce, Paul se leva et montra à ses amis un espace peu visible, derrière un des montants des lits superposés, dont il dévissa une petite trappe. Derrière, beaucoup d'objets s'y trouvaient : savon, cigarette.

« Mais c'est une mine d'or ! » s'écria Damien, les yeux pétillants d'envie.

« Ah mais c'est seulement pour le troc Damien ; ces biens sont aux Polonais, leur magasin si tu préfères, donc on n'y touche pas, hein ! »

Damien se rembrunit, mais hocha la tête : « Dommage, c'est que des choses désirables et utiles là-dedans ! soupira-t-il, piteusement.

Louis s'approcha de Paul et lui fit une accolade :

« Merci mon ami, merci du fond du cœur » murmura-t-il. « Ça ne se voit pas nécessairement car je suis d'un naturel plutôt réservé, vous le savez les gars, mais là je suis fou de joie ! » s'exclama Louis, reconnaissant.

Tous rirent, et se firent des accolades. André conclut alors pour tous :

« On va s'accrocher à ça, c'est vraiment ce dont on a besoin ici : un rêve, un espoir, un projet. Et ça va nous aider à garder la tête hors de l'eau. »

Tous acquiescèrent à ces sages paroles.

La soirée avançait sur une bonne centaine de détails, d'idées et d'anecdotes à collecter en vue du manuscrit, et tous se mirent en tête d'aider Louis à structurer son ouvrage sur les chevaux.

« Louis, tu as une idée de titre ? » l'interrogea Damien.

« Pas encore, reconnut Louis, mais je sais que ça tombera du ciel comme une évidence, ajouta-t-il, songeur.

Cette soirée-là fut si riche et pleine d'espoir, chacun étant allumé par ce projet commun, qu'elle devait s'avérer sans contredit un des meilleurs moments de cette longue vie au camp...

CHAPITRE 11 : ÉVADÉS

Dans la nuit d'octobre 1942, qui avait l'avantage, avec la nouvelle lune, d'assurer une plus complète obscurité, trois prisonniers belges du Stalag VIII-A tentent de s'évader. Jacques, ancien mécanicien, Robert, enseignant, et Philippe, jeune agriculteur, ont mis des mois à préparer leur fuite. Profitant de l'obscurité et d'un orage, un Allemand de garde qui avait pour habitude de boire plus que de coutume dans la nuit des dimanches aux lundis, une information que tous les prisonniers savaient pour l'entendre chanter à tue-tête vers cinq heures du matin ces jours-là, avait servi pour dissimuler leurs actions. Lui prenant les clés de l'entrée sud alors qu'il titubait pour uriner non loin de l'entrée qu'il gardait, ils passent sous les barbelés affaiblis précédemment par Jacques quelques jours avant lors d'une corvée de bois. Le soldat n'avait rien dit, c'était un couard et il estimait que sa vie valait plus que son devoir, aussi purent-ils le laisser bâillonné derrière un arbre, où il s'endormit de toute façon.

Ils coururent aussi vite qu'ils le purent et c'est, tremblants, qu'ils parvinrent à franchir les deux premières clôtures barbelées. La liberté leur sembla tellement proche. Cependant, alors qu'ils se dirigeaient vers la forêt, des chiens, nouvellement entrés sur le camp, se mirent à aboyer du côté de la tour nord et un projecteur les éclaira soudainement. Les prisonniers de plusieurs baraquements émergèrent tour à tour, surpris du remue-ménage.

Dans la panique, les trois fuyards se dispersent. Mais Robert se blessa à la cheville et, considérablement ralenti, il fut le premier arrêté, tandis que Jacques et Philippe parvinrent à échapper aux gardes en se perdant dans les bois. Les Allemands ne se laissèrent pas impressionnés, et dès que Robert fut ramené, violemment secoué par les gardes, une section canine se mit à la recherche des deux autres après avoir pris connaissance de l'odeur du fuyard retrouvé.

À l'aube, Robert, qui ne se débattait pas, trop conscient du sort qu'il l'attendait, mais trop heureux intérieurement que ses deux compagnons, eux n'aient pas encore été retrouvés, se retrouva face au Major Geschultz, le commandant en second du camp, bien connu pour sa dureté... Son visage sévère, lorsqu'il fut escorté hors du bureau de Geschultz, laissa présager aux autres prisonniers témoins de la scène, une bien mauvaise nouvelle, à sa sortie : l'annonce fut dite en français pour bien marquer tous les esprits : Robert serait pendu le lendemain à 6 heures pour servir d'exemple, et c'est ce qui attendrait les deux autres, et tous ceux qui auraient la mauvaise idée de suivre son exemple. Robert n'exprimait rien. Quelque part, le pauvre homme était soulagé que son calvaire cesse enfin, et cette évidence frappa tous les esprits. Il espérait simplement que Philippe et Jacques ne seraient pas capturés à leur tour, et pour le reste, il sembla indifférent à son sort.

Témoin de ce drame, les regards des prisonniers se croisèrent en silence, mais personne ne prononça un mot par peur des représailles et parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire. Chacun se sentait brisé intérieurement, son espoir évanoui, ressentant la perte d'un homme qui, demain, paiera de sa vie pour avoir osé rêver de liberté, un rêve que tous chérissaient secrètement encore à cet instant, mais qu'ils n'oseraient plus de sitôt envisager de cette façon...

CHAPITRE 12 : MARY

Le terrible châtement infligé au premier des trois évadés, la pendaison, est survenu après l'évasion ratée des prisonniers belges du camp stalag-VIII-C. Bien que cette punition ait choqué tout le camp, les gardiens polonais du camp purent heureusement atténuer la gravité de la sentence après l'arrestation des deux autres évadés qui furent ramenés au camp le mercredi suivant. Cet événement aura cependant laissé une empreinte indélébile dans tous les esprits, reléguant tout espoir d'évasion à un lointain avenir, uniquement perçu à travers la fin de la guerre.

L'aube se lève sur le camp, et avec elle, Mary Weber, infirmière suisse de la Croix-Rouge. Ses yeux bleus, autrefois pétillants, portent maintenant le poids de tout ce qu'elle a vu. Elle ajuste son uniforme blanc, seule touche de pureté dans ce monde de gris et de boue. Comme chaque jour, lorsqu'elle doit demeurer en résidence sur un camp de prisonniers, Mary commence sa tournée en se dirigeant de suite vers l'infirmerie, inquiète de la santé des patients qui lui sont confiés... Pauvres hommes ! Pour la plupart de valeureux soldats français, certains cavaliers, qui n'ont eu aucune chance contre les chars Allemands.

Elle les plaint et voudrait tant alléger leur quotidien ! Les baraquements défilent, identiques et lugubres. Elle aperçoit des prisonniers qui se traînent vers leur corvée quotidienne, leurs regards vides la hantent depuis si longtemps.

À l'infirmerie, c'est le chaos habituel du matin : des hommes toussent, gémissent, appellent leurs mères dans leur délire fiévreux. Mary prend une profonde inspiration et se met au travail.

Ses mains expertes pansent les plaies, prennent les températures, distribuent les maigres médicaments disponibles.

Depuis quelques temps, un jeune homme, Pierre, attire son attention. À peine plus vieux qu'un garçon, il tremble de fièvre. Mary éponge son front brûlant, murmure des mots de réconfort en français. Pour un instant, elle voit son propre frère en lui, et son cœur se serre. Elle glisse discrètement un morceau de chocolat sous son oreiller, sachant que ce geste pourrait lui valoir des réprimandes.

Elle sait qu'elle doit se dépêcher car déjà, il est onze heures et il faut visiter d'autres baraquements, vérifier la santé des prisonniers. Mary sourit à cette pensée, comme si c'était un acte philanthropique de la part des Allemands, mais non ! Les gradés qui supervisent les camps ont eu une telle peur bleue des épidémies qu'ils l'évitent le plus souvent, elle aussi, de peur de contracter une quelconque maladie... mais du moins font-ils un appel assidu aux services de la Croix Rouge pour vérifier chaque mois la santé de chacun !

Mary marche entre les rangées de lits superposés, notant les conditions d'hygiène déplorables. Elle distribue du savon, des pansements, mais surtout de l'espoir. Un sourire ici, une main serrée là.

Ces petits gestes sont parfois tout ce qui sépare ces hommes du désespoir total, et elle le sait ! Sur sa maigre pause déjeuner, dont elle garde souvent quelques morceaux qu'elle cache dans une serviette et glisse dans sa poche pour les plus jeunes et les plus amaigris des prisonniers, Mary mange rapidement pain et fromage, assise sur un banc à l'extérieur.

Elle observe les prisonniers dans la cour, leurs silhouettes squelettiques, leurs yeux creux. Elle se demande comment l'humanité a pu en arriver là...

Mais bien vite déjà, elle doit repartir, car un prisonnier plus âgé, Louis, lutte, encore contre une rechute et est secoué de graves quintes de toux... elle craint qu'il n'ait développé une méchante pneumonie. Ils manquent de tout, aucun médicament, ni pénicilline, dans ces conditions, ses chances de survie sont minimes et repose sur son immunité, sa force vitale, et souvent l'espoir ou un peu plus d'humanité... Mary craint qu'il ne décline bientôt... elle lui a apporté, caché dans une sacoche, un petit pot de miel pour qu'il se remette... Mais cet après-midi-là, Louis, très fiévreux dort d'un sommeil agité et nerveux. Elle s'assoit à son chevet, lui tient sa main. Il parle de sa ferme en Normandie, de sa femme, sans doute, il mentionne une certaine Élise et des pommiers en fleurs. Mary écoute, le cœur lourd, craignant d'être parmi les dernières à entendre ces histoires. Il est beau, jeune, les traits fins... Il aurait pu être son propre mari... Son cœur se serre, repensant à l'explosion du train lui ayant arraché son époux un an plus tôt... Sans cela, elle ne serait pas ici. Elle éponge le front brûlant de Louis, au visage doux et délicat bien que terriblement émacié.

L'officier, à qui elle explique les circonstances, recule, et Mary se dit que c'est une bonne chose, car cela donnera un répit supplémentaire à Louis, qui, de fait, restera plus longtemps à l'infirmerie pour éviter la propagation de la dysenterie.

Alors que le soleil se couche, Mary entreprend sa dernière ronde. Elle s'arrête près du lit de Paul, un jeune père séparé de sa famille depuis trois ans. Il lui montre la photo de sa petite fille, qu'il n'a jamais rencontrée. Son cœur se serre, mais elle garde une expression calme et lui offre un sourire réconfortant.

De retour dans ses quartiers, Mary se laisse tomber sur son lit. Les larmes qu'elle avait réprimées durant la journée coulent maintenant librement.

Elle pense à ces hommes, à leurs familles éloignées, à l'absurdité de cette guerre, mais aussi aux petits moments de grâce et aux vies qu'elle a pu toucher.

Avant de s'endormir, Mary consigne ses pensées dans son journal. Elle y note non seulement les horreurs qu'elle observe, mais aussi les actes de courage et de compassion qu'elle témoigne chaque jour. C'est cela qui la motive à se lever chaque matin, à poursuivre son travail difficile mais essentiel.

Dans le calme de la nuit, Mary ferme les yeux, consciente que demain apportera un nouveau jour de lutte. Une lutte non pas avec des armes, mais avec de la compassion, du réconfort, et un amour inconditionnel pour l'humanité, même dans les moments les plus sombres.

CHAPITRE 11 : LE MARCHÉ NOIR

Au cœur du camp, tout le monde était au courant qu'un monde parallèle se déployait à l'ombre des baraquements, s'animant une fois la nuit tombée. C'est alors que les prisonniers français, poussés par leurs besoins et leur ingéniosité, s'engageaient dans un habile système de troc. Au cœur de ce réseau informel se trouve Paul, un ancien épicier de Dijon et ami proche de Louis, devenu le roi incontesté du "marché noir" du camp.

Son lit est astucieusement aménagé pour dissimuler un véritable trésor, envié de tous, mais que personne n'ose dénoncer par crainte de représailles collectives. Paul fait montre d'une générosité notable, ce qui assure son silence : il échange cigarettes, chocolat et conserves contre des services ou d'autres objets de valeur, tout en contrôlant soigneusement les rations.

Louis, le bricoleur du camp, réussit à transformer des boîtes de conserve en ustensiles de cuisine qu'il troque contre des rations supplémentaires. Son atelier secret, dissimulé derrière les latrines, est bien connu, même si les gardes prétendent l'ignorer. La baraque 17 est célèbre pour ses "soirées café" du mercredi soir : grâce à un réchaud fait à partir de vieux bidons et du café provenant des colis de la Croix-Rouge, les prisonniers y organisent des veillées secrètes.

L'odeur du café, soigneusement gardée, attire d'autres prisonniers qui paient leur entrée avec des cigarettes ou des morceaux de savon. Dans un coin du camp, Pierre, l'artiste, réalise des portraits et des paysages de France sur des morceaux de papier récupérés. Ses œuvres, véritables aperçus d'une époque disparue, sont échangées pour des rations de pain ou quelques précieuses feuilles de tabac. La nuit, des silhouettes discrètes circulent entre les baraquements, désignant les "facteurs" du camp qui s'occupent de faire

passer lettres, nouvelles et objets de valeur entre les divers secteurs du Stalag. Les gardes allemands, souvent des vétérans fatigués de la Grande Guerre, ferment fréquemment les yeux sur ces activités.

Le Feldwebel Schmidt, en particulier, patrouille en sifflant, signalant sa présence tout en laissant du temps aux prisonniers pour dissimuler leurs échanges. Parfois, des paquets de cigarettes donnés discrètement permettent de garantir le silence d'un garde plus attentif. Ces arrangements tacites instaurent un équilibre fragile dans le camp, offrant aux détenus une illusion de maîtrise sur leur quotidien.

Le dimanche, jour de visite des fermiers aux alentours, amplifie ces transactions. Des nouvelles du monde extérieur, des produits frais et parfois un peu d'alcool de contrebande circulent rapidement sous le regard indulgent du Capitaine Müller, qui préfère un camp tranquille à une stricte application des règles.

Ces petits trafics, bien plus qu'une simple amélioration des conditions de vie, deviennent pour les prisonniers une forme de résistance passive, leur permettant de préserver leur dignité et leur humanité face à l'adversité.

Chaque échange, service ou objet fabriqué constitue une petite victoire sur le système qui cherche à les déshumaniser.

Ainsi, dans les interstices de la vie réglementée du camp, émerge une économie parallèle, reflet de la résilience et de l'ingéniosité humaine face aux difficultés.

Paul en était le spécialiste, avec sa fibre commerciale bien connue, il savait répondre aux besoins de chacun, et était très apprécié pour sa droiture et sa justesse, dans chaque transaction on pouvait compter sur lui.

Les Polonais avaient ainsi fini par lui confier la plupart des biens qu'ils échangeaient avec d'autres prisonniers, et c'était le plus souvent en échange de traductions de documents officiels ou des contacts en France ou ailleurs en vue de faire passer des gens de chez eux, en Pologne à travers la zone occupée, jusqu'en Zone Libre, en France.

Les transactions les plus courantes avaient toujours été le savon et les cigarettes, et bien sûr tout ce qui pouvait être alimentaire mais cela a coûté si cher, que la plupart n'en rêvaient même pas cependant avec le projet récent de Louis tous orientés maintenant vers du papier et des crayons mais aussi des sources de lumière pour aider à écrire des pages la nuit dans une obscurité très relative sans se faire prendre des gardiens.

Évidemment une lampe de poche aurait été une aide précieuse, mais c'était bien difficile à trouver et si coûteux en termes de troc, qu'ils s'échangeaient surtout des bouts de chandelles et des allumettes, qui leur servaient à transcrire des pages la nuit. Le défi étant d'éviter de mettre le feu alors qu'ils se cachaient tous parmi les couvertures pour se cacher et ainsi pouvoir écrire en paix.

CHAPITRE 14 : ROMANCE

Malgré la rigueur de son emprisonnement et la maladie qui a suivi de trop rudes travaux dans la mine de charbon, Louis conserve une lueur d'espoir et une dignité qui le rendent unique. Mary, l'infirmière suisse de la Croix-Rouge, effectue régulièrement des visites au camp pour les inspections médicales. Elle fait preuve d'une grande discrétion et d'un professionnalisme tout en apportant un peu de réconfort dans cet environnement austère. Louis se rappelle que leur première rencontre a eu lieu lors d'un examen de routine, et il est touché par la douceur de Mary, un contraste frappant avec la brutalité qui les entoure. Mary, de son côté, remarque la force calme de Louis et son regard franc, qui se détache du désespoir ambiant.

Au fil de ses visites, une complicité se développe entre eux, malgré la honte de Louis face à sa santé fragile. Il aimerait être perçu comme un homme fort et en bonne santé. Ils échangent quelques mots en français, leur langue maternelle. Louis aide Mary à communiquer avec d'autres prisonniers, tandis qu'elle lui transmet des nouvelles du monde extérieur.

Bien qu'une attirance mutuelle se renforce, elle est contenue par leur situation. Louis reste fidèle à sa femme, qu'il aime sincèrement, tout en sachant que Mary pleure encore son mari, mort quelques mois auparavant dans un train piégé.

Chacun d'eux ressent principalement l'absence de l'autre, le besoin d'écoute, d'amour et de soutien. Louis réalise que séduire quelqu'un peut faire naître de l'espoir sans que cela soit mal. Les simples gestes comme un frôlement de mains lors d'un examen ou un regard prolongé leur rappellent à quel point la solitude pèse, et la présence de l'autre ravive leur espoir et leurs sourires.

Ces gestes, bien que minimes, prennent une importance cruciale dans leur monde. Louis, toujours passionné par la littérature, échange avec Paul du papier et un crayon. En réalité, il aspire à écrire bien plus, des nouvelles ou même un livre! Toutefois, inspiré par la beauté et l'attrait de Mary, il commence à composer quelques poèmes qu'il dissimule dans la doublure de sa veste. Mary lui apporte secrètement des livres, comblant son esprit avide de beauté. Leur relation, bien qu'innocente, leur sert de refuge pendant les épreuves de 1942, notamment lors d'une épidémie de typhus dans le barquement le plus éloigné, où la dévotion de Mary et l'engagement de Louis à participer aux corvées de latrines, malgré le risque de contagion, les rapprochent davantage... Ils passent des nuits à discuter tout en s'occupant des malades, heureux de ne pas contracter la maladie. Cette expérience partagée renforce leur connexion.

Cependant, depuis octobre, leur relation est en péril à cause d'un garde suspicieux. Mary risque de perdre son accréditation, tandis que Louis craint des sanctions sévères. Conscients de la nécessité de mettre fin à leurs rencontres, Louis décide de ne plus se porter volontaire pour les corvées de latrines le mardi suivant.

Lors de sa dernière visite, Mary glisse à Louis une lettre dans un paquet de cigarettes, promettant de l'attendre après la guerre.

Cela lui donne un motif pour tenir bon jusqu'à la libération ; elle est consciente de sa situation familiale, mais écrit avec conviction : « Si par malheur la guerre vous prenait tout et que vous ne retrouviez pas les vôtres, moi, je serai là pour vous, Louis. Vous avez ma parole. »

Cette romance discrète, tissée de non-dits et de gestes délicats, devient pour eux un symbole d'espoir et d'humanité au milieu de la barbarie de la guerre.

CHAPITRE 15 : LA BOÎTE À CHAUSSURE

Le crépuscule enveloppait la petite ferme d'Élise, située dans les collines du Dijonnais. L'air était chargé de l'odeur de la terre et du foin coupé. Épuisée, Élise berçait doucement Marinette, sa fille née prématurément trois jours auparavant. La petite, si délicate, dormait paisiblement dans une boîte à chaussures transformée en berceau de fortune, garnie de tissus doux.

Élise regarda par la fenêtre, observant les champs qu'elle avait travaillés seule depuis le départ de Louis à la guerre. La pensée de son mari, prisonnier en Silésie, lui serra le cœur. Elle secoua la tête, essayant de chasser ces sombres réflexions. Il fallait être forte, pour Benoit, pour Jeanne et maintenant pour Marinette, et surtout pour Louis au loin, et pour la ferme.

Soudain, le silence de la nuit fut rompu par des coups forts à la porte. Élise sursauta, le cœur battant. Elle reconnut immédiatement la silhouette imposante du soldat allemand qui rôdait autour de la ferme depuis des semaines. Une odeur âcre d'alcool se répandit dans la pièce.

"Ouvre, Französisch !" cria-t-il d'une voix pâteuse. "Pourquoi ne sors-tu plus aux champs ? Je t'ai vue par la fenêtre ! Que caches-tu !"

Les mains tremblantes, Élise déposa délicatement Marinette dans le placard dans son petit couffin, refermant doucement le couvercle de la boîte pour la protéger. Elle jeta un dernier regard vers l'escalier qui menait à la chambre de Benoît, endormi profondément, avant de se diriger vers la porte, la peur nouant son estomac. À peine l'avait-elle entrouverte que le soldat la poussa, entrant péniblement dans la pièce, ses yeux injectés de sang se posant sur Élise avec une lueur sinistre. « Alors, tu te caches de moi ?" grogna-t-il, s'approchant d'elle d'un pas menaçant.

Élise recula, son esprit cherchant frénétiquement une issue. "S'il vous plaît," plaida-t-elle, "mon fils dort..."

Le soldat ricana. "Ton fils ? Et ton mari, où est-il ? Dans nos camps, n'est-ce pas ? Tu dois te sentir bien seule..."

Il tendit la main pour la saisir, mais Élise esquiva, se plaçant instinctivement entre lui et le placard. Le soldat, furieux de sa résistance, la gifla violemment. Élise tomba au sol, le goût métallique du sang dans sa bouche.

"Qu'est-ce que tu caches là-dedans ?" gronda-t-il, se dirigeant vers le placard.

"Rien !" cria Élise, se jetant sur lui.

Une lutte violente et acharnée s'ensuivit, Élise griffant, mordant, faisant tout pour l'empêcher d'atteindre le placard. Mais il était trop fort. D'un geste brutal, il la repoussa, elle heurta violemment la table de la cuisine, et resta étourdie par le choc. Le soldat ouvrit la porte du placard, bousculant tout dedans, frénétiquement, comme fou.

Au moment où il s'apprêtait à renverser les dernières boîtes sur le haut de l'étagère, un faible cri s'éleva. Le soldat se figea, ses yeux s'écrouillant alors.

Il saisit son arme, machinalement, et s'approcha du haut de l'armoire.

"Mein Gott," murmura-t-il, soudain dessaoulé.

Soulevant le couvercle de la boîte du bout du canon de sa mitrailleuse, il découvrit Marinette, minuscule et vulnérable dans sa boîte à chaussures.

Il resta alors complètement figé, ne comprenant rien et saisi par la créature minuscule qu'il découvrait lové entre des boîtes en métal de farine et de maïzena.

Élise, reprenant ses esprits et voyant une ouverture, saisit la lourde cocotte en fonte qui était tombée de la table, renversée près d'elle. Rassemblant tout son courage, silencieuse, tandis que le soldat s'apprêtait à saisir l'enfant en grommelant des injures en allemand, elle l'abattit de toutes ses forces sur la tête du soldat. Il s'effondra avec un bruit sourd, son corps inerte s'affalant sur le sol de la cuisine tandis qu'il saignait abondamment du crâne.

Le silence qui suivit était assourdissant. Élise, haletante, fixait le corps immobile, la réalité de son acte la frappant de plein fouet. Elle s'agenouilla, cherchant un pouls. Rien. Il était mort.

La panique l'envahit. Que faire ? Si les autres soldats le découvraient, ce serait la fin pour elle, pour ses enfants, peut-être même qu'elle venait aussi de condamner Louis! Son regard se posa sur la mitrailleuse du soldat, puis sur la fenêtre, d'où elle pouvait voir le vieux puits de la ferme.

Les minutes qui suivirent furent floues. Comme dans un rêve - ou plutôt un cauchemar - Élise se vit traîner le corps lourd jusqu'au puits, le pousser dans l'obscurité des profondeurs. Le bruit sourd de l'impact de l'eau la fit frissonner. Alors qu'elle terminait de replacer le pourtour du puits, qui ne fonctionnait de toute façon plus depuis des années, elle se dit qu'elle s'en sortirait peut-être, si le soldat n'avait pas dit ce soir ses intentions à d'autres allemands... Songeuse, elle évaluait froidement ses maigres chances de survie, incertaine de la suite. Des pleurs d'enfants la ramenèrent à la réalité.

De retour dans la maison, elle découvrit Benoît qui était descendu de sa chambre, réveillé par tout le remue-ménage, et très inquiet pour sa mère qu'il ne voyait pas en pleine nuit, de même que pour sa sœur qui pleurait devant le placard retourné; il sanglotait aussi.

Élise l'enserra tendrement tout d'abord, puis prit aussi sa toute petite fille, qui hurlait désormais à plein poumons, dans ses bras, les larmes coulant silencieusement sur ses joues. "Ça va aller, mon fils; ça va aller ma chérie," murmura-t-elle, autant pour se convaincre elle-même que pour rassurer le bébé. "Maman est là. Maman vous protégera toujours."

Recouchant les enfants, après avoir noté que Benoit, figé devant la tache de sang, avait observé silencieusement la pièce retournée sans rien dire, elle nettoya frénétiquement toute trace de la lutte, cachant la mitraille, heureusement non visible du regard de Benoit, car tombée derrière la porte du placard, sous une lame du plancher. En tout cas, elle réalisa avec soulagement qu'à partir de maintenant, elle ne serait plus jamais désarmée.

Dehors, l'aube commençait à poindre, teintant le ciel d'un rose pâle.

Une nouvelle journée se levait, porteuse de nouveaux défis. Mais Élise savait maintenant jusqu'où elle pouvait aller pour protéger les siens. Cette nuit avait changé quelque chose en elle. Plus jamais elle ne serait une victime.

Serrant Marinette contre elle qui s'était endormie sur son sein, Élise regarda par la fenêtre les champs qui s'éveillaient. Quelque part là-bas, Louis se battait pour survivre. Ici, elle ferait de même, et elle se battrait aussi, quoi qu'il en coûte, pour les siens et pour lui.

CHAPITRE 16 : ÉVÉNÉ

L'autre silence, se réunissaient les mercredis soir, et l'avancement du manuscrit allait bon train. À la lueur des bougies les camarades de camp, Pierre, Damien, Paul André étaient assis et allongés au sol, entre 2 allées de lits, ainsi caché au premier regard de tout surveillant. Louis quant à lui se tenait debout pour surveiller l'embrasure de la porte du baraquement.

Pierre et Damien retranscrivaient ce qui leur était dicté par Louis, tandis que Paul et André relisaient et corrigeaient les pages produites précédemment.

Ce travail à la chaîne, réalisé dans la bonne humeur et la motivation, rendait les hommes fébriles et heureux des blagues et des anecdotes fusaient de toute part et chacun se taquinait gentiment, heureux d'être là.

Le reste des prisonniers du dortoir, les écoutai curieux de savoir la suite de l'histoire, parfois posant des questions, et lorsqu'une évocation était humoristique, beaucoup rigolé ou encore était ému ça c'est lors de moments plus tendus.

Tout le baraquement suivait l'histoire des chevaux, l'évolution des poulains le malheur d'une colique qui emportait une poulinière, le suspense d'un entraînement ou d'un débouillage compliqué, l'animal malade qu'il faudrait abattre, le vieux cheval qui avait tout donné et qui s'éteignait dans les bras du fermier. C'était ce soir-là, tout un dortoir qui vibrait avec ses histoires vous, comme lorsque l'on renoue enfant avec l'imagination avec la douce voix d'un parent, mais le lendemain c'était tout le campement qui résonnait de ces histoires citée la veille, mais qui circulait entre tous désormais dans la journée. Certains voulaient savoir si tel cheval avait gagné à une course, ou si finalement la récolte avait pu être sauvée grâce au travail acharné des chevaux de trait, si la moisson avait pu éviter la famine à tout le village ou si le finalement le poulinage avait mal tourné plus de bus. Comme disait certains, finalement c'était comme un roman radio apporter directement aux tables, comme s'ils étaient les invités VIP d'une émission télévisuelle dans tous, aussi prisonniers soit-il, était finalement les héros.

Cela venait réunir tous les esprits enfin presque. Dire que cela touchait tout le monde au campement. Tout le monde ? non pas tout à fait.

Il y avait un regroupement, qui voyait d'un mauvais œil l'autre silence envieux peut-être de leur camaraderie ou souhaitant tirer quelques profits du fait que les dénonciations aient encouragées sur le campement par les officiers allemands.

Comme les Français s'étaient maintenant fait remarquer pour leur troc assidu de traduction et de signature de faux documents, en échange de papier de crayons et de chandelle, mais qu'ils avaient usé par 2 fois de céder au chantage papier du grand Robert, un regroupement de hollandais et de belges mais aussi de français, connu pour être aussi violent que envieux, et qui par 2 fois exigèrent pour garder le silence, d'obtenir des cigarettes à Paul, qui refuse tout net.

« Tu crois qu'ils vont nous faire chanter longtemps ? " S'inquiéta Louis en entendant l'anecdote citée par Paul.

« Je ne le crois pas, en tout cas pas après que nous réglions ça André et moi ce soir après le dernier comptage. » lui répondit Paul.

Paul était d'un naturel nerveux, réactif, animé et plein de vie, aussi prompt à s'emporter, et plutôt sanguin dans ses réactions.

« Sois prudent, le jeune homme ne vaut peut-être pas la chandelle non », et le mit en garde Louis, « J'apprécie ta loyauté, et ton implication, mais je n'aimerais pas qu'il t'arrive encore un problème surtout pas à cause de moi », le mit en garde de Louis.

Le soir même, juste après le souper alors que le décompte s'achevait, André observa attentivement Robert s'approcher d'un des capots et lui glisser une information à l'oreille.

À la réaction du garde, qui les regarda à tour de rôle suspicieusement, il sut que Robert venait de les dénoncer.

Il voulut précipiter le pas pour entrer dans le baraquement afin de changer de planque pour ne rien se faire confisquer, mais il se heurta aux copains de Robert, qui lui barrent le chemin l'empêchant d'aller mettre à l'abri le manuscrit et leur réserve de crayons et papiers.

Quelques minutes plus tard, quelques minutes plus tard, les Allemands s'engouffraient dans le baraquement, et retournaient chacun des lits.

Heureusement il ne trouvait pas le manuscrit, mais ils mirent la main sur une réserve de savon qui avait été placée sous un oreiller en prévision d'une négociation d'après souper.

Louis André et Paul furent interpellés, et après une brève rencontre dans le local des gardes ils en sortirent avec 30 jours de cachot.

Il devrait débiter leur sentence le soir même, mais au moment d'entrer dans le baraquement, n'y tenant plus, Paul se jeta au cou de Robert, qui lui rendit aussi sec un violent coup de poing.

À ce moment-là, Damien Et André qui avait assisté à la vraie altercation, ne purent pas s'empêcher de sauter à leur tour dans la mêlée, puisque les camarades de Robert s'étaient joints à l'échauffourée, et que tout le monde se tapait désormais dessus.

- « Salaud qu'est-ce que ça pouvait vous foutre ! »
- « Vendus ! vous ne vous en tirerez pas comme ça !
- « C'est ce qu'on va voir ! Vous aviez qu'à nous partager un peu du profit, sales payants ! » leur répondit Robert.
- « Tu ne perds rien pour attendre ! Dans 30 jours je te préviens surveille tes arrières mon gars » le menaçait Paul, furieux tandis qu'une pluie de matraques s'abattait sur eux, Les Allemands venant à la rescousse pour les séparer et les emmener de force au cachot.

Par un heureux hasard ils passèrent tout ce temps ensemble dans le local et si la nourriture il était de qualité moindre, on leur fit savoir par papier, que le manuscrit était en sécurité et avait été déplacé par prudence dans un autre baraquement. Louis qui était très inquiet que ce dernier tombe dans les mains du groupe de Robert, fut grandement soulagé de la nouvelle, persuadé qu'ils auraient tout perdu.

Arrivée des courses, le groupe ressorti du cachot, nettement aveuglé par la lumière extérieure car cela faisait bien longtemps qu'il ne l'avait pas vue, certainement un peu plus aminci que quand ils ne l'avaient intégré par contre ils avaient une longueur d'avance et déjà préparé un plan pour rédiger plus de 3 chapitres, alors au final, s découvrant les manuscrits en sécurité mis de côté par Damien, et ils y avaient trouvé bon compte, car après tout ils avaient repris des forces assez visiter la mine de charbon et les corvées de bois.

Cependant, lorsqu'ils ressortirent, la surprise fut totale, Robert et ses comparses avaient été changés de camp ; paraît-il qu'ils avait un peu trop ambitionné, et venant menacer un des Polonais de garde, ils avaient cherché la rixe au point d'en arriver aux mains, et lorsque la relève avec Gustave avait eu lieu finalement, la sanction fut immédiate ; il serait transféré à stalag 8A dans la journée afin de débiter des travaux en carrière. Comme l'avait dit avec philosophie Gustave : « puisqu'ils avaient trop d'énergie, autant qu'elle serve à quelque chose d'utile pour la patrie ».

Louis-Paul Pierre et Damien furent grandement soulagés de la nouvelle, et quand ils surprirent Gustave sortant du bureau de Konrad qui les observait attentivement et qui semblait contrarié d'apprendre la nouvelle de leur mise u cachot un mois, ils se doutèrent bien que l'idée du transfert de Robert et compagnie venait sûrement de lui.

Plus confiants désormais, reprirent de plus belles leurs rencontres et leur transcription, rattrapant en deux séances plus de pages et de temps qu'ils n'auraient avancé en temps normal. Quelque part tout était bien qui finissait bien.

CHAPITRE 17 : LE MAQUIS DE BUSSIÈRE

Un très chaud printemps 1941 étouffe le petit village du Pailly. Sous le soleil brûlant, les champs de blé ondulent doucement, cachant les murmures de la Résistance naissante.

Chez les Henry, cousins d'Élise par alliance, la cuisine devient le quartier général improvisé d'un groupe de résistants. Auguste Thévenot, le patriarche à la moustache grisonnante, étale une carte sur la table en bois usé. Autour de lui, trois autres fermiers et le jeune instituteur du village, Albert, se penchent, les visages graves.

"Les Boches prévoient un convoi de ravitaillement pour demain soir au dépôt de Chalindrey," chuchote Auguste. Paul s'approche et mentionne : " J'ai bien une idée, qui ne permettra pas nécessairement de mettre la locomotive hors d'usage, mais cela va empêcher le transfert des armes à temps. Et ça me donnera une chance de sortir les deux familles du dernier wagon. On doit leur faire passer l'Écluse demain soir, un passeur les attendra pour se rendre en zone libre.. Mais il faut à tout prix ralentir ces Allemands dans leur installation, leur faire perdre du temps. Si mes informations sont justes, le convoi devrait passer sur le pont de la rue des Archots vers 5h40 du matin. Et si tout se déroule comme je l'ai envisagé... ils seront stoppés assez longtemps pour que l'on puisse récupérer les Bernet et charger les explosifs sous le dernier wagon... qu'en pensez-vous ? ». Les hommes se dévisagent, chacun est songeur, pesant le pour et le contre... Auguste qui a pris le temps de réfléchir, prends par l'épaule Paul dans sa joie contenue, et le remercie :

« Mais oui, bien vu, c'est un excellent plan ! », reprend Auguste, « Il n'y a là aucune surveillance, et des deux côtés de la voie, il y a les champs des Bereguettis et puis ceux des Taillefert, avec des cabanons dans chacun et peu de barbelés à passer avant les voies... On pourrait y laisser le tracteur sans éveiller de soupçon, c'est notre chance !" »

Le plan est simple mais audacieux. Ils vont créer plusieurs embouteillages sur la route de Langres, gênant les passages à niveau de la ligne à répétition, et forçant ainsi le convoi à emprunter des lignes secondaires ponctuées de chemins de traverse où d'autres surprises les attendront.

À la nuit tombée, l'opération commence. Émile, le forgeron, et son fils cadet se faufilent vers la route, poussant une vieille charrette. Arrivés au virage serré près du pont, ils la renversent, répandant son chargement de fumier sur la chaussée. Puis, ils disparaissent dans les bois, le cœur battant.

Pendant ce temps, Jeanne, la femme d'Auguste, fait le guet depuis le clocher de l'église. Son regard perçant scrute l'horizon, prête à sonner l'alarme au moindre signe de danger.

Dans les champs, Pierre et le jeune Louis s'activent. Armés de pelles, ils creusent de petites tranchées dans les chemins secondaires, juste assez profondes pour enliser les véhicules, mais pas assez visibles dans l'obscurité.

Élise, bien qu'elle ne participe pas directement, joue un rôle crucial. Elle accueille chez elle la famille du maire, prétextant une soirée entre amis. Ainsi, elle fournit un alibi au premier magistrat du village, dont l'absence pourrait éveiller les soupçons.

L'aube approche quand le groupe se réunit à nouveau chez les Leclerc. Les visages sont tendus mais déterminés. Ils entendent au loin le grondement des camions allemands.

Le convoi de l'interminable train arrive bientôt à la hauteur du premier passage à niveau en ville et hurle de son sifflet son mécontentement de voir le passage à niveau encombré. Elle décélère vite, bientôt obligée de s'immobiliser sur la voie dans un fracas de freins grinçants hurlant l'urgence de l'arrêt.

Comme prévu, la charrette renversée et le tracteur efflanqué sur le bas-côté de la voie bloquent le passage. Les soldats allemands, furieux, insultent et invectivent l'un une femme, l'autre un agriculteur et la totalité de son chargement de choux qui inondent les voies sur 100 mètres. Ils s'agitent en constatant que le train et son précieux chargement, à l'arrêt depuis plus de 12 minutes, deviennent une cible trop facile. À regret, les officiers et les conducteurs de train se décident, contraints de faire opérer un demi-tour à la locomotive, qui repart vers l'aiguillage précédent pour être détournée. Ils emprunteront la petite ligne qui chemine de traverse, où les attendent les autres pièges tendus par Pierre et Louis.

Les heures passent, le convoi accumule les retards. L'attente la plus longue étant sur le pont des Archots à moitié éboulé, qui aura permis l'échappée des deux familles cachées parmi les sacs de grain du dernier wagon, et la pose de l'explosif réglé pour 20h.

Le lendemain, les gros titres répercutent partout cette information incroyable, selon laquelle la moitié du dépôt de Chalindrey a sauté dans la nuit, dans une explosion fulgurante ayant détruit, saboté titre le journal, la plupart des pièces destinées aux mitrailleuses qui devaient être remontées pour être rapproché de la Zone libre... La résistance aura gagné le ralentissement d'une percée menaçante pour le sud de la France, car, si les informations étaient juste, un projet d'occupation total devait bien avoir lieu...

Une victoire silencieuse inconnue du public, sans surprise pour les familles du Pailly, mais qui rendra hystérique la Kommandantur en poste au Château du village, qui fera arrêter par principe toutes les familles pour les interroger.

C'est à cette occasion, les hommes étant introuvables, que la Gestapo se rend à la ferme Henry, au 41 de la rue qui s'appellera plus tard rue de la Libération. Marie-Thérèse Henry et ses 4 enfants, sont alignés le long du muret de la ferme, et tremblante de peur devant les mitraillettes que tiennent les agents SS qui se sont saisis du dossier. L'officier l'interpelle :

« Ce sont vos enfants, Frau Henry ? »

« Tous mes enfants, messieurs », répond la brave femme, en essayant de garder son sang-froid. Les 3 jeunes, Jeannette, André et Pierre, tout de blanc vêtu en ce chaud dimanche d'avril, ne pipent mot devant les soldats qui semblent nerveux et tiennent leur fusil en attente d'un ordre.

L'officier reste silencieux, les observant tous. Il reprend dans un français correct :

« Et votre époux n'a pas été vu cette semaine ? »

« Non monsieur, voilà deux semaines qu'il a été appelé à servir aux écluses pour l'entretien des voies de halage, monsieur. »

« Vous mentez mal, Mein Frau. » Sa phrase sonna dans l'air sèchement. Le petit Pierre attrapa la main de sa sœur Jeannette, saisi par la peur.

« Ce n'est pas dans mes valeurs ni ma culture, Dieu merci, de mentir, Monsieur. Nous n'avons rien à cacher. Si vous souhaitez visiter notre ferme, libre à vous. »

Marie-Thérèse s'échauffe, le rouge aux joues. Elle se doute bien que ces hommes ont quelque chose à voir avec l'explosion du dépôt. Mais heureusement, Paul se garde toujours de lui dire quoi que ce soit. Elle ne ment donc pas, ne sait rien elle s'insurge.

« Si vous voulez tuer des innocents pour faire une démonstration publique de votre force, Monsieur, vous le pouvez. Ce n'est pas une mère de famille qui travaille dur à maintenir une ferme pour nourrir ses enfants, sans tracteur ni chevaux, tous réquisitionnés, qui pourrait vous en empêcher ! Mais vous auriez cela sur la conscience, ce ne sont pas mes valeurs et je n'ai rien à cacher. Je ne mens, je ne cache rien, je n'ai pas le temps. Alors nous nous plierons à vos ordres. Personne ici ne sait pourquoi vous êtes là, ni ce qui vous contrarie, Monsieur. Mes enfants et moi, on est à votre merci, que voulez-vous ! » répond vivement Marie-Thérèse d'un ton si franc, direct et véhément que l'officier en est touché.

Il s'approche des enfants, alignés contre le mur, et leur touche le visage, les prenant par le menton pour mieux les voir, les uns après les autres.

« Tu n'as pas vu ton père, Mein Kinder ?, demande-t-il à Jeannette.

Jeannette détourna le regard, le visage fermement tenu par le SS.

Sa voix tremblait quand elle répondit doucement.

« Non monsieur ». Le SS s'éloigna de Jeannette pour procéder de la même façon avec le jeune Pierre qu'il apostropha en s'approchant encore plus de son visage, pour le regarder droit dans les yeux, à seulement quelques centimètres des siens.

« Und du, lügst-du? » lui demanda-t-il.

« Je sais pas ce que ça veut dire, Monsieur »

« Tu t'appelles comment ? Ça, est-ce que tu le sais ? »

« Je m'appelle Pierre, monsieur. Pierre Henry. »

L'officier le serra plus fort, déformant les joues du garçon qui gémit.

Marie-Thérèse, qui serrait contre elle sa petite dernière, Marie, fit un vif pas en avant, mais le SS lâcha Pierre qui se frottait les joues, une larme coulant de ses joues. Le SS lui tourna le dos tandis qu'il faisait sa démonstration :

« Eh bien, Pierre Henry, je te demande si tu mens ! »

L'enfant, contrarié, les joues brulantes, répondit vivement :

« Non monsieur, je ne mens pas. »

L'officier s'arrêta et l'applaudit.

« Parfait. C'est très bien Pierre. Tu as du cran et tu dis vrai. Continue comme ça ! »

Les enfants s'étaient serrés les uns contre les autres. L'officier SS reprit :

« Car ta maman ne nous dit surement pas tout. Alors je vais tous vous surveiller de près. De très près. »

Il se retourna brusquement, la main sur un revolver, qu'il tenait par la crosse négligemment, tandis qu'il semblait observer le canon de l'arme comme si elle avait un défaut

« Il faut surveiller les choses, pour que tout fonctionne bien, sans AUCUN grain de sable dans le rouage. » Il détachait chacun des syllabes, et chacun de ses mots, regardant Marie droit dans les yeux qui ne détournait pas le regard. C'était un duel d'âme à âme, et elle ne devait ni détourner le regard ni fléchir. Il ne devait pas la soupçonner de quoi que ce soit, sa vie en dépendait. En cet instant, c'étaient même leurs vies, à tous les quatre, qui en dépendaient. Elle ravala sa salive mais ne fléchit pas le regard, serrant son bébé contre elle.

Il s'approche de la mère de famille et de l'enfant. Marie-Thérèse reste figée, entre peur et colère. L'officier s'approche tellement, qu'il lui glisse à l'oreille, tandis que du canon de son arme, il relève le petit bonnet de dentelle de Marie pour voir le visage de la petite fille.

« Et elle, comment s'appelle-t-elle, Pierre ? »

Pierre ne sait plus que faire. Il regarde sa mère, ses frères et sœurs, hésitant.

« Marie. Elle s'appelle Marie. Elle ne sait rien non plus ! C'est un bébé ! »

L'officier éclate de rire, devant la répartie de Pierre.

Il rengaine son arme, tandis que Marie-Thérèse, dont des larmes de colère et de peur parcourent le visage, se recule vivement pour se mettre devant ses enfants.

« Pierre, je t'aime bien. Tu me semble un bon garçon, tu me rappelles mes propres enfants, restés à Munich ! Te voir me fait du bien au moral. » Il regarda la mère de famille, la complimentant. Marie-Thérèse, faisant front devant ses enfants, elle les cachait de son mieux de tout son corps.

« C'est qu'ils sont beaux vos enfants. Yeux si bleus, le cheveu blond, presque blanc. Pour un peu je les prendrais tous pour les miens ! Frau Henry, vous avez de la chance de les avoir, car vous et moi savons très bien ce qu'il se serait passé sans eux, leur petit air de ressemblance avec les miens. Comment dites-vous déjà en France ? Je fais preuve d'une grande mansuétude aujourd'hui. »

Il se retourna vers elle plus vivement sur un air de menace très clair : « Mais il ne faudrait quand même pas en abuser, nicht war ? »

L'air était entendu, Marie le saisit parfaitement. Elle secoua doucement de la tête pour approuver son propos.

« Parfait, on s'est compris alors. »

L'officier se dirigea vers la voiture et son chauffeur, en lançant en partant, sur un air entendu :

« Alors Pierre on va faire un marché toi et moi : je reviendrai te visiter plus souvent, pour te poser quelques questions régulièrement sur ton papa, et puisque tu n'es pas un menteur tu me diras tout ce que tu sauras ! Si ta maman n'y voit pas d'inconvénient, bien sûr ? »

Mais Pierre avait déjà déguerpi. Sur un ton faussement interrogateur, et tandis qu'il était monté sur le marchepied de la voiture, il regardait Marie-Thérèse. Entre temps, celle-ci avait encouragé ses enfants à fuir vers la maison et se mettre à l'abri dans la cuisine.

« Mein Frau ? On est d'accord ? »

Elle opina du chef, une dernière fois, sans rien dire, retenant son bébé et sa respiration, parfaitement immobile.

La portière claqua et la voiture vrombit en quittant la cour dans un crissement de pneus.

Marie-Thérèse s'affala sur le petit banc de pierre derrière elle, sanglotant de terreur, le visage enfoui dans les linges de son enfant tandis que les enfants l'observaient par la fenêtre, silencieusement.

Dans le village, la vie sembla suivre son cours normal. Les résistants vaquent à leurs occupations habituelles, échangeant des regards complices.

Le soir venu, le groupe se retrouvait discrètement. Les nouvelles étaient bonnes : comme le convoi avait perdu près de six heures- six heures très précieuses pour toute la Résistance partout ailleurs en France. Ils avaient eu le maximum de chance que tout saute à temps dans le dépôt. Et comme les dépôts d'arme avait explosé dans un feu d'artifice hors du commun, les Allemands mettraient des semaines, et sans nul doute des mois, avant de se reconstituer un tel arsenal.

Les hommes se réjouissaient. Tous, sauf Paul. Il avait la mine sombre.

« Les gars, ils sont venus chez nous cet après-midi. L'officier en poste au château est un vrai méchant. C'est un SS de la pire espèce, qui a un dossier long comme mon bras d'horreurs faites en interrogatoire. Il a fait des menaces à peine déguisées à Marie et même aux enfants. Il a braqué son arme sur ma petite dernière, un bébé, qui était dans les bras de Marie-Thérèse. Et il a sommé Pierre de tout lui raconter sur son papa quand il reviendrait.

Les gars, jusqu'ici guillerets, devinrent soudain silencieux.

« Ça devient trop risqué pour toi, Paul. Tu dois te retirer quelques temps. »

« Je sais bien Auguste. Ça devient risqué pour ma femme et les enfants. Mais je ne peux pas. Pas maintenant, pas aujourd'hui. J'ai les Bernet à faire passer par l'écluse ce soir. C'est nouvelle lune, c'est idéal, et le passeur les attend de l'autre côté. »

Alors que la nuit tombe sur le village de Villegusien, un sentiment de fierté silencieuse envahit le cœur d'un fier paysans devenu résistant ; derrière lui, deux groupes se détachent, portant des valises ; ces deux familles avancent dans l'ombre, se glissant d'arbres en arbre, le long du chemin de halage, en suivant Paul. Demain, ils seraient passés en zone Libre, demain ils respireraient. Ils trouveraient bien un endroit où s'établir, des champs, des ateliers, des salles de classe pour les enfants. Ils se nommaient autrefois Bernstein et Medina, ils sont désormais les Bernet et Ménard. Nés à Cannes et à Salon-de-Provence. Leurs faux papiers en poche, serrés contre soi comme de l'or pur, les parents pressent le pas.

Cette nuit, dans quelques heures, chacun savourera un fort sentiment d'accomplissement, cette petite victoire qui donne un sens à une vie. Chacun pensant à des proches, au front ou emprisonnés, comme ce pauvre Louis, le mari d'Élise, pour qui Paul se sent tant désolé. C'est aussi un peu pour lui, et tous les autres, qu'il risque sa vie. Car c'est ce qui est juste.

Mais comme vient de lui dire sa femme, toujours aussi sage : « ce qui est juste parfois aussi dans la vie, Paul, c'est de savoir s'arrêter. Juste à temps. »

« Je sais. Je le fais pour qu'on ait un avenir. Je le fais pour Louis, Armand, Martin et les autres. Je vais faire très attention cette nuit, et je serai tranquille quelques temps. Je te promets. Je ne veux pas risquer davantage ta vie ou celle des enfants. Demain sera plus calme, pour quelques temps. C'est promis Mae.»

Comme toujours, elle avait écouté sans rien ajouté. Il l'avait embrassé au front, si fier d'elle et si désolé en même temps. Elle tremblait encore cependant, et cela n'avait pas échappé à Paul qui l'avait serré dans les bras avant de partir cette nuit-là.

À environ 60 kilomètres de là, dans la pénombre de sa cuisine, Élise observe par la fenêtre les silhouettes de ses voisins qui rentrent chez eux, de retour du Pailly où elle savait que des actes résistants s'organisaient chez les cousins Henry.

Paul lui avait promis que Louis ne se serait pas battu en vain, que la France n'était pas défaite, que c'était partie remise pour le moment, mais qu'ils se battaient tous dans l'ombre, pour lui, pour elle, et leurs enfants.

Elle avait foi en Paul, c'était un brave homme, cultivé, éloquent et vrai. Et il faisait toujours ce qu'il disait.

Elle se doutait bien que l'explosion du dépôt, la veille n'était pas étrangère aux allers-retours de ses voisins. Ils prenaient des risques immenses, avec la colère et la nervosité qui s'observait partout. Elle comprit en les voyant rentrer chez eux, tous phares éteints, qu'ils prenaient des risques importants, eux aussi à circuler ainsi peu après un tel acte de résistance

Elle qui ne connaissait pas les détails de leurs actions, elle ressentait pourtant, à les voir rentrer si tard du Pailly, toute leur détermination. Une lueur d'espoir brillait dans ses yeux fatigués avant de s'endormir. Ils étaient nombreux à combattre. Peut-être plus de front, puisque cela n'avait pas été possible avec les soldats, les dés étant pipés quelques mois plus tôt.

Mais désormais, depuis chaque maison qui avait une conscience et un courage. Peut-être que ces petits actes de bravoure, multipliés à travers toute la France, finiraient par faire la différence. Et peut-être que Louis reviendra plus vite grâce à eux. Elle se coucha pleine d'espoir et de gratitude.

Cela faisait déjà 2 mois, que à la pendaison orchestré par Gustave avait eu lieu, et un peu moins de 3 semaines depuis que leur baraquement avait été retourné et que le manuscrit avait failli se faire saisir sur la dénonciation de Robert et son groupe.

Louis André Paul Damien et les autres se savaient protégés quelque part par Konrad qui était tout à fait conscient de leur petit manège des mercredis soir et qui quelque part ouvertement leur avait permis de continuer la tenue de l'autre silence. Cependant le temps filait tellement vite et Louis ne perdait pas vraiment espoir de soumettre son manuscrit pour l'édition du concours de l'année 44, alors il voulait accélérer un peu les choses, parce qu'au final ils n'arrivaient à produire dans les conditions qu'ils étaient actuellement, qu'une dizaine de pages par semaine. 2 d'entre eux étaient mal en point travaillant dur dans les mines de charbon et Paul avait été gravement blessé à la main, ce qui l'empêchait de corriger ou de retranscrire désormais lui aussi. Du moins pouvait il lire.

De plus, depuis qu'il était blessé, il avait dû stopper son petit troc et faute de marché noir, ils n'avaient plus disposé de papier en quantité suffisante pour poursuivre, puisqu'un dégât de polonais, avait été viré, soupçonné du troc fait avec les prisonniers justement. Il fallait donc trouver désormais un nouveau moyen de se procurer du papier et ils étaient tous un peu en panne sèche s'il ne pouvait plus passer par les Polonais.

Louis proposa de tenter sa chance avec Mary à l'infirmerie, il la savait fiable et aidante.

Le lendemain, il feignit les symptômes d'une gastro entérite, ce qui ne manqua pas d'alerter immédiatement le gardien du baraquement 11, bien connu pour être germanophobe.

Le repoussant du canon de son arme alors qu'il tentait de lui parler, il le rabroua pour qu'il se presse à l'infirmerie sans s'approcher de lui, le pressant de faire vite pour voir l'infirmière de garde ce jour-là

Louis n'avait pas encore expliqué à Marie son projet concernant le manuscrit, il s'était contenté de poursuivre quelques poèmes de temps en temps, nous ont se ridiculiser devant un tel défi. Il craignait qu'elle le prenne un peu pour un fou de croire en un tel fantasme ou encore que le projet avorte et qu'elle le méprise.

Il poussa la porte de l'infirmerie avec hâte et appréhension :

« Mary ? Tu es ici ? »

se retournant, vivez svelte comme elle était toujours, Marie lui sourit avec des yeux rieurs, si heureuse de le revoir.

« Louis, voici des semaines que j'espère que tu viennes me voir en personne ! Je suis contente de te voir en santé ! Tu as repris du mieux » lui répond-elle avec un grand plaisir évident.

J'ai bien reçu tes poèmes, Pierre est venu me les porter ils sont très beaux tu sais ! Tu écris divinement bien. Si seulement j'avais ton talent !

Il sourit, flatté. Elle reprit :

« Ou si seulement je t'avais, toi ! »

Cette fois Louis rougit pour de bon.

« Tu sais bien que je suis marié ! »

« Je le sais, mais la guerre étant ce qu'elle est, nous sommes ici tous deux et nous ne savons rien de l'avenir, ni même de demain... Si seulement cette guerre pouvait s'évanouir, je sais que tu te ruerais en France. Mais Moi, je suis patiente et si ce qui t'attend là-bas, c'est une désolation, je serai encore là pour toi... »

Louis rougit d'autant plus que Mary lui avait pris les mains.

« Tu as un tel talent, je suis tellement impressionnée par toi ! » lui murmura elle, avec autant de franchise que d'émotions dans la voix.

« Mary, si tu savais... il chercha ses mots, ému à son tour. En d'autres temps en d'autres lieux tout aurait été différent entre nous. Je te remercie car tu m'aides à vivre et chaque jour j'espère te croiser ou voir ton sourire et je ne suis pas le seul d'ailleurs, tout le baraquement en parle, tu nous fais à tous du bien tu apportes un peu de soleil dans ce camp à chaque fois que tu y viens. Mais à vrai dire aujourd'hui je dois te parler de quelque chose de bien particulier, que je ne t'avais pas dit jusqu'ici.

Elle rit soudain et avec beaucoup de franchise elle rétorque

Comme tu es déjà marié avec des enfants, je ne sais pas bien ce que tu vas m'apprendre de plus qu'il soit vraiment un retournement de situation ou qu'il puisse me choquer ?

Elle le taquinait, mais il ne s'arrêta pas pour autant :

tu sais-je t'avais parlé du fait que je rêvais d'être auteur et d'être un jour publié ? Mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que j'y travaille activement en fait. Et je ne suis pas le seul, tout le baraquement 11, depuis maintenant plus d'un an et demi.

Marie était surprise de sa nouvelle, elle écarquilla les yeux : « Comment ça ? »

« Eh bien tous les mercredis soirs, nous tenons un cercle littéraire clandestin, durant lequel je dicte les pages de mon roman, Paul André Damien et Pierre m'aident à l'écrire, ils retranscrivent une copie de secours, puis après ils lisent et corrigent avec moi, on arrive à produire à ce rythme-là environ une dizaine de pages par semaine, cela fait à peu près 110 pages depuis que j'ai débuté, je souhaite participer un concours littéraire pour lequel je pense avoir mes chances ».

Marie était admirative et perplexe

« Mais comment faites-vous pour vous procurer du papier des crayons et ne pas vous faire prendre ? »

Justement c'est le propos aujourd'hui, j'aurais besoin de ton aide, car jusqu'ici Paul arrivait à marchandé avec les Polonais contre certaines signatures et transcriptions de papier officiel, en français, du papier d'emballage et des crayons en quantité mais nous manquons de tout désormais et nous avons peur de nous faire saisir depuis que Gustave avait ses hommes ont commencé à retourner les baraquements, et surtout depuis cette histoire de pendaison, nous n'osons plus prendre d'initiative avec personne

Cela fait déjà 2 semaines que nous n'arrivons plus à écrire quoi que ce soit car nous n'avons plus de papier, et dans ce contexte je sais que tu vas m'en vouloir car tu vas penser que je me sers de toi, mais j'aurais bien besoin de ton aide... y aurait-il un moyen que nous puissions récupérer du papier de l'extérieur lors de ta prochaine visite ? Et bien sûr quelques crayons des mines de plomb devraient suffire... je te promets que ce ne sera pas un acte de haute trahison et nous n'allons égorger personne avec ce crayon c'est vraiment pour la prose et c'est vraiment pour un concours littéraire.

Marie était en fait émerveillée :

« Mais c'est un livre sur quoi ? », demanda-t-elle, stupéfaite de ce qu'elle entendait.

« J'écris sur les chevaux, tu sais combien je les aime. J'écris sur tous mes bons compagnons des champs avec lesquels j'ai grandi, je retranscris les techniques d'entraînement il y a des manipulations des animaux au quotidien... je souhaiterais ainsi que ce qui a fait le savoir de mon père et la qualité de nos élevages parmi nos braves chevaux de Haute-Marne, se perpétuent. Il y a un concours organisé par le ministère de l'Agriculture, le concours subit Olivier de serre, auquel je souhaiterais soumettre mon manuscrit et courir la chance d'être publié chez Flammarion. C'est une importante maison d'édition chez nous en France. Si seulement c'était possible, si je remportais ce concours, je pense que ça pourrait me consoler de tout ce qu'on a vécu jusqu'ici et ça donnerait un sens à ma vie tu comprends ? »

« C'est incroyable, tu m'impressionnes tu sais ! Bien sûr que je vais faire ça, compte sur moi. Ce que je vais faire c'est que la prochaine fois que je viens je te placerai ce dont tu as besoin dans la petite trappe derrière le lit numéro 3 de l'infirmerie. Je ne peux pas me risquer à te la porter directement dans le baraquement, alors ce sera à vous d'aller fouiller. J'espère que vous n'aurez pas de problème, et que vous ne vous ferez pas prendre, je trouve que c'est une noble cause et je te soutiens complètement. Je suis très fier de toi, j'espère que tu deviendras un très grand auteur je suis sûr que tu vas réussir ! » s'exclama elle, avec un enthousiasme contagieux.

Louis était si touché si reconnaissant, quand il était avec Marie il avait toujours l'impression que tout était simple agréable il lui semblait flotter dans la facilité et une certaine forme de bonheur. Dans l'élan, il la serra contre lui. Eh bien qu'il aurait voulu que cela dure une éternité, tout comme elle, bien que leur étreinte soit plus sincère, plus longue, plus intense qu'ils ne l'auraient tout deux voulu et surtout assumé, ils durent se séparer au bout d'un moment, à l'approche de pas au dehors.

« Tu peux compter sur moi », lui glissa-t-elle, sa main laissée encore un bref instant sur son épaule.

« Merci, dit-il, en lui saisissant la paume, et en lui faisant un baise-main. Mary, tu es mon ange, tu sais ? »

Alors qu'un soldat entra dans la pièce, soupçonneux, elle dit à Louis qu'il irait vite mieux après avoir bu un peu de verre d'eau et de magnésium.

L'allemand reprit sa ronde, l'air de rien, tandis que Louis avait déjà quitté les lieux.

CHAPITRE 19 : L'ÉPIDÉMIE/LE RENVOI DE MARY.....	P.124
CHAPITRE 20 : LE COLIS / PRÉCIPITÉ / AUX FRONTIÈRES	P.124
CHAPITRE 21: AUX FRONTIÈRE.....	P.124
CHAPITRE 22 : LA DÉBANDADE	P.124

CHAPITRE 23 : LIBÉRATION

***Note historique :** Dachau, libéré le 29 avril 1945 par la 45^e division d'Infanterie de l'Armée américaine, sera le premier camp des centaines de camps Silésie, parmi lesquels ont compte aussi dont Auschwitz I, II et III ; les Américains deviennent ainsi les premiers étrangers à passer ces portes pour le libérer mais à découvrir aussi avec consternation, jusqu'où le douteux mélange de misanthropie, de haine raciale, de technocratie et de productivité peuvent aller.*

L'Aube de la Liberté

Le 8 mai 1945, l'aube se lève sur le Stalag VIII-C, baignant les baraquements d'une lumière irréelle. Un silence étrange plane sur le camp, rompu seulement par des murmures fébriles et le grincement des portes qui s'ouvrent une à une.

Le capitaine André Lefort, le visage émacié et les yeux creusés par cinq ans de captivité, sort de sa baraque, incrédule. Les gardiens allemands ont disparu dans la nuit, laissant derrière eux un vide assourdissant. Soudain, un cri retentit au loin : "Les Russes ! Les Russes arrivent !"

Personne ne songe même à se venger envers eux, les prisonniers les ignorent, parlant encore tout doucement, chuchotant avec quelques éclats d'incrédulité dans la voix par instant, et chacun flotte, comme dans une seconde réalité. Cinq longues années de souffrance, d'humiliation et de désespoir prennent fin en cet instant. Les soldats soviétiques entrent dans le camp, l'air aussi abasourdi que les prisonniers. Ils distribuent des cigarettes, du pain, serrent des mains. Mais rapidement, la réalité de la situation s'impose : les libérateurs ont leur propre guerre à mener, ils ne peuvent s'attarder.

Dans les jours qui suivent, le chaos se met à régner partout. La nourriture n'est plus distribuée, elle semble même disparaître des baraquements, toujours surveillés par deux gardes chiourmes polonais et vendus à la solde des Allemands. Les prisonniers, pris entre appréhension d'être abattus et volonté de survie et de fuite, commencent à multiplier les actions. De nuit, ils s'introduisent à l'infirmerie, découvrant qu'hormis 3 patients dont Louis, elle est désertée, de même que les armoires des pharmacies, celles-là même qui faisaient rêver chacun, ont été forcées, au grand dam de chacun voyant qu'elles sont vides. Seuls quelques petits pots de miel non pasteurisé qui servait à protéger les plaies d'amputation, une manne miraculeuse, sont retrouvés dans le sac laissé par Mary caché dans le double fond de l'aération, derrière la tête de lit de Louis. Évidemment, Paul s'en empare et ne dit rien, lui à qui Louis avait parlé de la cache, tandis que ce dernier, encore fiévreux, dort profondément dans un des 3 lits de malades. Les deux autres patients délirent, sans soin ni nourriture. Quelques hommes passent parfois auprès d'eux, leur murmurant qu'il faut s'accrocher, que le cauchemar est bientôt fini. Mais malgré les premières rumeurs qui circulent, selon lesquelles Dachau, un premier camp de l'horreur a été libéré, un camp apparemment bien plus dur et sordide que le leur (ce que chacun peine à imaginer), mais les concernant, aucune information n'arrive. Les portes n'ont pas été encore bougées depuis 24h, chacun hésitant à croire à l'impossible, craignant d'être abattu par des tirs à vue ou des soldats embusqués si quiconque ose s'y risquer. La peur et la joie s'emmêlent, et la faim poussent déjà certains à envisager tenter le tout pour le tout !

Cependant, tous attendent, tels des oiseaux en cage, libres et méfiants, qui n'osent même envisager sortir... Cela dit, aucune organisation n'est mise en place pour rapatrier les prisonniers. André réunit ses compagnons : Pierre, désormais un jeune homme au regard hanté ; Pierre, l'ancien épicier devenu le "système D" du camp ; et Albert, le professeur dont la santé est la plus fragile.

"Mes amis," dit le Capitaine André, la voix rauque, "nous sommes libres, mais notre combat n'est pas terminé. Il faut encore nous ménager, tenir une longue route, pouvoir traverser le pays et enfin rentrer chez nous."

Le lendemain, est le jour de leur sortie ; personne n'a dormi ; tous ont guetté, mais toujours personne ne passe les portes du camp. Alors, enfin, ils les franchissent, puis le *no man's land*, puis les barbelés. Ainsi, ils quittent le camp un matin de fin mai, un étrange cortège d'hommes squelettiques vêtus de haillons. Leurs seules possessions : quelques boîtes de conserve trouvées dans les réserves abandonnées du camp, une carte sommaire de l'Europe griffonnée sur un bout de papier, et un espoir fou de revoir la France.

Le voyage qui s'annonce est titanesque. Plus de mille kilomètres les séparent de leur patrie, à travers une Europe dévastée par la guerre. Leurs pieds nus ou chaussés de souliers en lambeaux foulent les routes défoncées. La faim les tenaille constamment, leurs estomacs rétrécis par des années de privation peinent à supporter même les maigres rations qu'ils parviennent à glaner.

Ils traversent des villes en ruines, des campagnes dévastées. Parfois, ils croisent d'autres groupes de prisonniers libérés, échangeant des informations sur les routes praticables, les endroits où trouver de l'aide. D'autres fois, ils doivent se cacher des bandes de pillards qui écument les régions abandonnées.

Le froid, la pluie, la fatigue sont leurs compagnons constants. Louis tombe malade, sa toux s'aggravant de jour en jour. André et les autres le portent à tour de rôle, refusant d'abandonner l'un des leurs si près du but.

Un soir, alors qu'ils se reposent près d'un ruisseau, Pierre sort de sa poche un petit harmonica miraculeusement préservé. Les notes hésitantes de "La Marseillaise" s'élèvent dans l'air du soir. Les hommes pleurent silencieusement, submergés par l'émotion.

Après des semaines de marche, ils franchissent enfin ce qu'ils pensent être la frontière française. L'émotion est palpable, mais tempérée par l'épuisement et l'incertitude. Que vont-ils retrouver ? Leurs familles les attendent-elles encore ?

Finalement, un premier détachement du groupe, ceux qui ont suivi la route, atteignent un poste de la Croix-Rouge française à environ 18 kilomètres de là. L'accueil est chaleureux, mais Pierre et ses compagnons sont trop épuisés pour ressentir de la joie. Ils donnent mécaniquement leurs noms, leurs matricules, demandent des nouvelles de leurs proches mais personne ne sait rien, les télécommunications sont bloquées de partout, c'est le chaos institutionnel et des infrastructures, abandonnés des kommandanturs.

L'infirmière qui s'occupe d'eux a les larmes aux yeux en voyant leur état. Elle leur annonce qu'un train les ramènera chez eux dans quelques jours. Pierre hoche la tête, incapable de parler. Il s'allonge sur un lit propre, le premier depuis des années, et sombre dans un sommeil profond. Il pense à ses amis, qui ont choisi le chemin de la forêt. Si seulement... la peur est mauvaise conseillère, mais souvent la prudence sauve. Il est las et soulagé, inquiet et tourmenté à la fois. Il pense à eux.

Dans ses rêves, il voit sa femme, comme cet enfant que lui aussi n'a jamais connu. Mais une part de lui sait que le vrai voyage, celui de la reconstruction, ne fait que commencer. Il sait déjà que le Pierre qui rentre ne sera plus celui qui est parti. Le chemin pour retrouver sa place, pour guérir les blessures invisibles, sera long. Un train les ramènera dans quelques jours... Un train comme un autre autrefois, cette fois pour rentrer chez soi comme le premier les en avait arrachés...

Alors que le train les ramène vers leurs foyers, Pierre regarde par la fenêtre les paysages de France défiler. Une pensée le frappe : ils sont libres, mais tous portent toujours leurs chaînes : sur leur visage émacié, les haillons des vêtements, les dents perdues par la malnutrition, les larmes sur la poussière des joues : nulle ne sait si les gens pleurent de détresse ou de joie. Le vrai défi sera de se défaire des souvenirs de l'horreur, de se refaire, une âme, une humanité et de réapprendre à vivre, à aimer, à espérer.

Le voyage touche à sa fin pour lui, mais alors qu'il pousse la porte de sa maison bien aimée, Pierre a une pensée pour Louis : il a le sentiment que pour lui, resté au loin, l'histoire est loin d'être terminée. Il prie silencieusement et s'avance dans le couloir. Au bruit de ses pas, un cri : Papa ! Une assiette échappe à des amis, puis c'est l'effusion de joie, la chaleur, les parfums familiers puis les pleurs...

CHAPITRE 24 : REVENIR

Le 8 mai 1945, une rumeur enfle soudain tous les rangs et baraquements dans le Stalag VIII-A. Alors que les gardiens allemands, agités et nerveux, lâchant des bribes de phrases, font leurs bagages à la hâte, courant et ramassant précipitamment toutes sortes d'objets et documents dans l'office et les cantines— et certains ont déjà fui, un cri retentit, celui de JeanJean qui traduit si bien l'allemand et qui hurle soudain à tue-tête : "Les Russes ! Les Russes arrivent !"

L'information se propage soudain comme une trainée de poudre, poussant tout le monde à sortir, surpris et fasciné. Louis, le visage émacié et les yeux fiévreux, sort de sa baraque, comme tous ces compagnons, surpris de cette agitation et n'y croyant pas. Comment imaginer des tanks soviétiques enfoncer les portes du camp. Alors que les miradors dehors, et surtout le champ miné, les entourent, toujours bien gardé ? Mais l'agitation, la joie de tous l'atteint à son tour « et si c'était vrai ? » ose-t-il soudain penser... Alors, une vague d'émotion submerge l'ensemble des prisonniers. Certains pleurent, d'autres s'embrassent. Louis reste immobile, comme sonné. Cinq longues années de captivité prennent fin en cet instant. Pourtant ce ne sont que des informations, des visions, des rêves. Personne n'ouvre les portes du camp.

Les jours suivants sont un tourbillon de confusion. Les Soviétiques, bien que libérateurs d'après les informations qui circulent, seraient encore trop loin, et leur contact, distants. Aucune organisation n'est mise en place pour rapatrier les prisonniers et le camp est toujours sous la bonne garde de deux gardiens du baraquement externe, même si ces derniers semblent de plus en plus s'agiter. Louis et ses camarades comprennent vite qu'ils devront se débrouiller seuls et qu'à un moment donné, il allait falloir trancher et oser agir, car tous commençaient à réaliser que sans vivre, leurs jours seraient bientôt comptés.

C'est ainsi qu'un matin de la fin mai, alors que le baraquement externe et les miradors sont enfin vides et délaissés des Allemands, Louis rassemble un petit groupe : Paul, son ami de la guerre, Paul, l'ancien épicier devenu le "débrouillard" du camp, le Capitaine André, JeanJean et Martin, le jeune Breton au caractère bien trempé. Ensemble, ils décident de prendre la route vers l'ouest, vers la France. Mais tous ne s'entendent pas sur le comment, ni sur le quand. Il est donc décidé de se séparer en deux groupes ; ceux qui envisagent de prendre la route et rejoindre les alliés qui doivent nécessairement arriver sous peu ; et ceux, dont André et Louis, qui préfèrent couper par les bois par prudence.

Le groupe d'André ayant choisi l'option de couper par les bois à la sortie du camp, sur l'idée de Louis, très inquiet de croiser des Allemands vengeurs ou désespérés sur les routes, ou qu'on lui prenne son lourd manuscrit, dont il avait fait un pesant ballot d'environ 10 kg de papiers d'emballage et de cordage de fortune. Après les premiers kilomètres assez dégagés, à évoluer prudemment par peur de mine aux abords de Stalag VIII-C, ils atteignent une forêt un peu plus naturelle et dense et s'aventurent parmi quelques sentiers plus évidents. Mais après quelques heures, ils se posent, réalisant que sans carte, rien n'est évident.

Se faisant un camp de fortune en fin de journée, Louis, André et Paul se reposent pour la nuit, lovés les uns contre les autres contre le froid toujours plus présent durant la nuit.

Ils reprennent leur route dès 6h le lendemain, non sans avoir récolté quelques menues baies, des champignons (qui rendent malade Paul durant toute une nuit) et un peu de mousse.

Aucun d'eux n'est assez vif pour parvenir à chasser les écureuils qu'ils perçoivent parfois, et ils croisent peu de faune – bien qu'ils se sentent constamment épiés par ce qu'ils croient être... des loups, pour les avoir entendus hurler au loin la nuit précédente.

Louis, philosophe, rationalise l'info : « Voici 5 ans qu'on passe de loups aux loups... rien ne change finalement, la peur est toujours là. Mais au moins contre ceux-là, je pense qu'on a une chance. »

« Bien dit mon ami », renchérit Paul, « ceux-là, j'en fais mon affaire, et ils ne doivent pas être si dangereux ».

Ses amis le regardèrent, interloqués.

Paul poursuivit : « Avec tous ces champs de milliers de macchabés a semi enterrés un peu partout, les loups pullulent, certes, mais ils doivent manquer de rien : on est préservés du fait que, c'est triste à dire, mais ils mangent sûrement déjà à leur faim ! »

Ses deux amis hochèrent la tête en silence, mais André rétorqua : « Moi, je n'en suis pas si sûr. Les loups préféreront toujours des proies fraîches, non ? »

Paul sortit alors de sa botte de fortune, une sorte d'opinel maison, une lame ficelée contre un petit manche de bois, qu'il avait troqué en camp contre un vêtement et il lâcha tout simplement : « Je suis prêt, nous verrons bien ! »

Leur voyage recommence donc, encore, sous un soleil de plomb. Les journées deviennent arides, autant que les nuits sont froides. Ils n'ont que les vêtements qu'ils portent, quelques vivres glanés dans les réserves abandonnées du camp, et une carte sommaire griffonnée par un prisonnier polonais. Louis, malgré sa fatigue, prend naturellement le rôle de leader.

Les premières heures du matin sont les plus dures. Leurs corps, affaiblis par des années de malnutrition et de travaux forcés, peinent à supporter la marche. Louis se sent de plus en plus fiévreux. Ils doivent ralentir, faire des pauses fréquentes. André partage ses maigres rations avec Louis, se privant lui-même.

Il faut qu'ils se rendent tous jusqu'en France, et son manuscrit, lourd d'un bon cinq kilos, il ne veut le confier à personne, alors c'est une charge et un effort de plus pour Louis... Paul en a bien conscience.

Heureusement, au deuxième jour, ils tombent sur les corps de deux soldats, morts depuis peu, dans le bois... Paul qui leur fait les poches et vide leur besace, sans trop de poser de questions sur le pourquoi du comment ils sont arrivés là, trouvent 5 rations de repas, deux petits bocaux de miel et une grosse miche de pain noir, une trouvaille inespérée pour eux. Il était temps, Louis parvient à se refaire une petite santé et reprend la route ragaillardisé le lendemain.

Ils traversent, non loin de villages en ruines et de champs dévastés, des bosquets puis forêts de plus en plus denses. L'Europe qu'ils découvrent est un continent blessé, à l'image de leurs propres corps meurtris. Parfois, ils croisent d'autres groupes de prisonniers libérés, échangeant des informations sur les routes sûres, les endroits où trouver de l'aide.

Les Ombres de la Forêt

Le lendemain, le crépuscule enveloppant la forêt silésienne d'un voile bleuté, leurs trois silhouettes faméliques se faufilent entre les arbres, errant depuis maintenant presque 4 jours dans ce labyrinthe vert et hostile.

André lève les yeux vers le ciel qui s'assombrit. "Encore quelques heures," murmure-t-il, "et nous pourrons nous orienter."

Paul grommelle en s'arrêtant un instant, frottant ses pieds meurtris. Leurs chaussures, usées par des années de captivité, n'ont pas résisté aux premiers jours de marche. Il les rafistole, mais désormais, ils avancent avec des bouts de pied à l'air, les trous de leurs semelles comblés de morceaux d'écorce offrant une protection improvisée mais dérisoire contre le sol rocailleux.

Louis, dont la fièvre revient peu à peu surtout le soir, replace péniblement le lourd paquet de son manuscrit sous son bras. Depuis une heure il fredonne doucement une chanson de son village natal pour se donner du courage, car il se sent manquer de force et tituber. Sa voix, à peine audible, apporte un brin de réconfort dans l'obscurité grandissante. Les autres l'écoutent en silence, perdus dans leurs propres souvenirs de la France.

Soudain, une quinte de toux brise la quiétude du crépuscule. Louis se tait et s'effondre contre un arbre, secoué par des spasmes violents. André se précipite à ses côtés, inquiet.

"Ça va aller, mon vieux," murmure-t-il en posant une main sur le front brûlant de Louis. "On va bientôt faire une pause."

Louis hoche faiblement la tête, serrant contre sa poitrine son paquet enveloppé dans un morceau de toile cirée. Son manuscrit, son trésor, l'œuvre de toute sa courte vie, écrite en secret pendant ces si longues nuits de captivité. "Il faut... il faut que je rentre," balbutie-t-il entre deux quintes de toux. "Pour que tout ça ait un sens..."

La nuit tombe complètement. Le froid s'intensifie, mordant cruellement leur chair à travers leurs vêtements en lambeaux. André scrute le ciel, cherchant l'étoile Polaire. "Par-là," indique-t-il d'un geste las. "Toujours vers l'ouest."

Ils reprennent leur marche, Louis soutenu par Paul et André. Chaque pas est une torture, chaque respiration un combat contre l'air glacial. Alors ils s'arrêtent pour dormir, se collant pour se tenir chaud. Ils n'ont pas le choix, demain in faudra repartir, ils sont poussés par un espoir fou de revoir un jour les côtes de la France.

Le lendemain, au fil des heures, leur progression ralentit. La faim les tenaille constamment. Marcel parvient parfois à dénicher quelques baies ou racines comestibles, mais ce n'est jamais suffisant. Louis s'affaiblit de plus en plus, sa fièvre montant dangereusement. André s'arrête à chaque ruisseau pour refroidir son front avec un vieux linge. Mais le soir-même, alors qu'ils se sont arrêtés pour un maigre repos, Louis commence à délirer. "Les chevaux," murmure-t-il, les yeux vitreux. "Entendez-vous les chevaux ? Ils arrivent... la cavalerie..."

Paul échange un regard inquiet avec André. La santé de Louis décline rapidement, et ils sont encore loin de la frontière. Mais l'abandonner est impensable. Ils sont plus que des compagnons d'infortune maintenant ; ils sont frères.

Au matin, ils reprennent leur route, Louis à moitié porté par ses camarades. Son manuscrit, qu'il refuse de lâcher même dans son délire, devient un symbole de leur détermination collective. Ce n'est plus seulement l'œuvre d'un homme, mais le témoignage de leur calvaire, de leur résistance, de leur humanité préservée envers et contre tout.

Dans cette épreuve, Paul se révèle précieux. Son instinct de survie affûté par des années de "système D" dans le camp leur permet de trouver de la nourriture, parfois ce sont des insectes, d'autres des champignons.

Un soir, alors qu'ils se reposent près d'un ruisseau, André sort son fameux petit harmonica porte-bonheur de sa poche. Les notes hésitantes de "La Marseillaise" s'élèvent dans l'air du soir. Louis sent les larmes lui monter aux yeux. Pour la première fois depuis leur départ, il pense à Élise, à ses enfants. Vont-ils le reconnaître ? Lui-même se reconnaît-il encore ?

Leur périple les mène à travers une campagne polonaise dévastée. Chaque jour est une lutte contre la fatigue, la faim, et le désespoir qui menace parfois de les submerger.

Un matin, alors qu'ils franchissent un ruisseau, Louis s'effondre. Sa fièvre a empiré. Paul et André construisent alors un brancard en forme de traineau de fortune avec des branches, des lacets et des morceaux de leur linge de corps. Ils le tirent à tour de rôle, refusant d'abandonner l'un des leurs si près du but.

Enfin, après des heures de marche, ils atteignent un promontoire qui donne vue sur la vallée, alors que l'obscurité descend sur les forêts de Silésie, enveloppant Louis, Paul et André dans un manteau d'obscurité oppressante. Libérés depuis à peine 6 jours du Stalag VIII-C, ils avançaient péniblement, leurs corps décharnés luttant contre l'épuisement et la faim.

Louis serre toujours contre sa poitrine le précieux manuscrit, fruit de leurs années de captivité. Ce recueil de notes, souvenirs et dessins, devenu leur bien commun, leur raison de vivre, André le considère comme un trésor.

"On doit le ramener en France," murmura-t-il, "pour que Louis réalise son rêve, et pour que le monde sache ce qui nous a tenu en vie." Paul acquiesce. Il est le plus robuste des trois, et il ouvre la marche, tirant le brancard, scrutant les ombres.

Par moment, Louis reprend conscience, s'excusant auprès de ses camarades d'être un fardeau. André ferme la marche, jetant constamment des regards inquiets par-dessus son épaule. La paranoïa les ronge tous car ils ignorent sur qui ils peuvent tomber alors qu'ils approchent d'un hameau. Chaque craquement de branche les fait donc sursauter.

"Vous avez entendu ça ?" chuchota André, s'arrêtant brusquement. Un hurlement lointain déchira le silence de la nuit.

"Des loups," souffla Paul, le visage blême. "Il faut accélérer."

Ils pressèrent le pas, Louis décidant de marcher un peu, car même en titubant et trébuchant sur les racines, même en s'écorchant aux branches basses, ils vont bien plus vite ainsi. La peur leur donne des ailes, mais leurs corps affaiblis par des années de privations peinent à suivre.

Soudain, un coup de feu retentit, les figeant sur place. "À terre !" cria Paul. Ils se jettent dans les fougères, le cœur battant à tout rompre.

"Des Allemands ?" demanda Louis, la voix tremblante. "Ou des Russes," répondit André. "Ils tirent souvent sur tout ce qui bouge."

Ils restèrent immobiles, osant à peine respirer. Les minutes s'égrenaient, interminables. Finalement, Paul fit signe d'avancer. "On ne peut pas rester là. Les loups..."

À peine avaient-ils repris leur marche qu'un grognement les figea. Deux yeux jaunes brillaient dans l'obscurité. Puis quatre. Puis six.

"Ils nous ont encerclés," murmura André, la panique dans la voix.

Louis serra le manuscrit plus fort. Paul ramassa une grosse branche. "On va faire un feu. C'est notre seule chance."

Avec des gestes frénétiques, ils rassemblèrent des brindilles, des feuilles sèches. André frotta désespérément sa pierre de briquet avec un bout de papier vierge dépassant du manuscrit, troqué à grand cout autrefois. L'étincelle jaillit au moment où le premier loup s'avançait.

Les flammes grandissent, formant un cercle protecteur autour des trois hommes. Les loups rôdent à la limite de la lumière, grognant, mais n'osant pas s'approcher.

La nuit fut un cauchemar éveillé. À tour de rôle, ils alimentaient le feu, luttant contre le sommeil, sursautant au moindre bruit. L'aube les trouva hagards, les yeux rougis, mais vivants.

Comme par miracle, les loups s'étaient retirés. Mais leur répit fut de courte durée. Des voix s'élevèrent au loin, parlant allemand.

"Vite," souffla Paul, "il faut bouger."

Ils éteignirent rapidement le feu et s'enfoncèrent dans les bois, le cœur battant. La fatigue pesait sur leurs membres comme du plomb, mais la peur les poussait en avant.

Midi les trouva au bord d'une rivière tumultueuse. "On ne peut pas la traverser," dit André, désespéré.

Louis regarda le manuscrit, puis la rivière. "On n'a pas le choix. Il faut continuer."

Paul trouva un tronc à moitié immergé. "On va s'en servir comme radeau."

Avec l'énergie du désespoir, ils poussèrent le tronc dans le courant et s'y accrochèrent. L'eau glacée leur coupa le souffle. Louis tenait le manuscrit au-dessus de sa tête, déterminé à le garder sec.

Le courant les emporta, les projetant contre des rochers. André faillit lâcher prise, mais Paul le retint au dernier moment.

Quand ils atteignirent enfin l'autre rive, ils étaient meurtris, gelés, mais toujours ensemble. Et le manuscrit était intact.

"Regardez," dit soudain Paul, pointant vers l'ouest. Au loin, on distinguait une route. Et sur cette route, des véhicules avec ce qui ressemblait à drapeaux américains. Les trois hommes se regardèrent, n'osant y croire. Mais très vite, ils changèrent d'avis : au loin, un des soldats, s'affairait à changer le drapeau, y mettant le feu... Ils virent un des trois hommes tirer soudain un coup de feu sur un autre, qui s'effondra immédiatement. « Comment ont-ils mis la main sur un convoi américain? » demanda André. « Mieux vaut attendre encore un peu, les routes comme les bois ne sont toujours pas sûrs, on ne sait jamais sur qui on va tomber », lâcha péniblement Louis. Les compères se remirent alors en chemin, décidant de continuer de couper à travers bois... plus près des loups qui se tiennent là dans l'ombre, mais qui, au final, sont moins à craindre que les hommes.

CHAPITRE 25 : AUX LOUPS

Après une semaine à errer, nos trois hommes ne ressentent plus du tout l'euphorie de la libération, qui s'est vite dissipée face à la dure réalité de leur situation : s'ils étaient bel et libres maintenant, ils sont aussi complètement perdus au cœur de cette Europe dévastée, où plus personne ne sait qui est ennemi, qui est allié, ni sur qui il va tomber... Le désespoir et la pénurie ambiants étaient finalement plus à craindre qu'un ennemi à vos côtés.

Le petit groupe avançait péniblement sur les routes défoncées de Silésie. Si Louis, Paul et André n'avaient pour seuls biens que les haillons sur leurs dos et quelques vivres volés dans les réserves abandonnées du camp au début de leur périple, sans compter, bien sûr, leur précieux manuscrit de « Compagnon de Labour », désormais seul le manuscrit demeurerait. Les chaussures tombaient désormais en lambeaux, Paul avait perdu, la droite, et quant aux chaussettes, de pauvres morceaux de tissus en faisaient office pour protéger les pieds des plaies inévitables...

Les derniers jours avaient été plus difficiles encore que la vie au camp. Habitué à la routine de Stalag VIII-C, leurs corps affaiblis peinaient à supporter la marche incessante. Louis toussait sans arrêt. Paul partageait ses maigres rations, quelques trouvailles de baies ou d'insectes trouvés en forêt avec lui, inquiet pour sa santé fragile.

Septembre arrivait, alors le froid commençait à se faire sentir. Les nuits devenant plus glaciales, et les hommes se serraient les uns contre les autres pour garder un semblant de chaleur durant les pénibles heures, même de repos. Paul, toujours ingénieux, fabriqua des chaussures de fortune avec du bois et des bouts de tissu récupérés dans les ruines des villages qu'ils traversaient.

Parfois la nuit, un hurlement proche les réveillait. "Ces loups...", murmurait André, le visage blême. Tout ce chaos avait enhardi ces prédateurs, qui n'hésitaient plus à s'approcher près d'eux malgré leur feu.

Durant cette deuxième *Nuit des Loups*, ils ne dormirent que d'un œil, à tour de rôle. Et tandis qu'ils se relevèrent de leur couchage, ils les virent traversant la forêt moins dense face à eux. Prenant des brandons dans la braise, Paul se leva. La meute de loups affamés les encerclait lentement. André aussi, saisit un bâton, Et Louis brandit une pierre. Comme Louis était trop faible pour se défendre, il fut placé au centre de leur groupe.

« Venez mes jolis! » leur cria Paul, faisant reculer un grand loup noir en tête. Mais l'animal avait du front. Il revint à la charge. Alors, Paul ayant saisi son canif de fortune, il se jeta vers le premier loup, qui était entouré des autres.

Le combat qui s'ensuivit fut brutal et désespéré. Les hommes, puisant dans des réserves d'énergie qu'ils ignoraient posséder, se battirent avec la férocité que donne l'instinct de survie. Louis, bien réveillé, les frappait de sa pierre, André hurlait pour effrayer les bêtes, Paul lançait son couteau dans toutes les directions, les lacérant avec précision.

Soudain, Louis s'effondra, victime d'une violente quinte de toux. Un loup, voyant une proie facile, bondit. Sans réfléchir, Paul se jeta entre la bête et son jeune ami. Les crocs du loup s'enfoncèrent dans son bras, il hurla. Mais Paul tint bon, frappant l'animal de toutes ses forces, qui finit par s'effondrer puis fuir en glapissant et en boitant, vers d'autres loups restés à distants.

Après ce qui sembla une éternité, la meute battit en retraite. Les hommes, haletants et ensanglantés, restèrent un moment immobile, peinant à croire qu'ils avaient survécu.

Paul, malgré sa blessure, insista pour reprendre la route immédiatement. La peur d'une nouvelle attaque leur donna des ailes, et ils marchèrent toute la nuit.

CHAPITRE 26 : LE MANUSCRIT

L'attaque des loups les avait amenés à changer leur plan; de toute façon, Louis ne tenait plus, ils étaient plus qu'affamés, les trouvaies dans les bois restant peu nourrissantes, sauf cet écureuil que Paul avait réussi à tuer, vider de son opinel puis cuire. Un festin quand on savait d'où il venait... mais un festin de 200 grammes pour 3.

Ils dormirent bien, la nuit de l'Écureuil. Cependant au matin, Louis qui semblait au départ mieux, s'effondra soudain pour de bon après une quinte de toux beaucoup plus violente que les autres, qui le poussa à gémir et à tomber au sol en se tenant les cotes. Puis, plus de réaction. Ils eurent beau le secouer, il ne reprenait pas ses esprits. Une fois, deux fois, trois fois. Il ne réagissait plus du tout et semblait inconscient, comme plongé dans un profond coma.

Ses compagnons, eux-mêmes épuisés, réalisèrent enfin qu'ils ne pouvaient plus trainer ainsi leur compagnon, car même s'il ne pesait sans doute même plus 60 kilos malgré sa large carrure, s'ils voulaient aller vite chercher du secours, ils devaient précipiter leur avancée pour revenir le sauver, quitte à se séparer chacun dans une direction. Ils iraient chercher de l'aide, cette aide fut-elle celle des russes ou des polonais, plus rien d'autre ne leur importait que de trouver une façon d'offrir un lit, des soins à leur ami malade.

Ils décident donc, la mort dans l'âme, de le laisser se reposer là en attendant de trouver du secours et ils continuent à travers bois, après lui avoir trouvé, non loin d'un petit surplomb sur une rivière, une sorte de petite concavité contre le tronc d'un vieil arbre, où il repose, allongé et tremblant, sur son manuscrit.

Ils doivent faire vite et revenir avant le crépuscule. La nuit d'avant, ils savaient qu'autour d'eux ça rodait. Car les loups, eux aussi, errent sur les routes. Ainsi, André et Paul disparaissent. Ils ont posé un de leur dernier vêtement de trop sur le corps émacié de Louis, recouvert ses mains, mis quelques pieux autour de lui, comme pour lui créer un rempart contre d'éventuels animaux sauvages. Au dernier moment, Paul décide d'offrir à son ami Louis le seul cadeau dont il dispose, un tout petit pot de miel, pour soigner la plaie sur un de ces pieds. Il hésite, puis lui laisse le petit pot, après avoir mis quelques morceaux de miel sur les lèvres gercés de son ami inconscient. « Mange mon vieux, c'est peu mais en attendant qu'on revienne. Parce qu'on va revenir tu sais! C'est promis! Avec du secours, des médicaments. Tiens bon, Louis mon ami! » Les deux grands gaillards, un peu honteux de le laisser ainsi, partent d'un pas lourd. Mais la nuit venue, ils ne sont pas reparus. C'est ainsi que, aux alentours de 4 heures du matin, frigorifié par le froid et ne ressentait plus sa main qui flottait dans l'eau froide depuis des heures, que Louis reprend ses esprits, sentant une étrange chaleur se dégager de son pied. Il ouvre les yeux. Soudain tétanisé, il voulut hurler mais ne le put pas : un grand loup mince et gris, ayant sursauté et reculé vivement. Il le regardait à seulement un mètre de lui, le corps raide et figé, ses yeux jaunes inexpressifs, le toisant de haut tandis que sa truffe s'anime encore stimulée par ce fumet qui lui plait.

Louis réalisa à son pied mouillé, dont il ne recevait aucun signal nerveux de douleur, seule information à laquelle il s'attendrait pourtant en telle situation, que le loup ne l'avait ni mordu ni blessé... il le léchait!

Le loup restait impassible, pris entre deux instincts.

Louis tendit la main vers son pied, ce qui fit reculer encore le loup. Il toucha sur ses orteils nus, quelque chose de grumeleux, comme une matière humide, gluante.

« Du sang coagulé ? » se dit-il en panique. Pourtant ses doigts à sa bouche il fut soudain très surpris de ce qu'il goutait la : du miel!

Louis laissa échapper un rire nerveux.

Le loup qui s'occupait jusqu'ici à lécher son pied enduit du miel couvrant ses blessures, réalisa soudain à ce rire humain, sa délicate situation, tandis que l'homme reprenait ses esprits et commençait à tousser. Le loup recula encore. Louis parvint enfin à crier d'une voix rauque, maladroite, presque inhumaine: « Vat-en! ». Et le loup détala.

Il était sauvé! Louis ne comprenant rien à sa curieuse situation, essaya de bouger mais ses jambes étaient tétanisées par le froid. Chaque mouvement n'était que souffrance. Cependant, il sentit encore dans l'air l'odeur fauve de l'animal et n'écoutant que son courage, il décida de se relever brusquement dans un ultime effort : il fallait absolument bouger pour survivre.

« Où sont mes amis? Paul et André! » tenta-t-il de crier avant de tousser si douloureusement de nouveau. À la limite de la déchirure pulmonaire, Louis ne comprenait rien : Pourquoi était-il seul ici? L'avaient-ils abandonné? Alors qu'il se relevait titubant, il réalise soudain que son corps étant encastré sur quelque chose de compact et de tiède : son manuscrit.

Réalisant soudain toute son histoire et la détresse de sa situation, il s'empressa de vouloir le soulever. Im-pos-si-ble. Ses bras ne répondaient pas non plus, les doigts de sa main gauche, trempée et gonflée par l'immersion prolongée dans l'eau, étaient engourdis et bleus et ne bougeaient plus. Il gémit et tente encore une fois de soulever le manuscrit de quelques dix kilos.

Cela lui arracha un cri rauque et une autre interminable quinte de toux débuta.

Il se lamenta, se tenant les cotes, à bout de souffle sans doute du fait de ses cotes fêlées par ses quintes il tituba un peu plus loin sur le chemin.

Louis se sentait désespéré, au bout de ce qu'un homme peut humainement supporter de souffrance, d'abandon, de pénurie, de malnutrition, de solitude et de désespoir. Se fâchant de sa vie misérable, s'acharnant à vouloir porter le manuscrit et parvenir à se relever, il pleurait. Il pleurait sa vie, Élise perdue au loin et enceinte 5 ans plus tôt, cette maudite guerre, tous ces morts, ces horreurs, cette inhumanité et ses tortures mentales et physiques continues qui étaient son lot depuis tant d'années. Désespéré, il se laissa tomber, réalisant que cette fois c'était bel et bien la fin pour lui...

Il pleura bien longtemps encore, puisqu'il était seul. Jusqu'à ce que plus une seule larme ne sorte. Il regarda alors son manuscrit et comprit. « je dois lâcher prise, c'est tout, c'est fini, c'est là qu'on se sépare. C'est mon rêve ou ma vie ». Dans un ultime effort, plaçant un doigt sur le paquetage de papiers d'emballage et de ficelles usées qu'il embrassa, enfin, il s'éloigna péniblement du manuscrit.

« On a essayé... » marmonna-t-il entre ses dents tout en prenant appui sur chaque tronc près de lui, pour s'éloigner de quelques pas. Un pas, dix pas puis trente. Soudain, aveuglé par l'ivresse de la fièvre et l'obscurité aidant, il percuta une souche et bascula en contre bas vers la rivière qui dévalait vers la vallée. Louis heurta une souche et roula, roula encore et encore. Et après une éternité, dans sa chute, le corps de nouveau à moitié dans l'eau, il ne bougea plus, las et inerte en bas du sentier. La fin pour lui. Pour son manuscrit. Une vie perdue... « Tant de lectures encore à faire... et toi, mon manuscrit, est-ce que quelqu'un te trouvera ? », se dit-il en ultime pensée, avant de sombrer dans l'obscurité, corps et âme, en plein cœur de la nuit.

L'aube se levait sur la clairière silencieuse, quelque part dans les forêts de Silésie. Avec le bruissement d'un ruisseau est le seul son qui brise le silence pesant. C'est là, partiellement immergé dans l'eau glacée, que gisait Louis, son corps émacié secoué de tremblements imperceptibles.

Paul et André, ses compagnons d'infortune, le découvrent avec horreur. Leurs visages, déjà marqués par des années de captivité et des semaines d'errance, se décomposèrent davantage alors qu'ils constatèrent que certaines extrémités de ses membres étaient noires, et son bras flottait dans un axe étrange dans le ruisseau.

"Louis !" cria Jean, se précipitant dans l'eau froide.

Ils le tirèrent sur la berge, leurs mains tremblantes cherchant un pouls. Il est là, faible, irrégulier, mais présent. Un fil ténu qui le rattache encore à la vie.

"Son manuscrit," murmure Pierre, scrutant les alentours. "Il ne s'en séparait jamais!"

Mais le précieux document, témoin de leurs années de souffrance, avait disparu. Rien alentour. Emporté par les eaux ou perdu dans leur fuite éperdue à travers la forêt, nul ne le savait, mais bien que cela les consternait de faire un tel constat, l'urgence était la vie de leur ami.

Avec une force qu'ils ne pensaient plus posséder, ils portèrent Louis à deux. La marche qui suivit fut un long calvaire. Chaque pas est une torture, chaque respiration un combat. Mais ils avancèrent, portés par un dernier sursaut d'espoir et de fraternité.

Après des heures qui semblent une éternité, ils rejoignirent enfin les tentes blanches d'u camp de la Croix-Rouge que Paul avait heureusement trouvé à 7 kilomètres de là. Leurs cris rauques attirèrent l'attention des infirmières qui se précipitèrent à leur rencontre.

"S'il vous plaît," haleta André, ses dernières forces l'abandonnant.

"Notre ami... il est..."

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase. On leur arracha doucement Louis des bras, l'emmenant rapidement vers une tente médicale.

Les heures qui suivent sont floues. André et Paul sont eux aussi pris en charge, nourris, soignés. Mais leurs pensées ne quittent pas leur camarade.

Finalement, une infirmière s'approche, son visage grave.

"Votre ami est vivant," annonce-t-elle doucement. "Mais son état est critique. La pneumonie, la malnutrition, l'hypothermie... des côtes et un bras brisé, il manque même de sang et est si déshydraté, son corps a subi tant d'épreuves qu'on ne peut plus rien vous promettre."

Dans la tente médicale, Louis reposait, blanc et méconnaissable sous des bandages et un masque à oxygène. Son souffle, à peine perceptible ne bougeait même pas son visage d'une pâleur mortelle.

André s'assit à son chevet, prenant délicatement la main de son ami.

"Louis," murmure-t-il, "tu dois te battre. Ton histoire, notre histoire, doit être racontée. Même si le manuscrit est perdu, ta mémoire, elle, est intacte. On le réécrira, ne t'inquiète pas, le monde va mieux et commence à être libéré de partout. Il y a de l'espoir! » Il pleurait en prononçant ses mots. « Tu dois vivre pour témoigner », conclut-il, restant, hébété, à regarder son ami.

CHAPITRE 27 : CAMPS DE FORTUNE

Après avoir retrouvé Louis quasi mort en forêt, à moitié nu dans ce ruisseau, son manuscrit est demeuré introuvable, bien que ses amis l'aient cherché partout. Comme Louis avait été amené à un camp de la Croix rouge à environ 8 kilomètres de là, pour ainsi dire sans pouls, son cœur battant à peine perceptiblement, les perspectives étaient sombres.

Ses amis tentèrent pourtant le tout pour le tout et après avoir vainement recherché le manuscrit pendant deux jours, ils se résignèrent. Ils rentreraient en France sans son texte, et puisque Arthur avait lui-même péri au retour dans l'explosion de ce train, tout leur travail avait échoué. Ils allaient du moins ramener Louis à sa femme, c'était la promesse qu'ils s'étaient faite.

Resté inconscient plus de deux semaines, son pronostic vital sérieusement engagé, maigrissime, un orteil gelé désormais amputé et avec plusieurs côtes cassées, Louis n'était plus que l'ombre d'une carcasse quand il rouvrit les yeux enfin, un mardi très tôt le matin.

C'est un son familier qui le réveille soudain et le surpris : de la musique ! Une voix enjouée... une radio ! Il était si faible qu'il n'envisagea pas de parler. À vrai dire il n'aurait dit qu'un seul mot : manuscrit...

Mais il retomba évanouit en voulant bouger son bras ; la douleur si intense, l'assomma immédiatement. Louis repartit pour une semaine d'inconscience et de soins, heureusement enfin fourni en pénicilline.

Pendant ce temps, il fut transféré deux fois entre des camps de fortune, porté par ses amis en quête de meilleurs médicaments, et soigné en relais par les infirmières polonaises, suisses puis françaises.

Les jours passant, oscillant entre espoir et désespoir, Louis commençait à retrouver du mieux, rester un peu plus conscient, et son corps fragile s'accrochant à la vie avec une ténacité qui impressionnait même les médecins les plus aguerris, il survécut.

CHAPITRE 28 : RETROUVAILLES

Une semaine après leur arrivée au dernier camp de fortune, désormais situé aux abords immédiats de la frontière française, alors que le soleil se couchait sur une journée particulièrement difficile pour ses amis qui avaient dû apprendre certaines pénibles nouvelles aux veuves de leurs camarades tombés au camp, Louis ouvre enfin les yeux.

Le regard de Louis est confus, perdu, mais vivant. Ses lèvres gercées s'entrouvrent, formant des mots sans son.

André se penche, tendant l'oreille tout près de la bouche de son ami. Il l'entend murmurer :

"Pardon... les gars... Le... manuscrit..." souffle Louis d'une voix à peine audible.

André sent les larmes lui monter aux yeux.

"Ne t'inquiète pas pour ça maintenant," dit-il doucement.

"Tu es vivant, c'est tout ce qui compte. Nous écrivons à nouveau notre histoire, ensemble."

Un faible sourire se dessine sur le visage émacié de Louis. Ses yeux se referment, mais cette fois-ci, c'est dans un sommeil paisible, réparateur. Il se rendort pour quelques jours à nouveau.

Dehors, le soleil se lève sur un nouveau jour. Pour Louis et ses compagnons, une fois la frontière passée, à force de suivre les convois humanitaires et ferroviaires, ils gardent un espoir profond, car les choses enfin, tournent en leur faveur. C'est plus qu'une aube nouvelle. C'est la promesse d'un retour à la vie, d'un voyage vers la guérison, vers leur famille, et l'émergence de leur histoire qui, malgré tout, sera racontée. Les jours passent, ils escortent Louis, toujours en civière d'un campement à l'autre dans l'espoir de se rapprocher peu à peu de la France... Car il se sont fait une promesse.

Le chemin sera sans doute long, mais ils le parcourront ensemble, portés par cette fraternité forgée dans les ténèbres de la captivité et la lumière de la liberté retrouvée, ils escorteront Louis jusqu'à sa femme, jusqu'en France, jusqu'à chez eux, ou pour André comme pour Paul, peu de gens les attendent. Ils préfèrent rester là et aider, et tenter de rapprocher Louis souvent opportuniste, lors de chaque convoi en partance vers l'ouest. Voici déjà 3 convois qu'ils enchainent et quand Louis semble nécessiter plus de soins, ils restent quelques jours de plus, avant de repartir, le portant en civière, de campements en campements. Une fraternité telle qu'elle n'existe plus. Et en avant, toujours plus loin, vers l'ouest.

Le soleil de juin baigne d'une douce lumière la petite ville vosgienne où la Croix-Rouge a installé un camp de transit pour les prisonniers rapatriés.

Avertie par télégramme deux jours avant, le temps d'organiser la gestion de la ferme et la surveillance des enfants, mais aussi d'emprunter de quoi pouvoir se rendre au maire, toujours reconnaissant, Élise s'est précipitée pour le retrouver.

Elle ne pense plus, ne dort plus, elle ne veut que sentir sa main, croiser son regard. Elle ne sait pas grand-chose, une adresse seulement, celle d'un camp de la Croix Rouge. Elle n'ose s'attendre au pire, elle garde foi : « Il est en vie... quelle joie. Quel soulagement! Et pour le reste, on survivra et on s'adaptera comme on l'a toujours fait. Nous verrons bien » se répète-t-elle.

Élise n'est pas naïve, elle ne l'a jamais été, une qualité que lui a toujours reconnu Louis, touché autrefois par sa franche authenticité, pragmatique, raisonnable et honnête. Élise les a tous vu, dans les rues, sur les quais, ces soldats mutilés, défigurés ou cul-de jatte surgissant de partout, par centaines, par milliers. Certains ont même définitivement perdu tout esprit et errent en marmonnant ou en hurlant.

Elle descend du train, le cœur battant à tout rompre. Ses yeux scrutent anxieusement les alentours, cherchant des indications.

Elle est resplendissante dans sa robe du dimanche, un chapeau élégant posé sur ses cheveux soigneusement coiffés. Entre ses mains gantées, elle serre nerveusement un petit mouchoir en dentelle, seul signe visible de son agitation intérieure.

Une infirmière la guide à travers le dédale de tentes blanches. "Il est encore faible," prévient-elle doucement. "Le choc pourrait être... important."

Élise hoche la tête, incapable de parler. Cinq ans. Cinq longues années d'attente, d'espoir, de désespoir, et maintenant... cet instant.

Elles s'arrêtent devant une tente. L'infirmière écarte le rabat, laissant Élise entrer seule.

Louis, ne s'est réveillé définitivement qu'après plus de 3 semaines de délires, après l'épisode du loup, du miel, du ruisseau et l'heureux secours que lui auront porté Paul et André. Il perd parfois encore conscience, ses poumons ayant été très sévèrement atteints. Mais il se sent plus fort, plus clair et ce jour-là on lui a annoncé une surprise.

« Sorti d'affaire? » se surprend-il à penser. Je suis encore en vie ?

Il ricane en lui-même surpris. Il se redresse, car il entend que ça s'agite près de lui. Une infirmière passe devant lui, entre les voiles il l'aperçoit et la hèle : « Auriez-vous l'amabilité de m'aider à mettre au moins la manche de ce veston, infirmière? On m'a dit de me faire beau, que je recevrais de la visite aujourd'hui. » La vieille dame sourit et l'aide en retour.

« Vous voilà tout beau. Je sais que votre visite est arrivée, je suis heureuse pour vous Monsieur Louis », murmure l'infirmière, la voix emprunte d'un fort accent vosgien qui fait beaucoup de bien au cœur de Louis.

Le contraste entre la lumière extérieure et la pénombre de la tente l'aveugle un instant. Puis elle le voit. Allongé sur un lit de camp, le visage émacié, le bras droit dans le plâtre, un pied bandé. Son Louis.

Elle s'approche à pas feutrés, retenant son souffle. Louis a les yeux fermés, sa poitrine se soulevant faiblement au rythme de sa respiration. Élise s'assied doucement sur le bord du lit, ses yeux ne quittant pas le visage de son mari. "Louis," murmure-t-elle, sa voix tremblante d'émotion.

Les paupières de Louis frémissent, puis s'ouvrent lentement. Son regard est d'abord confus, perdu. Il fixe Élise sans la voir vraiment.

"Louis, mon amour," répète Élise, prenant délicatement sa main valide dans la sienne. "C'est moi, Élise. Je suis là."

Une lueur de reconnaissance s'allume enfin dans les yeux de Louis. Il cligne plusieurs fois des paupières, comme s'il n'en croyait pas sa vue.

"É... Élise ?" Sa voix est rauque, à peine audible. "Est-ce... est-ce vraiment toi ?"

Élise ne peut retenir ses larmes plus longtemps. Elles coulent librement sur ses joues alors qu'elle hoche la tête, incapable de parler.

Louis lève une main tremblante, touchant le visage d'Élise comme pour s'assurer qu'elle est réelle. Puis, soudain, son visage se contracte et il éclate en sanglots.

"Oh, Élise," pleure-t-il, "j'ai cru... j'ai cru que je ne te reverrais jamais."

Élise se penche, enlaçant doucement son mari, prenant garde à ne pas heurter ses blessures. Leurs larmes se mêlent, cinq ans de séparation, de souffrance et d'espoir s'écoulant enfin.

"Je suis là maintenant," murmure Élise entre deux sanglots. "Je suis là et on ne se quittera plus jamais."

Ils restent ainsi enlacés, perdus dans leurs retrouvailles, le monde extérieur momentanément oublié. Louis respire le parfum familier d'Élise, s'émerveillant de la douceur de sa peau. Élise caresse tendrement les cheveux de Louis, grisonnants maintenant, marqués par les épreuves endurées.

Petit à petit, leurs larmes se tarissent. Louis se recule légèrement, contemplant le visage de sa femme.

"Tu es toujours aussi belle," murmure-t-il avec un faible sourire.

Élise rit doucement, essuyant ses larmes avec son mouchoir. "Et toi, tu es toujours aussi charmeur," répond-elle, son cœur débordant d'amour et de gratitude, devant la pauvre carcasse de son mari décharné, hagard, les membres bandés, la peau blafarde.

Louis baisse les yeux vers son corps meurtri, son pied bandé. "Je... je ne suis plus le même homme," dit-il, une note de tristesse dans la voix. « et ce que l'on voit, ce ne sont pas les pires blessures », lâche-t-il enfin, après un moment d'hésitation.

Pour Arthur et André qui assistent à la scène, c'en est trop et ils décident de s'éclipser discrètement, émus aux larmes eux aussi.

Élise prend son visage entre ses mains, le forçant à la regarder. "Tu es mon Louis," dit-elle fermement. "Peu importe ce qui est arrivé, peu importe les cicatrices. Tu es rentré, c'est tout ce qui compte."

Louis hoche la tête, submergé par l'émotion. Il y a tant à dire, tant à raconter, tant à guérir. Mais pour l'instant, ils savourent simplement la présence de l'autre, ce miracle des retrouvailles qu'ils ont tant espéré.

Dehors, la vie du camp continue son cours. Mais dans cette petite tente, le temps s'est arrêté. Élise et Louis sont réunis, enfin. C'est un nouveau chapitre qui commence, un chapitre de guérison, de reconstruction, d'amour renouvelé.

Et tandis que le soleil commence à décliner, baignant la tente d'une lumière dorée, Élise et Louis restent enlacés, leurs cœurs battant à l'unisson, reconnaissants pour ce nouveau départ qui leur est offert.

Hagard et surpris : à son réveil, 3 silhouettes le toisent de haut.

Une plus petite, menue, lui semble si familière. C'est elle. Sa femme. Elle lui tient la main, lui caresse le front, lui dit des mots doux, pleure de joie. Ça y est, il est enfin rendu au paradis de l'enfer sur terre, et tout va mieux : Élise est là!

Fou de joie, incapable de parler, il se contente de gémir, sous le fragile râle de ses poumons blessés.

- « Merci... merci... »

Les amoureux s'enlacent, les larmes dévalant sur leurs joues, reconnaissants à la vie à l'instant, comme si tout allait se résumer, se suffire en ce seul moment, pour contenir toute une vie.

Les minutes semblent une heure. Les doigts s'enlacent, peu importe les douleurs, les fractures, les aiguilles. Un mois de bonheur en seulement quelques minutes. Et soudain, alors qu'entre ses larmes il ajuste sa vue, ses lunettes, oubliées depuis

plusieurs années, ne lui permettant pas de bien distinguer, il reconnaît soudain une voix. Un immense, un très grand bonheur alors le saisit.

Ses amis, silencieux, André et Paul, sont là. La voix tremblante, il hésite, incapable de comprendre et ne sachant plus s'il est en vit ou au paradis. Il essaie de parler, mais seul un grognement sort de sa gorge et une quinte de toux lui déchire la poitrine. Élise se précipite pour le réconforter.

- Oh Louis, ne fais pas d'effort! S'il-te-plait repose toi, tu es encore très faible, et la pneumonie, ta faiblesse, tes blessures et ce pneumothorax ont bien failli t'emporter! Il te faut du repos, rester calme! », lui dit doucement Paul, qui se penche vers lui.

Puis se redressant, il sourit à André qui poursuit, presque en communion d'esprit : « Mais oui, Louis. On lit dans tes pensées! Et on a de bonnes nouvelles pour toi. Mais prends d'abord le temps. Vis l'instant mon ami, vous avez été forts, si braves, courageux et patients, tous les deux... vous devez avoir tant à vous dire! Paul et moi on revient te voir demain avec une surprise. On veut voir tes yeux, ton sourire demain, quand tu sauras.

Louis était perplexe, n'ayant pas vu des hommes enjoués et si heureux depuis... des années. Il n'osa pas parler, se contentant de hocher la tête et de serrer la main d'Élise de toutes ses forces.

« Prends le temps, mon ami pour ta femme, ta famille. Demain on revient pour toi. Même lieu, même heure. Avec une surprise. Une grande surprise pour toi. » lâcha Paul avec un air de mystère entendu qui fit sourire André, avant que tous deux ne s'éclipsent de nouveau.

CHAPITRE 29 : DÉCOUVERTE

La petite chambre d'hôpital baignait dans la lumière dorée du soleil couchant. Louis, encore affaibli mais les yeux brillants d'une nouvelle vigueur, était assis dans son lit, sa main entrelacée avec celle d'Élise. Soudain, la porte s'ouvrit, laissant entrer une silhouette familière que Louis n'aurait jamais cru revoir.

"Arthur ?" s'exclama Louis, incrédule. "Mais... comment... on m'avait dit..."

Arthur, son vieil ami qu'il croyait mort dans un attentat à la bombe d'un train par la Résistance, se tenait là, bien vivant, un large sourire aux lèvres. "Les rumeurs de ma mort ont été grandement exagérées, mon cher Louis," dit-il en s'approchant du lit.

Louis, submergé par l'émotion, ne put que tendre sa main libre vers son ami. Arthur la serra chaleureusement, puis sortit de sa poche un petit objet rectangulaire.

"J'ai pensé que tu aimerais peut-être écouter un peu la radio," dit Arthur avec un sourire énigmatique. "Il paraît qu'il y a des nouvelles intéressantes ces jours-ci."

Intrigué, Louis hocha la tête. Arthur alluma la radio et chercha une fréquence spécifique. Après quelques grésillements, une voix claire emplit la pièce :

"...et maintenant, une nouvelle qui réjouira tous les amateurs de littérature agronomique. Le prestigieux prix Sully-Olivier de Serres, qui est une sorte de « Prix Goncourt Vert » décerné par le Ministère de l'Agriculture, vient d'être décerné à un ouvrage sur la vie rurale aussi inattendu que bouleversant : *Compagnons de Labour* est un manuscrit qui a été écrit dans les conditions les plus difficiles ces dernières années, en camp, par un prisonnier de guerre français en station en Silésie depuis 1940..."

Louis se figea, ses yeux s'écrouillant de stupeur. Élise serra sa main plus fort, retenant son souffle, un immense sourire sur son beau visage aux traits tirés.

"...L'auteur, Louis Desvarences, a réussi à faire parvenir son manuscrit en France grâce à l'aide d'un camarade de camp, qui a maintenu à notre rédaction que c'était grâce à l'entraide des autres prisonniers et de l'entraide qu'il a rencontré sur le chemin de retour de ce vétéran jusqu'en France, qu'il a été en mesure de remettre le manuscrit à l'épouse de l'auteur, persuadée que son mari s'était éteint dans les camps de Silésie. Une histoire incroyable, mais vraie! Et ce témoignage poignant sur la vie rurale française et la résilience humaine que nous vous encourageons à lire sera publié aux éditions Flammarion..."

La voix continuait, mais Louis ne l'entendait plus. Il fixait Arthur, bouche bée, incapable de prononcer un mot.

Arthur sourit, les yeux brillants d'émotion. "Tu te souviens, il y a un an, quand tu m'as confié ton manuscrit avant mon départ ? Eh bien j'ai réussi à le cacher, à le protéger. Et quand je suis enfin rentré en France, j'ai tenu ma promesse. Je l'ai fait lire aux bonnes personnes."

« On te croyait tous morts, Arthur... si tu savais, on nous a rapporté l'explosion de la locomotive de tête... ce train que tu devais prendre à Prague... aucun rescapés... si tu savais ce que ça nous a tous fait vivre, cette annonce...

Entre ses bandages, Louis pleurait d'émotion et de gratitude devant l'étonnant enchaînement des choses.

Arthur, ému, se leva pour s'approcher du visage de son ami...

« Les Allemands m'avaient fait tant d'histoire à cause de ces cartouches de de cigarette, tu te souviens, que Paul avait réussi à m'obtenir avec tant d'efforts, que je n'ai jamais pu sortir du poste de la Kommandantur pour prendre le train à temps ... Merci la vie! Merci Paul! »

D'autres larmes, de joie cette fois, coulaient sur les joues d'Élise, cette fois. Elle enlaça tendrement son mari. "Oh, Louis," murmura-t-elle, "je suis tellement fière de toi."

Louis regardait tour à tour Élise et Arthur, submergé par une vague d'émotions : joie, incrédulité, gratitude. "Je... je ne sais pas quoi dire," balbutia-t-il enfin. "Arthur, tu... tu as risqué ta vie pour mon manuscrit."

Arthur haussa les épaules avec un sourire modeste. "C'était important pour toi, donc c'était important pour moi. Et puis, ton histoire méritait d'être racontée, Louis. Le monde avait besoin de l'entendre."

Pendant un long moment, les trois amis restèrent silencieux, savourant cet instant incroyable. La petite radio continuait de diffuser des nouvelles, mais pour eux, le monde s'était arrêté.

Finalement, Louis prit une profonde inspiration. "Je n'arrive pas à y croire," dit-il doucement. "Après tout ce que nous avons traversé... la captivité, la séparation, la maladie... Et maintenant ça. C'est comme si le destin nous faisait un grand, un immense clin

d'œil."

Paul et André souriait. Arthur, plein d'émotion, de fierté et ne sachant comment les

manifeste à ses vieux compagnons de camp, leur fit une brusque et forte accolade, lui aussi.

« Je n'en reviens pas les gars, ajouta Louis, la voix tremblante. C'est... C'est un... miracle! »

Louis éclata soudain en sanglots; ses amis s'approchèrent, lui touchant le bras, la tête, souriant béats et heureux. Du bonheur enfin. Inespéré et beau à voir.

Élise, très émue elle aussi, et reconnaissante envers les merveilleux compagnons de son mari, dont elle comprenait toute la portée et la loyauté indéfectible soudain, embrassa tendrement le front de son mari.

"C'est plus que ça, mon amour. C'est la récompense de ton courage, de ta persévérance. Tu as gardé espoir même dans les moments les plus sombres, et regarde où cela t'a mené."

Arthur s'assit au bord du lit, prenant son béret entre ses mains, aussi ému qu'agité. "Elle a raison, Louis. Je suis allée directement au siège pour m'assurer moi-même que c'était vrai quand j'ai appris la nouvelle. Ton livre va toucher tous les cœurs, ouvrir des esprits. Tu as transformé ta souffrance en quelque chose de beau et de significatif pour toute l'humanité tu sais."

Louis ferma les yeux un instant, laissant ces paroles pénétrer son âme. Quand il les rouvrit, son regard brillait d'une nouvelle détermination. "Vous avez raison," dit-il. "Et ce n'est que le début. Il y a encore tant à dire, tant à faire. Pourtant, je garderai plutôt pour moi, avec votre accord, toutes les circonstances derrière tout ça..."

Ses amis souriaient, surpris et incrédules.

Élise, très étonnée des premières paroles de son mari après l'annonce de son prix remporté, hésitait : « Mon chéri que veux-tu dire? »

Louis poursuivit, le regard vague.

« Ils ont jugé un livre pour la qualité de son écrit, son contenu et non ses circonstances. Pour une fois dans ma vie, c'est ma plume qui a été appréciée pour elle-même. La plume d'une voix du peuple, la revanche paysanne des moins lettrés. La valeur de nos terres, nos animaux, notre savoir. Si les circonstances derrière lesquelles le manuscrit a été rédigé étaient exposées au grand jour dans tous leurs détails, le manuscrit deviendrait inévitablement... » Louis marqua un arrêt, reprenant sa salive est ses mots. Paul et André, surpris de ces propos, n'osèrent l'interrompre, bien que leurs visages exprimassent de nombreuses questions.

Louis continua : « le manuscrit deviendrait inexorablement le porte-drapeau d'une cause bien plus grande – trop grande pour moi, et qui n'aura plus rien à voir avec mes mots, nos souvenirs, notre savoir, les moments partagés dans notre cercle, ni nos bons compagnons que sont nos chevaux, ou nos enfances préservées loin de ces horreurs de la guerre. Ces chevaux tous tombés avec nous sur le Front Est. Les circonstances de guerre feront de ce manuscrit un symbole et non plus de la littérature... Et pour le moment, je ne veux pas être ni un symbole ni un porte-drapeau. Juste un auteur, apprécié pour sa culture, son écrit et son propos. » ...

Les hommes regardaient leurs pieds, pensifs.

« Vous comprenez les gars... Pour Martin... ». Sa voix se cassa.

Les hommes relevèrent la tête, soudain plus sombres, embarrassés. Paul et André hochaient du chef. Ils comprenaient.

Arthur, lui, ignorait tout de l'allusion faite à Martin, et compris instantanément que le pire était survenu. Son cœur battait plus fort, la colère et la peine se mêlant. Il tenta de surmonter ses émotions et de rester calme, à observer et soutenir silencieusement ses amis, car tous comprenaient à demi-mot la modeste déclaration d'allégeance posthume dans la position de Louis. Posant alors une main sur le genou de Louis, il se redressa, râclant sa gorge, se levant en hommage à Martin, leur vieil ami commun.

Louis reprit alors :

« Je ne dirai que le strict minimum sur les circonstances de la création... de sa poursuite, de sa défense, de notre cercle, bref de toute la survie qui a animé son écriture, car ce n'était ni rose ni facile ni parfois le plus noble mais le résultat, lui, l'est. Le manuscrit restera dédié aux chevaux et aux hommes, à mes compagnons d'arme et de labour. Sinon, je pense qu'il devrait presque revenir plutôt à Martin plus qu'à aucun autre, pour le prix trop élevé qu'il lui a coûté. Qu'il nous a coûté à tous... »

Paul et André opinaient du chef. Arthur écoutait attentivement, sollicitant du regard ses amis, n'osant comprendre la portée de ces mots ni ce que cela voulait dire pour Martin et ce qui lui était arrivé au camp.

« Vous comprenez les gars... Si c'est vrai, si ce prix est gagné, si ce rêve est atteint... c'est à quel prix? Mois, j'ai besoin de sortir la guerre de ma première réalisation, de mon premier écrit. J'aimerais qu'elle l'épargne, qu'elle ne le touche pas. Qu'elle ne le touche

plus...Elle est partout elle a tout sali, j'ai besoin d'exister sans elle. Car ce manuscrit nous a coûté si cher...

Vous savez comme moi combien il y a de souffrance, des tractations, d'efforts... de morts, derrière lui... Ce manuscrit devrait être le vôtre. Celui de tous ceux tombés là-bas. On a tout vécu, tout partagé et c'est notre joyau d'humanité le plus précieux, là où c'était l'horreur, là où il n'y avait plus rien d'humain. Et ça, vous et moi, compagnons de lettres, nous seuls, le saurons. Car sinon, je le dis, ce n'est presque plus mon manuscrit, je souhaiterais presque m'en détacher, car c'est selon moi plus moi l'auteur : il devrait porter le nom de tous ceux qui sont tombés là-bas et qui ne reviendront pas. C'est le Manuscrit de tous les prisonniers. » La voix de Louis se brisa.

Élise serra ses deux mains contre elle. Sensible et intelligente, elle saisissait la gravité et la portée, généreuse, noble et loyale des propos de son mari.

Après un long silence, où chacun se taisait, en proie à ses souvenirs, comme à ses morts, Arthur décida de parler. Il comprenait mieux où son ami voulait en venir. Ils avaient tant échangé ensemble, toutes ces années au camp, qu'il saisissait à demi-mots les pensées, les faits, et la si modeste vision de lui-même qu'avait Louis. Il comprenait et décida de respecter, d'appuyer cette décision de garder secrète, presque discrète l'histoire du manuscrit, pour préserver la beauté de leurs mémoires, ce que lui aussi pensait avoir désormais de plus sacré dans sa vie, maintenant qu'il retournait à la vie civile et ses douces banalités. Arthur déclara : « La guerre nous a tous changé, Louis c'est vrai. Il y a donc des morts derrière ce manuscrit, des peines, de la torture aussi. On le sait tous. Mais ce ne sont pas les tiens. Au contraire. On l'a tous fait pour toi, et de notre plein gré. Ce sont plutôt ceux de la guerre. Le prix horrible à payer de cette guerre infame. Et toi, ton livre, vous avez été notre phare, notre espoir. On l'a tous fait pour que cela se sache un jour... »

Paul ajouta : « Ce qu'Arthur dit est vrai. Tu as tout donné, la raison de vivre, l'esprit occupé par nos souvenirs, des objectifs concrets à atteindre chaque jour pour tenir jusqu'au lendemain. Je respecte ta décision et les circonstances du Cercle et du manuscrit resteront discrètes si tel est ta décision, je la respecterai. Du moment que tu signes bien de ton nom. Car c'est ton œuvre, Louis, c'est ton œuvre : ces mots, ce texte, ce livre ce prix sont pleinement à toi. Et en prime, ils nous ont tous tenus en vie et sortis de là. C'est ça, notre récompense à tous! »

L'air résonnait encore de la beauté, de la gravité de ses propos quand ils s'esquivèrent, émus et en accord, les uns avec les autres.

Élise murmura à l'oreille de Louis, un peu plus tard, ces simples mots : « de toute façon, il y a derrière toute cette histoire, une autre histoire, plus silencieuse et miraculeuse, qui trouvera elle aussi sa voie jusqu'à chacun.

C'est l'œuvre de dieu que je vois derrière tout ce qui a permis l'émergence de ce manuscrit. Vous êtes tous les auteurs d'une œuvre de vie commune et extraordinaire. Et Dieu trouvera sa voie.

Un jour ou l'autre, peut-être quand nous ne serons-même plus de ce monde, toi et moi, le miracle derrière tout ceci se saura. Alors, la divine destinée aura atteint son but, et elle aura rayonné encore plus fortement grâce à ta grandeur d'âme, ta modestie et ta pudeur. Je t'aime Louis. Et je t'admire pour tout ça. »

Alors que le soleil disparaissait à l'horizon, baignant la chambre d'une lumière orangée, Louis et Élise restèrent ensemble, partageant en silence ce moment de triomphe silencieux et d'espoir enfin permis. La guerre les avait séparés, mais le destin les avait réunis, et ils se sentaient plus forts que jamais.

Et quelque part, dans les bureaux d'une maison d'édition parisienne, un manuscrit attendait patiemment de prendre son envol, prêt à partager avec le monde l'histoire extraordinaire d'un homme ordinaire et de tous ces compagnons.

Tous avaient refusé de perdre espoir, et un jour, peut-être dans longtemps, chacun de leurs efforts solidaires, de leurs gestes, de leur troc, de leurs rêves et de leurs espoirs, ainsi que la portée de ceux-ci, c'est-à-dire le miracle soutenu et discret qui avait traversé tous ces moments, se saurait finalement, tel un message d'espoir pour le monde entier.

